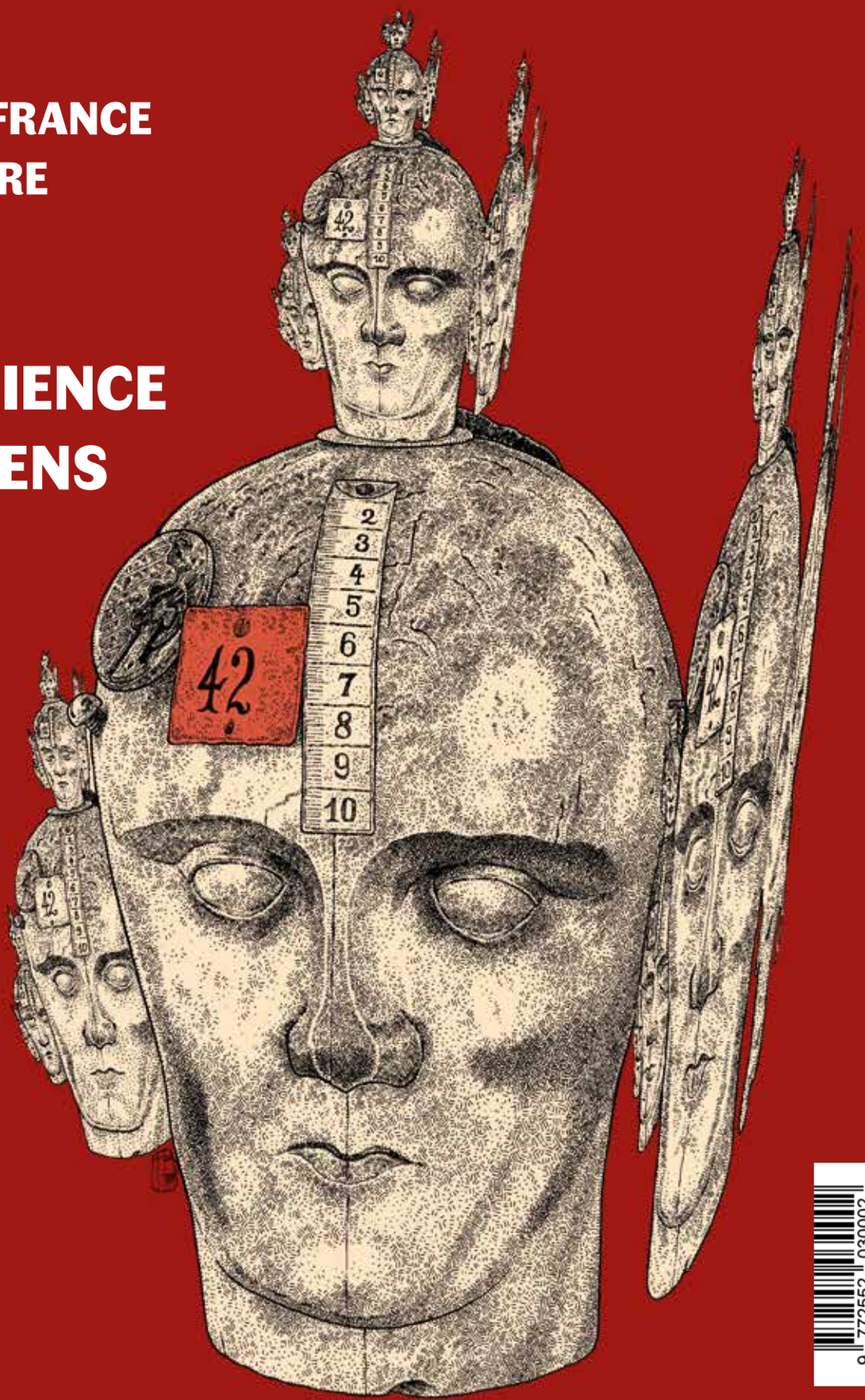
l'actualité

l'actualité

NOUVELLE-AQUITAINE
SCIENCE ET CULTURE, INNOVATION

1989-2019
ESPACE MENDÈS FRANCE 30 ANS DE CULTURE SCIENTIFIQUE

EDGAR MORIN
RELIER LA SCIENCE ET LES CITOYENS



ARTS ET SCIENCES

FESTIVAL DE LA BD D'ANGOULÊME

ÉCONOMIE SOCIALE ET SOLIDAIRE

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

DANTE & SHAKESPEARE

■ JANVIER ■ FÉVRIER ■ MARS ■
■ 2019 ■ N° 123 ■ 6 € ■

1989-2019

30 ANS

Keyframes

installation lumineuse & festive

TOUS LES SOIRS DE 18H À 23H

DU **20** JANVIER AU **3** FÉVRIER

Quinzaine de rêve !

30 ans de sciences
en partage à Poitiers
et en Nouvelle-Aquitaine,
ça se fête !

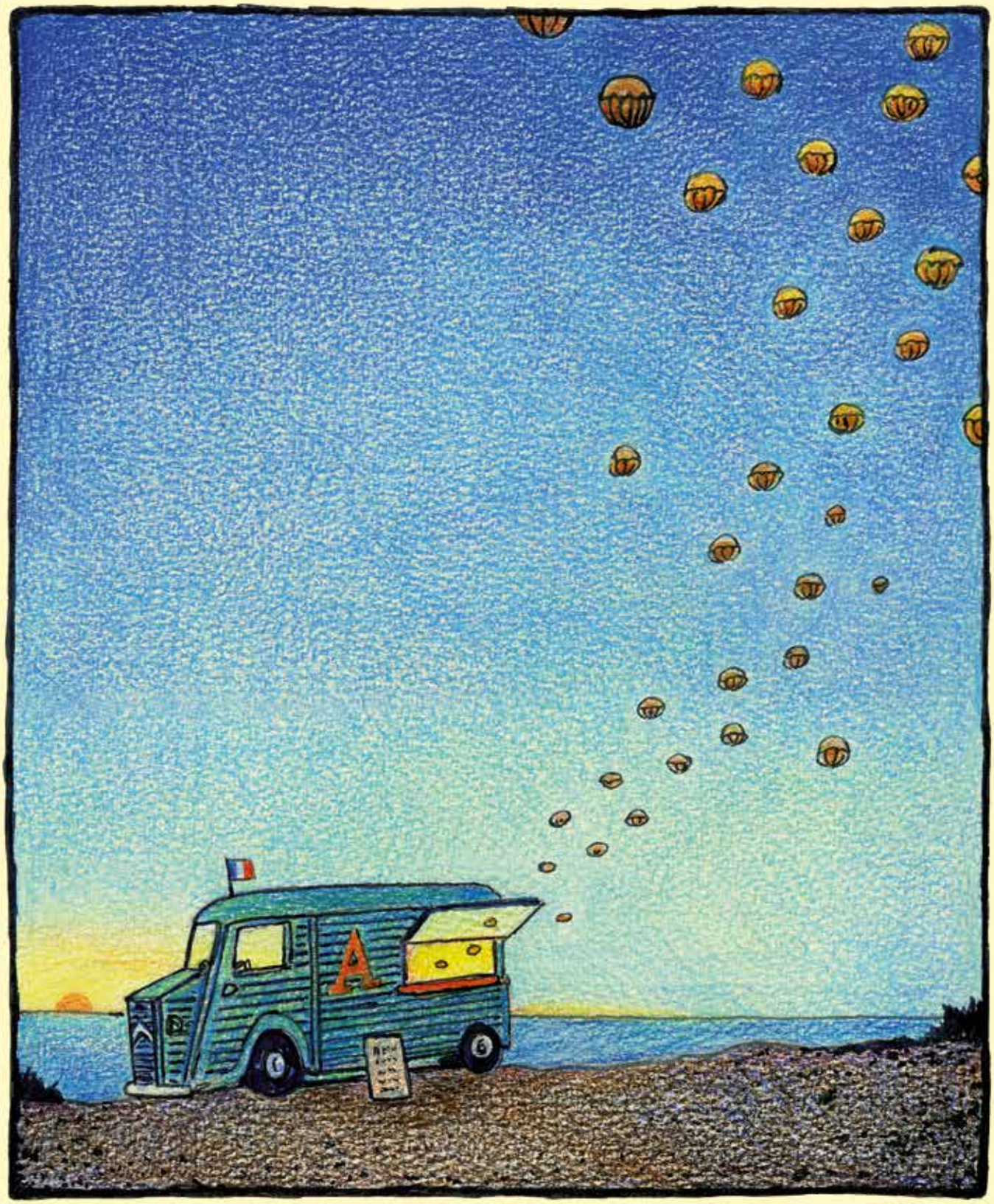
Toutes les informations sur 30ans.emf.fr

RÉGION Nouvelle-Aquitaine

GRAND POITIERS Communauté urbaine

ESPACE MENDÈS FRANCE POITIERS

ANTIMATIÈRE



L'AUBE DANS LES LANDES, LÂCHER D'UNE FOURNÉE DE PASTIS D'AMÉLIE

Glen Baxter 2018

En couverture : *L'Esprit de notre temps* de Raoul Hausmann revisité pour *L'Actualité* par Benoît Hamet.

l'actualité NOUVELLE-AQUITAINE

L'Actualité scientifique, technique, économique Nouvelle-Aquitaine est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil régional de Nouvelle-Aquitaine et le concours du CNRS, de l'ENSMA, des universités de Poitiers et de La Rochelle, de Grand Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale
86000 Poitiers
Tél. 05 49 50 33 00
http://actualite-nouvelle-aquitaine.science
E.mail : jl.terradillos@emf.fr

Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00
Abonnements : voir p. 82

Directeur de la publication : **Mario Cottron**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**
Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP 1119 G 89186
ISSN 2552-030X
Dépôt légal 1er trimestre 2019

Conception – Réalisation : **Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier**

Les titres sont composés en Faune, famille de caractères typographiques originale et inédite conçue par Alice Savoie. Faune résulte d'une commande du Centre national des arts plastiques en partenariat avec le groupe Imprimerie Nationale.
Graphiste : **Fred Briand**
Raynaud Imprimeurs.

Sommaire

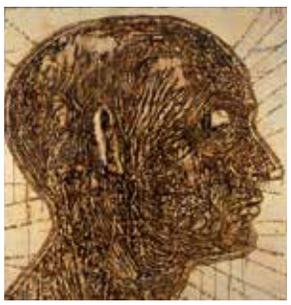
4 RECHERCHE, CULTURE, ROUTES, SAVEURS

18 LA SŒUR DES MASQUES
Annick Le Gall, femme de cinéma, vit actuellement à La Rochelle. Du Soudan français au Liban ou au Burundi en passant par la Turquie, voici le parcours de cette femme exceptionnelle.

22 DE BATMAN À L'AVANT-GARDE
Stéphane Beaujean, directeur artistique du Festival international d'Angoulême, évoque le programme de la 46e édition.

26 Voyage avec Gérald Gorridge
27 Retour vers Futuropolis
32 André Valente De Brasilia à Angoulême
33 Le Tumulte selon Cortex

34 RELIER LA SCIENCE ET LES CITOYENS



André Morain

Si les fondateurs de l'Espace Mendès France – des scientifiques désireux d'aller à la rencontre des gens et des acteurs de la culture populaire – ont jeté les bases d'un projet original, la rencontre avec Edgar Morin en 1994 fut déterminante.

Peinture de Jean-Pierre Pincemin, 1995.

40 LA SCIENCE C'EST DU RÊVE
Michel Brunet mesure le long chemin parcouru jusqu'à ce que l'Espace Mendès France soit considéré comme la vitrine de l'université.

42 INTER PLURI TRANS DISCIPLINARITÉ
Lier robotique et chirurgie, histoire médiévale et acoustique, c'est tout l'enjeu du décloisonnement en recherche. Par Jean-Paul Bonnet.

44 PATRICIA ARNAULT ACTIVISTE DE LA MÉDIATION
Maîtresse de conférences en neurophysiologie, elle travaille sur des actions vers les publics avec l'Espace Mendès France. Retour d'expériences.

46 Olivier Bouba-Olga Réinventer la prise de parole
47 Cécile Treffort S'affranchir des carcans
48 Adelina Miranda Terrain, recherche, dialogue
48 Lydie Bodiou Dans le ventre de la baleine
49 Anne-Cécile Guilbard De l'écriture à la photographie

50 LES SCIENCES ONT UNE HISTOIRE
Le pôle d'histoire des sciences et techniques de l'Espace Mendès France a été créé en 1994. Retour avec sa fondatrice, Anne Piriou.

52 CABINETS DE CURIOSITÉS, UNE AVENTURE POITEVINE…
De l'exposition aux journées d'études en passant par l'édition, la recherche sur les cabinets de curiosités est protéiforme à Poitiers.

54 Atlantique, structure éditoriale

55 LA MATIÈRE EST PROBABILITÉ STATISTIQUE D'EXISTENCE
Des cours de physique au lycée de Civray, en 1968 et 1969, avant que les calculatrices HP35 ne remplacent les règles à calcul. Par François Bon.

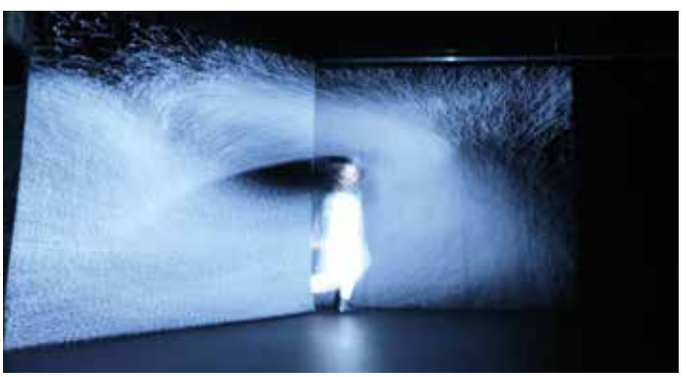
58 UN ENDROIT IMAGINAIRE
L'Actualité fut pour moi une sorte de résidence secondaire à laquelle je revenais maintes et maintes fois. Par Alberto Manguel.

60 METTRE DE LA CULTURE DANS LA SCIENCE
Jean-Marc Lévy-Leblond constate que le milieu scientifique est largement déculturé. Il préconise d'ouvrir les étudiants aux sciences humaines et sociales, et aux questions artistiques.

62 PRODUIRE DES ÉNIGMES
De la culture scientifique à la problématique arts et sciences. De l'art de faire naître les questions et changer le regard. Par Allain Glykos.

64 PRÉSENCES DANS L'IMPERCEPTIBLE
Faire de l'invisible des sons, des couleurs, un dialogue. L'artiste québécoise Véronique Béland, s'évertue à faire voir et entendre ce qui échappe.

66 **Patrick Tréguer** Créer un dialogue le temps d'une œuvre



Poulpe électrique

67 **Elsa Dorey** Un axone entre la science et le journalisme

68 SAVOIR POUR COMPRENDRE ET COMPRENDRE POUR AGIR
Témoignages sur La science se livre et Images de sciences, sciences de l'image.

Anne Venisse Du quotidien à la société
Sandrine Thibout-Perron Les réseaux en partage
Sylvie Chastagnol Pédagogie par l'image
Joëlle Poullain Appréhender le microscope
Pierre Liège Nous voulons être passeurs

70 **François La Fontaine et Dominique Gaud** Jouer avec les maths
Vincent Aguillon Trouver les mots pour rapprocher les deux mondes
Véronique Kleiner Sciences au pied de sa tour

72 CRÉATIVITÉ ET TERRITOIRES RENCONTRES FERTILES
Les journées de la créativité dans les territoires ouvrent leur porte à des profils hétéroclites pour discuter de l'entreprenariat local.

Philippe Bécel Faire évoluer le territoire
Jean-Marc Neveu Idées et projets concrets
André Brouchet S'ouvrir aux autres

74 **Jean-Pierre Dewitte** Parler santé hors de l'hôpital
Marie-José Grihom Faire sens aux croisements

76 **Jean-Jacques Secousse** Des outils pour dialoguer avec les chercheurs
Marie-Odile Reix L'ADN des coiffeuses

77 **Armelle Combaud** De la passion et des données scientifiques
Likius Andossa Dans le sillage d'Abel

78 NICOLAS PHILIBERT, RÉSISTANCE AU TOUT VISIBLE
Entretien avec Nicolas Philibert qui était invité à Poitiers par Filmer le travail pour présenter son dernier film, *De chaque instant*.

74 **Mazan** Artiste en paléontologie

Édito

Trente ans d'engagement dans une aventure collective tout à fait originale en France : c'est l'histoire de l'Espace Mendès France, structure créée par des scientifiques férus de vulgarisation et par des acteurs de l'éducation populaire. Alliance improbable à l'époque qui s'est confortée au fil des années grâce à la participation des chercheurs eux-mêmes. Répétons-le : pas de culture scientifique sans les scientifiques !
Le soutien de la ville dès le départ et la forte présence de l'université ont permis à Poitiers d'être une ville pionnière à l'accès à la connaissance via les sciences. Le statut associatif de l'Espace Mendès France a garanti son indépendance, sa neutralité et, en même temps, attiré nombre d'acteurs de la recherche mais aussi quantité d'expérimentateurs de terrain, d'ici et d'ailleurs. Porté par des militants de la connaissance, l'Espace Mendès France a tracé un long chemin, de la vulgarisation à la médiation puis à la mise en débat, car les sciences sont à la fois source de questionnement et productrices de réponses – ce qui a enclenché un mouvement continu. Les scientifiques qui ont rendu possible cette démarche n'ont jamais séparé science et culture.
L'enjeu des prochaines décennies est sûrement là. Si Edgar Morin affirme qu'il faut «relier la science et les citoyens», reste à poursuivre la boucle en amenant les citoyens à la science, par le dialogue, le partage, la réflexion. Rêvons un peu.

Didier Moreau

Par **Héloïse Morel**

Espace Mendès France
Quinzaine de rêves

Les rêves sont multiples, pluriels, en couleurs, en sépia, en noir et blanc, silencieux, emplis de sons, de bruits… Ils repoussent les frontières du réel, créent des mondes lorsque nous sommes endormis ou éveillés. Durant le sommeil, les rêves sont définis comme étant une «suite d'images, de représentations qui traversent l'esprit, avec la caractéristique d'une conscience illusoire telle que l'on est conscient de son rêve, sans être conscient que l'on rêve» (CNRTL). L'être éveillé rêve également, inconsciemment lorsque l'esprit est happé par des images, lorsqu'il vagabonde. La tête dans les nuages, selon l'adage. L'être est aussi consciemment rêveur lorsqu'il imagine demain, par anticipation, par les utopies, par des actes politiques de luttes. Par le rêve d'un nouveau monde.

L'ensemble de la programmation est disponible sur le site 30ans.emf.fr

Keyframes

L'activité onirique est un sujet de recherche transdisciplinaire, la psychanalyse n'a pas été la seule discipline à décrypter cet univers, l'ensemble des sciences humaines et sociales ont abordé le rêve.

Les trente ans de l'Espace Mendès France, du 20 janvier au 3 février, sont l'occasion de présenter cette thématique par le prisme de la culture scientifique, qu'il s'agisse des sciences fondamentales et appliquées comme des sciences humaines et sociales. Rêves d'astronomie, de découvertes, de connaissances… rêver de l'avenir, utiliser le rêve pour créer.

À l'extérieur, sur les toits, des personnages lumineux interprètent le thème du rêve dans une dizaine d'actions accompagnées par une bande son cristalline, c'est l'installation *Keyframes* du groupe Laps (18h-23h). Dans l'Espace, plusieurs installations à commencer par celle, poétique, de l'artiste Véronique Béland *Mécanique d'évaporation des rêves* qui délivre des histoires de rêves à partir de textes aléatoires, puis celle, historique, de Manuel Vimenet qui expose ses photographies de l'année 1989 prises à Pékin, Berlin et Bucarest. Sont également exposées des machines de rêves, *Dreamachines*, conçues lors d'ateliers aux Usines nouvelles, avec le Lieu multiple, qui plongent le cerveau dans un état de rêve lucide.

L'artiste plasticienne Fanny Guérineau interpelle les gens sur leurs récits de rêves, «De quoi rêvez-vous ?» imprimé sur des flyers, en blanc sur fond rouge fluo, elle recueille ces mots qu'elle déclame le mardi 22 janvier à 18h lors de l'inauguration de l'événement.

VARIATIONS ONIRIQUES. Les rêves protéiformes sont déclinés lors de plusieurs soirées, à commencer par une séance projection-débat au Dietrich avec la présentation du film d'animation de Satoshi Kon, *Paprika*, commenté par Louis Raynaud, étudiant en master 1 littérature et culture de l'image à l'université de Poitiers. S'ensuivent quatre soirées où les disciplines se croisent : histoire, neuroscience, anthropologie, psychanalyse, philosophie, littérature, histoire de l'art, histoire des sciences. *La fabrique des rêves* (23 janvier, 18h30), *Quels rêves au passé ?* (Lusignan, 26 janvier, 16h), *Rêver ailleurs, rêver différemment* (Dissay, 29 janvier, 20h30), *Rêver politiquement, en luttes* (1er février, 18h30). Au planétarium, lieu idéal pour un voyage onirique, se tiennent plusieurs rencontres au cours de l'événement : des animations sur les étoiles, un concert proposé par le Lieu multiple, *Johtolat,* par Animal K aux airs chamaniques. Encore pour stimuler l'ouïe, des siestes musicales sont l'occasion de voyages avec la création sonore, *Au nom du rêve,* réalisée à partir de témoignages de parcours de rêves de personnes d'origine étrangère vivants en France (réalisée par Aline Chambras, imaginée par Olivier Naudin, Héloïse Morel et Michel Canuel). Plusieurs animations sont proposées pour les enfants à l'Espace Mendès France et à Rurart : *Imagine ton extraterrestre, Sommeil, l'aventure intérieure, Machines qui rêves, De la réalité au rêve*.

Le Pôle info santé s'interroge sur le rapport des rêves à la réalité, le 7 février avec le neurophysiologique du CHU de Poitiers, Xavier Drouot. Quant à l'École de l'ADN Nouvelle-Aquitaine, elle accueille des étudiants de l'École européenne supérieure de l'image pour plonger le laboratoire dans l'obscurité du rêve.

RÉTROSPECTIF, PROSPECTIF. Trente ans, c'est également l'occasion de penser la culture scientifique telle qu'elle est mise en œuvre à l'Espace Mendès France. Retour sur la construction du bâtiment avec la présentation du documentaire *Sous les pieds des vivants,* réalisé en 1991 par Jean-Louis Le Tacon (24 janvier, 18h30) en sa présence et accompagné par Pascale Brudy, historienne de l'art. L'occasion de discuter du quartier de la cathédrale, son passé et son devenir.

Le pôle d'histoire des sciences est une spécificité de l'Espace Mendès France. Le 25 janvier, une journée d'échanges réunit de nombreux historiens des sciences et techniques habitués à fréquenter le centre depuis 1994. Organisé avec le Centre Alexandre Koyré (CNRS, Paris), les échanges interrogent la façon dont l'histoire des sciences se construit, s'écrit et s'édite et enfin quelles sont ses thématiques. Les 30 et 31 janvier, de nombreux chercheurs dont Edgar Morin, Doudou Diene, Cristovam Buarque, abordent trente ans de culture scientifique ainsi que son avenir, en questionnant le progrès, la relation entre les sciences et les citoyens. Cœur de la démarche de l'Espace Mendès France, l'ensemble de la programmation est gratuit lors de cet anniversaire. Lier les sciences par les rêves, par les échanges entre tous est le credo.

185 000

C'est le nombre de personnes bénéficiaires des animations de l'Espace Mendès France durant un an, parmi lesquelles 143 000 dans l'ex-région Poitou-Charentes, dont 56 000 scolaires (plus de 2 000 classes) et 12 000 étudiants. Depuis 1989 : plus de 2,9 millions de personnes reçues ou touchées. Plus de 3 000 chercheurs, spécialistes et artistes invités.

Par **Thierry Pasquier**

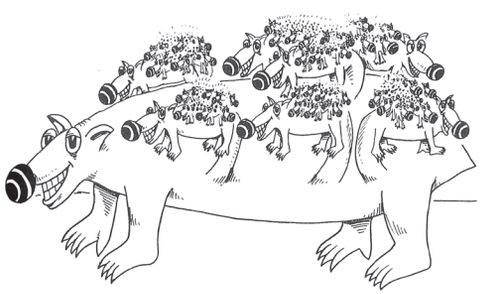
L'esprit automate de notre temps

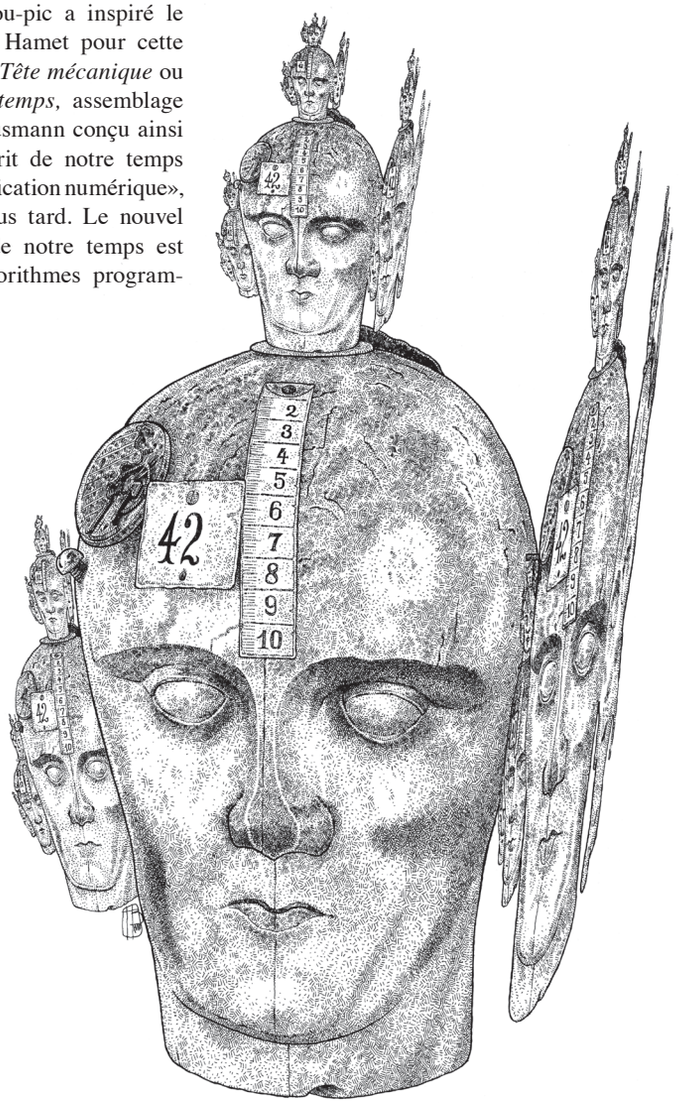
En mars 2018, Cédric Villani, mathématicien médaillé Fields 2010 et député de l'Essonne, introduit son rapport *Donner un sens à l'intelligence artificielle* par un hommage appuyé à Douglas Hofstadter : «Comme bien d'autres adolescents férus de sciences dans les années 1980, j'ai fait la connaissance de l'intelligence artificielle dans les superbes ouvrages de vulgarisation de Douglas Hofstadter, qui mettait en scène Alan Turing avec une passion contagieuse.»

Parmi ces ouvrages, le maître-livre de l'écrivain et universitaire américain, *Gödel, Escher, Bach : Les Brins d'une Guirlande Éternelle* (1979), prix Pulitzer 1980, continue d'enchanter, d'intriguer et de dérouter ses lectrices et lecteurs. D'une écriture alerte et vivifiante, l'auteur y développe longuement les concepts d'autoréférence et d'analogie, via de nombreux exemples, de jeux de mots et de lettres, de typographies, d'illustrations, de dialogues, d'exercices, d'énigmes, d'histoires, de boucles étranges, de modèles, etc., dans les domaines les plus divers des sciences, des maths et des arts. Ailleurs, dans *Ma Thémagie - recueil entrecroisé d'études littéraires, scientifiques et artistiques*, cerise sur le gâteau d'une série d'articles sur Lisp — le langage des origines de l'IA, créé en… 1958 au MIT — et sur la beauté de la récursivité, Douglas Hofstadter décrit le vilain porc-et/ou-pic de Glazonquie dont les piquants sont des porc-et/ou-pic de taille réduite. La régression infinie de l'animal est opportunément évitée par l'existence du porc-et/ou-pic de dimension minimale, le zéro-pouce, qui bizarrement est dépourvu de piquants.

Ce vilain porc-et/ou-pic a inspiré le dessinateur Benoît Hamet pour cette interprétation de la *Tête mécanique* ou *L'Esprit de notre temps,* assemblage Dada que Raul Hausmann conçu ainsi en 1919 car «l'esprit de notre temps n'avait qu'une signification numérique», affirma-t-il bien plus tard. Le nouvel l'esprit automate de notre temps est assujetti à des algorithmes programmés pour accroire le profit ou étendre l'influence de quelques-uns aux dépens de la citoyenneté de tous.

P.-S. Évidemment, il existe une tête algorithmique dite «zéro-centimètre», sans attribut. Outre le talent de Benoît Hamet, le dessin de la tête fait appel à une démarche récursive où ce même dessin se retrouve à l'échelle supérieure ; une sorte de mise en abyme qui saurait s'arrêter, une procédure couramment utilisée en informatique. Quant au chiffre 42, qui prend la place du 22 original, c'est sans nul doute la réponse geek à «la grande question sur la vie, l'univers et le reste» sortie du fameux *Guide du voyageur galactique* et d'autres romans de science-fiction de Douglas Adams.





Le vilain porc-et/ou-pic de Glazonquie reproduit ici avec l'aimable autorisation de Douglas Hofstadter, photographie de David Moser (p. 415 de *Ma Thémagie*, Interéditions, 1997).
À droite, *L'Esprit de notre temps* revisité pour *L'Actualité* par Benoît Hamet.

RAOUL HAUSMANN 1919

Pièce majeure du Dadasophe Raoul Hausmann, *L'Esprit de notre temps* ou *Mechanischer Kopf*, a un siècle. Elle appartient aux collections du Centre Pompidou mais depuis 1974 mais elle a failli disparaître quand les nazis étaient au pouvoir en Allemagne car Raoul Hausmann était sur la liste des artistes «dégénérés». C'est la raison pour laquelle il s'est retrouvé à Peyrat-le-Château en 1939, après Ibiza, puis à Limoges en 1944 où il vécut jusqu'à la fin de sa vie en 1971 (*L'Actualité* n° 121).
Dans le catalogue du Jeu de Paume et du musée départemental d'art contemporain de Rochechouart (*Raoul Hausmann Photographies 1927-1936*), Cécile Bagues raconte qu'Hannah Höch, restée à Berlin, a sauvé cette œuvre et bien d'autres : «Elle enterra les œuvres de Hausmann et toute sa collection dans son jardin. Dans des boîtes en métal, la nuit, sans s'éclairer. Les curieuses allées et venus de cette femme dont on se demandait bien ce qu'elle pouvait enterrer attirèrent l'atttention des voisins, rapporte Hans Richter, mais quand les nazis vinrent la visiter, ils ne trouvèrent rien.»

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Dante et Shakespeare, des « hommes océans »

Trois siècles séparent Dante (1265-1321) et Shakespeare (1564-1616), c'est l'une des raisons pour lesquelles les spécialistes de ces auteurs n'ont pas l'habitude d'échanger. Chacun dans son pré carré… Exceptions à la règle, Pascale Drouet et Isabelle Battesti, toutes deux exerçant à l'université de Poitiers, respectivement membres du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (CESCM) et du Centre d'études et de recherche en littérature italienne médiévale (Cerlim, Sorbonne Paris Cité). Elles ont décelé de formidables passerelles entre les deux auteurs et elles ouvrent une voie dans la recherche en organisant un colloque international à Poitiers, du 4 au 6 avril, sur le thème «Dante et Shakespeare : cosmologie, politique, poétique».

L'Actualité. – Pourquoi rapprochez-vous Dante et Shakespeare ?

Isabelle Battesti. – Dante et Shakespeare ont une vision très complète de la condition humaine. Avec des dispositifs très différents, ils articulent l'étude des passions humaines au poétique, au politique et à la cosmologie. Ce qu'ils écrivent fait écho à nos préoccupations contemporaines : la démesure humaine à l'égard du pouvoir et de la nature avec, au centre, la question du mal.

Pascale Drouet. – Tous les deux sont repérés par Victor Hugo. Dans l'ouvrage qu'il consacre à Shakespeare, qui devait être en fait la préface écrite pour son fils qui a traduit l'intégralité de l'œuvre de Shakespeare lorsqu'ils étaient en exil, il définit cette catégorie d'écrivains qu'il appelle des génies mais aussi des «hommes océans», parmi lesquels Juvénal, Shakespeare, Dante… Parce que lire Shakespeare ou Dante, c'est comme regarder l'océan : on peut voir une mer absolument calme ou des tempêtes phénoménales. Leur œuvre embrasse toute la complexité humaine dans ses excès les plus fous.

I. B. – Ils sont porteurs de mondes. Nous avons voulu faire se rencontrer ces deux mondes parce que nous appartenons à deux communautés scientifiques qui sont très rarement en contact.

Quelles sont les cloisons entre shakespeariens et dantologues ?

P. D. – En fait, ce cloisonnement entre nos disciplines est propre à notre époque, à la façon dont la recherche est organisée ; à la Renaissance, tout communiquait dans une perspective humaniste. Le décloisonnement que nous proposons avec ce colloque est né d'une rencontre personnelle, l'an dernier, lors d'un séminaire sur la traduction poétique. Nous sommes collègues depuis longtemps mais dans des départements différents de l'université de Poitiers, de sorte que nous n'avions pas eu l'occasion de nous rencontrer auparavant et d'échanger. Nous avons découvert que nous avions une passion commune pour la littérature, pour la traduction littéraire et pour les siècles reculés…

En Europe, il y avait une continuité entre le Moyen Âge et la Renaissance. Les textes circulaient beaucoup. Dans l'Angleterre élisabéthaine, l'influence de Dante se fait sentir par l'intermédiaire de Chaucer et de Pétrarque. Shakespeare et ses contemporains se sont aussi inspirés des *novellas* italiennes.

I. B. – Il y a un imaginaire de l'Italie chez Shakespeare qui est aussi un imaginaire politique et amoureux. Dans *Le Marchand de Venise*, il représente un mode de gouvernance assez proche de la façon dont fonctionnait la République de Venise.

Quel fut l'accueil lorsque vous avez lancé cette proposition de colloque ?

I. B. – Étant donné que la recherche est très territorialisée, nous craignions que peu de collègues osent s'aventurer sur le terrain de l'autre. En effet, nous, universitaires, aimons être interrogés sur ce que nous connaissons bien, mais l'exercice nous semble risqué lorsque nous sortons de notre spécialité. C'est pourquoi il y a souvent peu de surprises dans les colloques, nous savons à l'avance qui va dire quoi. Au contraire, le colloque Dante et Shakespeare est une réelle aventure.

P. D. – Ça a été un vrai succès, au-delà de nos espérances. Des propositions sont venues de partout, à 70 % internationales. Beaucoup de collègues viendront d'Italie, mais aussi d'Allemagne, de Lituanie, d'Australie, d'Espagne, des États-Unis, de Grande-Bretagne. Nous attendons ainsi René de Ceccatty, écrivain et traducteur entre autres de la *Divine Comédie*. Tout cela est propice aux rencontres et aux échanges inédits que nous espérons fructueux.

I. B. – Nous espérons aussi que cela donnera envie à tous ceux qui viendront à Poitiers de travailler ensemble dans la perspective du septième centenaire de Dante, en 2021. Des événements auront lieu partout dans le monde. De ce point de vue, le colloque que nous organisons est une entreprise à la fois originale, audacieuse et inaugurale. Les actes du colloque devraient paraître avant le lancement de ces manifestations.

Quelles sont les meilleures traductions ?

P. D. – Pour Shakespeare, deux traditions s'opposent en général : les traductions par les poètes et les traductions par les universitaires, dont les deux pôles sont représentés par Yves Bonnefoy et

DANTE EN JEU VIDÉO

Les noms de Dante et de Shakespeare résonnent dans l'imaginaire collectif. Dans le monde anglo-saxon, l'*Enfer* de Dante est populaire, au point d'alimenter des jeux vidéo. Aux États-Unis, note Isabelle Battesti, il existe des sites où on peut entrer ses qualités et ses défauts, puis le logiciel calcule dans quel cercle de l'*Enfer* on commencera à jouer.

LE TRAIT D'ÉDOUARD LEKSTON

Plus que des illustrations, ce sont des interprétationsw, comme le souligne Pascale Drouet, que propose Édouard Lekston. S'il connaît bien l'œuvre Shakespeare, il se plonge désormais dans celle de Dante afin de proposer des «croisements graphiques» à l'issue de la première journée du colloque de Poitiers.

MISE EN VOIX

Des élèves du Conservatoire de Poitiers travaillent sur les textes de Dante et de Shakespeare, sous la direction d'Agnès Delume, afin de faire entendre la langue de ces auteurs, à l'issue de la deuxième journée du colloque.
Des chants de la *Divine Comédie* et de la Renaissance anglaise seront aussi interprétés par les élèves.

Jean-Michel Déprats. D'un côté, c'est vraiment la poétique d'Yves Bonnefoy qui va à la rencontre de la poétique de Shakespeare, avec une compréhension profonde du texte. De l'autre, c'est une traduction scrupuleuse avec le souci constant que le texte soit mis en voix par des acteurs.

I. B. – La traduction de la *Divine Comédie* par Jacqueline Risset est excellente, car elle permet de faire apprécier Dante à un large public. La traduction institutionnelle est celle de la Pléiade, par André Pézard (1965), une entreprise de virtuosité, un chef-d'œuvre philologique mais peu susceptible d'augmenter le lectorat. Il a voulu restaurer un français correspondant à l'époque de Dante, sauf que le français du XIVe siècle est pour nous une langue étrangère. L'italien n'a pas du tout évolué de la même manière. C'est parce que Dante a écrit en toscan, suivi ensuite par d'autres écrivains y compris non toscans comme Manzoni, que le toscan est devenu l'italien standard. Ce n'est pas du tout le résultat d'un processus politique comme en France – l'hégémonie de l'Île de France – mais le résultat d'un événement littéraire.

Eric Winarto dans *Blacklight Selva*, biennale de Melle en 2013. Il peint à l'acrylique des motifs sylvestres sur un fond blanc couvert à l'aide de pigments luminescents que seule la lumière noire peut révéler. D'où l'effet de contre-jour. «Je peins avec l'ombre. Je structure l'ombre pour révéler la lumière», dit-il. «*Blacklight Selva*, c'est avant tout une forêt mythique que je construis dans mon travail. Ce n'est pas seulement un paysage d'ombre et de lumière, de contre-jour, que j'essaie de représenter. Selva est tiré de la *Divine Comédie* qui parle justement du labyrinthe de notre expérience de vie. Plus j'avance avec ce mot Selva, plus le thème de la forêt transcrit une expérience philosophique qui touche à l'énigme de l'existence. C'est une forêt métaphysique.»
Dans le catalogue de l'abbaye de Noirlac (2012), Alberto Manguel écrit : «Comme la sombre forêt de Dante, les constructions d'Eric Winarto sont des espaces que nous traversons afin d'en ressortir plus conscients de notre humanité. Ils arrivent à la fin actuelle d'une longue succession de forêts, bien plus anciennes que celle de Dante, plus anciennes peut-être que la forêt démoniaque au travers de laquelle Gilgamesh doit s'aventurer à l'origine de nos littératures, des forêts qui comprennent celle dont leur quête exige d'Ulysse d'abord, et puis d'Énée, qu'ils la traversent, la forêt qui s'avance pour écraser Macbeth le boucher, la forêt noire dans laquelle le Petit Chaperon rouge, le Petit Poucet et Hansel et Gretel perdent leur innocent chemin, la forêt ensanglantée des infortunées héroïnes de Sade, les forêts pleines d'aventures des héros de Kipling et d'Edgar Rice Burroughs, les forêts plus amènes, plus subtiles de Giono et Gracq. Toutes sont des forêts à la limite d'autres mondes, des forêts de la nuit de l'âme, de l'agonie érotique, de la menace visionnaire, des derniers chancellements du grand âge et de déploiement du désir adolescent.»

Par **Émilie Gianre / La Navette**

La coopération, le maître-mot

Le Forum mondial de l'économie sociale regroupe des gouvernements locaux, des acteurs de la société civile, des organisations internationales et des instituts de recherche engagés dans le développement de l'économie sociale et solidaire (ESS) au niveau mondial. Depuis sa création, en 2013, cet événement organisé tous les deux ans permet l'ouverture d'un dialogue entre ces différents acteurs, facilite la diffusion d'informations et l'échange de bonnes pratiques.

UN DIALOGUE VITAL... L'objectif principal est de promouvoir la collaboration entre les différentes organisations de l'ESS et les gouvernements locaux afin de favoriser la création d'emplois de qualité, la croissance équitable, le progrès de la démocratie de proximité et le développement durable. Un programme ambitieux pour lequel une nouvelle organisation internationale a été créée en 2016 à Montréal en partenariat avec Séoul, Bilbao, Mondragón et Barcelone : le Centre international de transfert d'innovations et de connaissances en économie sociale (Cities).
Sous le thème général «Valeurs et compétitivité pour un développement local inclusif et durable», cette 4e édition visait à faire connaître au monde l'économie sociale et à débattre autour de sa capacité à devenir une véritable alternative au développement économique et social des villes. L'économie sociale doit faire face à un défi, à savoir la reconnaissance, par les instances gouvernementales, des multiples retombées économiques, sociales, culturelles et environnementales générées par ses activités. Pour cela, le dialogue et la collaboration entre tous les acteurs de l'ESS et les principaux gouvernements sont vitaux : les collaborations permettent d'améliorer l'impact des politiques publiques et facilitent le développement de mesures effectives et souvent innovatrices pour répondre aux besoins de la communauté.

... À L'ÉCHELLE INTERNATIONALE. Déclinés en séances plénières, conférences, ateliers, rencontres informelles et visites sur sites, ces trois jours ont permis de mettre en avant de nombreuses initiatives. Christophe Itier, haut-commissaire à l'économie sociale et solidaire et à l'innovation sociale en France a évoqué le «French impact», l'accélérateur d'innovation sociale français : «La France a une grande légitimité pour jouer un rôle moteur pour l'économie sociale et solidaire au niveau européen et international, et, à ce jour, ce travail de fédération et de pédagogie n'a pas été suffisamment fait. C'est pour cela que j'ai entamé un tour international en cette fin d'année ; la semaine dernière à New York à l'occasion de l'Assemblée générale de l'ONU, aujourd'hui à Bilbao, la semaine prochaine au Luxembourg, pour faire reconnaître la puissance de transformation de l'économie sociale et solidaire et entamer un dialogue avec les nombreux pays soucieux de ces sujets d'avenir.» Des élus, agents territoriaux ou chargés de mission ont pu faire part de leur engagement en faveur de l'ESS à l'occasion du podium des maires. La présentation de la Nouvelle-Aquitaine était orientée sur l'impact de l'ESS pour lutter contre le chômage.

DES EXPÉRIENCES DE TERRITOIRES EXEMPLAIRES. Cinq exemples furent cités pour étayer le constat que les écosystèmes empreints d'ESS résistaient mieux au chômage, que ce soit en milieu urbain ou rural : Ussel (Corrèze), Niort (Deux-Sèvres), Faux-la-Montagne (Creuse), Cerizay-Mauléon (Deux-Sèvres) et Tarnos (Landes). La commune de Faux-la-Montagne (416 habitants) est à elle seule une *success-story* de l'ESS. Avec ses quelque trente-cinq associations (cinq fois plus que la moyenne nationale) dont huit avec des salariés et ses coopératives sous toutes les formes, c'est plus de 50 % de l'emploi en ESS sur cette petite commune. Les Scop qui peinent à représenter 0,1 % de l'emploi en France, y culminent à 23 %. Au-delà du simple taux de chômage qui n'est pas signifiant, c'est l'évolution comparée de la population active qui renseigne sur la

Ambiance Bois, société anonyme à participation ouvrière à Faux-la-Montagne.

Rafaël Trapet

La quatrième édition du Global Social Economy Forum s'est tenue du 1er au 3 octobre 2018 à Bilbao. Rassemblant plus de 1700 personnes de 80 pays, il a permis de présenter près de 160 initiatives de l'économie sociale et solidaire en provenance du monde entier.

En voisines, la Région Nouvelle-Aquitaine et la chambre régionale de l'ESS se sont fortement mobilisées pour y mettre en valeur les initiatives régionales en la matière. Environ 120 personnes de la région (collectivités et acteurs locaux) avaient fait le déplacement.

vitalité de cette commune. Entre 2010 et 2015, la population a en effet augmenté de 7,5 % alors que sur l'ensemble de la communauté de communes de Creuse Grand Sud, elle diminuait de 2,9 %.

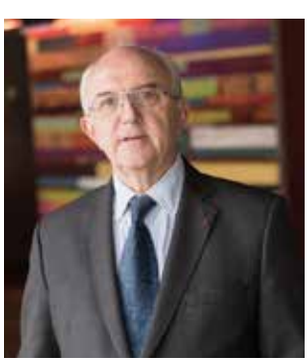
AUTRE TERRITOIRE QUI A FAIT DE L'ESS UN SECTEUR MAJEUR, le nord-ouest des Deux-Sèvres. Avec un tissu associatif dynamique, une communauté Emmaüs solidaire et innovante et une culture entrepreneuriale forte, l'agglomération du Bocage Bressuirais a fait dès les années 1980 de la reprise d'entreprises en Scop, une marque de fabrique (CETP, Scodec, Bocage Avenir Confection...). Ce volontarisme s'est ensuite élargi aux Scic pour gérer des cinémas (Cinémas Bocage), du réemploi et du recyclage de déchets industriels (Ateliers du Bocage) ou bien plus récemment la première maison de retraite gérée ainsi en France (Ehpad Sevileano). Mauléon (8 500 hab.) fait aussi partie de l'expérimentation «Territoire zéro chômeur de longue durée». Depuis deux ans, les résultats sont édifiants : les 85 chômeurs de longue durée volontaires (dont environ 40 % de personnes handicapées) ont retrouvé un emploi depuis fin 2018. Les conséquences économiques et sociales pour le territoire ont été recensées dans une récente étude : hausse du pouvoir d'achat et ses incidences sur l'économie résidentielle, amélioration du cadre de vie (jardins entretenus, économie circulaire renforcée…) et du vivre ensemble (meilleure qualité de services apportée aux habitants). Ces expériences rendent compte d'une façon de «faire ensemble» où l'invitation à coopérer est le maître-mot d'un modèle de développement économique. Quel que soit le bassin de vie, riche ou en difficulté, les tenants de l'ESS peuvent fournir les outils pour y parvenir. Rendez-vous dans deux ans pour faire le point, lors de la prochaine édition du Forum Mondial de l'ESS à Mexico.

HUGUES SIBILLE

« Réinventer l'action publique »

L'Actualité. – Quelle place occupe le Forum mondial de l'ESS dans le contexte actuel ?

Hugues Sibille. – Il occupe une place importante et en progression : 1 700 personnes sur trois jours, ce n'est pas rien. Des Coréens nombreux qui côtoient des Québécois et des Basques ! Et l'ONU qui commence à s'intéresser à l'ESS, c'est une bonne nouvelle. Côté Europe, un groupe d'experts (Geces) vient d'être mis en place mais il faudra se faire entendre à l'occasion des élections européennes. Jamais le monde n'a eu autant besoin d'un nouveau modèle de développement. Donc d'économie sociale et solidaire !



Hugues Sibille, président du labo de l'ESS et de la Fondation Crédit Coopératif.

Quelles sont les démarches qui vous ont marqué ?

J'ai été très intéressé par les nouveaux partenariats entre les villes et l'ESS. Tout se passe comme si face à l'impuissance des États ce sont de nouvelles alliances entre collectivités locales et forces économiques de progrès, dont l'ESS, qui essaient d'inventer le nouveau monde, de réenchanter la démocratie, de sauvegarder la planète. J'ai été impressionné par l'engagement des maires de Séoul et de Montréal.

Comment l'ESS peut-elle trouver sa place aux côtés de l'économie classique et du secteur public ?

L'ESS n'a pas à «chercher une place». Elle l'a déjà. C'est précisément une économie qui sait où elle va à l'heure où le modèle de l'entreprise uniquement tournée vers le profit rencontre ses limites et où l'action publique doit se réinventer. L'ESS est l'économie de demain à deux conditions : qu'elle soit à la pointe de la nécessaire révolution écologique et qu'elle réenchante la démocratie par la démocratisation de l'économie en donnant plus de pouvoir aux producteurs-consommateurs-épargnants.

www.gsef2018.org
www.cities-ess.org

LA RÉSOLUTION FINALE DE BILBAO

Au terme de ces trois jours, le GSEF 2018 s'est clos par la déclaration de Bilbao portant les résolutions suivantes :

- **Poursuivre la co-construction et le co-développement de politiques publiques et affirmer le rôle central que joue chacun d'entre nous pour surmonter les principaux défis auxquels sont confrontés nos villes et communautés ;**
- **Prioriser et poursuivre nos efforts pour soutenir et financer les processus et les forums qui rassemblent et coordonnent les contributions de la société civile ;**
- **Reconnaître et soutenir la recherche qui identifie les besoins et l'expertise des entités de l'économie sociale et mesure leur impact, dans le but d'améliorer les connaissances des acteurs à tous les niveaux et de favoriser la diffusion des meilleures pratiques ;**
- **Plaider pour que les États membres demandent une résolution de l'ONU sur l'économie sociale [et solidaire] ;**
- **Collaborer davantage au développement des liens entre les territoires urbains et ruraux et œuvrer à une plus grande cohérence des politiques à tous les niveaux de gouvernement, local, régional, national et international ;**
- **Mobiliser des financements éthiques, alternatifs et solidaires ainsi que l'épargne locale pour soutenir le développement ultérieur de l'économie sociale ;**
- **Améliorer les pratiques environnementales pour les rendre plus transparentes dans les circuits de production-consommation afin de générer une transition juste et écologique nécessaire.**

Par **Aline Chambras**

Revisiter le noir et blanc

C'est dans la petite rue des Retaillons, au cœur du quartier des Chartrons à Bordeaux, que David Helman et Maud Batellier ont ouvert en septembre dernier Lebolabo, leur atelier de tirage de photo d'art. Il est photographe professionnel depuis vingt ans, membre du studio Hans Lucas. Elle est spécialiste en gestion des couleurs. Ensemble ils ont choisi de redonner aux tirages numériques en noir et blanc leurs lettres de noblesse en s'équipant du procédé dit Piezography. «C'est l'artiste John Cone qui a inventé cette technique, qui consiste à utiliser des encres charbon pour les tirages noir et blanc par imprimante», explique Maud Batellier. Une technique qui permet d'obtenir un tirage numérique dont la qualité est équivalente à celle obtenue en argentique.

Jean-Luc Chapin

JEAN-LUC CHAPIN, CHRISTOPHE GOUSSARD, GABRIELLE DUPLANTIER, VALÉRIE SIX. Dans leur labo, tout en longueur, l'imprimante équipée de la Piezo, comme ils l'appellent, est au fond, sous des néons qui produisent une lumière «normalisée» : comprendre une lumière comme en plein jour. C'est là que David et Maud préparent activement l'exposition *Inédit* à la galerie Arrêt sur l'image. Un événement qui leur permet de faire connaître leur savoir-faire. Pour l'occasion, ils ont réuni, en accord avec Nathalie Lamire-Fabre, la directrice de la galerie, quatre photographes aquitains : Jean-Luc Chapin, Christophe Goussard, Gabrielle Duplantier et Valérie Six.

PROCÉDÉ HAUT DE GAMME. Pour Jean-Luc Chapin, qui travaille uniquement en argentique et exclusivement en noir et blanc, s'essayer à la Piezo est une aventure qui le ravit : «C'est un procédé haut de gamme, qui permet des tirages où l'on perçoit de grandes nuances, j'y vois presque une mise en abîme du geste du peintre.» Il a choisi sept clichés en lien avec la thématique de la «figure de style». Tirées sur papier japonais, ces natures mortes du monde animal ou humain prennent vraiment une dimension picturale : «Ce type de papier augmente encore le rendu de profondeur du tirage.» Christophe Goussard a sélectionné une dizaine de photos prises à Alexandrie entre 1998 et 2002. Des prises de vue qu'il redécouvre dans le Lebolabo : «David et Maud font un travail remarquable, avec eux, on va vraiment chercher la matière qui existe dans le négatif.»

Gabrielle Duplantier

PURETÉ DES LIGNES. Au mur, les tirages de Gabrielle Duplantier, dont les photographies sont essentiellement en noir et blanc, captent le regard : les visages et les paysages fixés par l'objectif ont tant de nuances et de grain qu'ils en paraissent presque mobiles et mouvants. Ce matin, c'est Valérie Six qui est attendue pour tirer ses photos. «C'est la seule photographe que nous avons choisie qui fait de la couleur, parce qu'elle explore vraiment les contrastes et nous avons décidé ensemble de sortir ses photos en noir et blanc», explique David Helman. «J'ai commencé la photo en faisant du noir et blanc, commente Valérie Six, puis je trouvais que cela rendait mon travail trop graphique et je suis passée à la couleur, mais aujourd'hui en voyant mes clichés en noir et blanc, c'est comme un retour aux sources. Le noir et blanc permet vraiment de mettre en valeur la pureté des lignes.»

Inédit, exposition du 10 janvier au 2 février 2019, galerie Arrêt sur l'image, 45 cours du Médoc, Bordeaux.

BIZARRE VOUS AVEZ DIT BIZARRE ?

Cela commence par une performance qui décoiffe de Jakob Gautel le 1er février à 19 h à l'école d'arts plastiques de Châtellerault (jusqu'au 5 avril). Comme chaque année, le centre d'art contemporain, ateliers de l'imprimé, organise une exposition collective et thématique en réunissant des multiples d'artistes : Francis Bacon, Georg Baselitz, Jean-Yves Brélivet, Jakob Gautel, Roman Opalka, Pablo Picasso, Markus Raetz, Philippe Ramette, Dominique Rouzié, François Weil. En face, l'artothèque présente les œuvres d'Eva Aurich et d'Erwan Venn.

Skall - Jacob Gautel

***Pensées*, de Jacob Gautel, 2016.**

La cornemuse, de l'autre côté !

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**

Pour cette journée d'été, notre itinéraire part du gué de Sciaux et se termine à Chauvigny, ville-étape lors de l'excursion précédente de notre petit tour de la V.R. (voie romaine).
Tôt en cette matinée baignée de la lumière d'août, le gué de Sciaux qui traverse la Gartempe est paisible. Une image à la Monet, avec sa végétation aquatique abondante qui remue à peine dans le courant. Le sol s'enfonce sous nos pas. Sur l'autre rive, une haie de peupliers borde la rivière sage. Plus loin, un canard, immobile, pêche sa collation matinale. Du plus loin encore, un chien aboie.

LE GUÉ-DE-SCIAUX. À une centaine de mètres, des fouilles. Une agglomération gallo-romaine et un sanctuaire se situaient de part et d'autre du gué nous informe un panneau qui précise : «Dotée d'un théâtre, et de lieux de culte, la ville du Gué-de-Sciaux se développait en quartiers sur les deux rives de la Gartempe couvrant 25 ha environ. […] Elle était traversée d'ouest en est par une voie reliant *Lemonum* (Poitiers) à *Avaricum* (Bourges).» Pour rester dans le registre des peintres, après avoir traversé une départementale, nous nous arrêtons pour des vues de sous-bois à la Courbet que nous ménage notre aimable V.R. avant de nous faire la surprise de traverser un minuscule hameau composé de deux «feux». Je le connais de longue date pour être celui d'un vieil ami et de la veuve d'un musicien de jazz connu. Celle-ci, assise au soleil sur le seuil, nous lance : «Il n'y a personne !» Avertissement inutile : je sais mon ami retenu à une cinquantaine de kilomètres de cette charmante étape. À propos d'amitié, il me revient que dans mes tout premiers temps d'installation dans la Vienne, j'étais parti en sa compagnie récupérer des traverses de chemin de fer à proximité. Je reconnais la sévérité du plateau que nous traversons, sévérité à peine tempérée de champs de tournesols à grosses têtes brûlées.
Notre quatrième arrêt nous place dans une clairière incongrue : une longue trouée dans un bois qui a tout l'air d'être de celles que l'EDF pratiquait pour ses lignes. À ceci près qu'il n'y a ni fils visibles ni continuité de l'autre côté de notre voie… Claude évoque pour moi sa mère polonaise et son grand-père venu dans l'entre-deux-guerres comme ouvrier agricole dans un département de la région parisienne, alors que nous abordons l'actualité des migrants. Autres temps… Réactions différentes ?

LA VALLÉE DE SAINFOIN. Un panneau indique la proximité de la Richardière, également le nom de la maison qu'a possédée Simenon dans la commune de Marsilly, près de La Rochelle. D'autres panonceaux d'indication ont été recouverts en totalité de peinture bleue et donc strictement anonymes. La ou les raisons de cet acte échappent à l'entendement. Un amoureux de la Haute Solitude ? Sur la droite, un cimetière ; dans le ciel et sur la gauche, de multiples trainées d'avions. Une coopérative agricole Centre Ouest Céréales dresse sa silhouette bétonnée au lieu-dit la vallée de Sainfoin. Elle est flanquée d'un centre de pesage abandonné avec sa dalle décorée d'une modeste mosaïque à demi-recouverte par les ronces, mosaïque qui forme le mot TRAYVOU. Dans la cabine, des bidons de plastique donnent l'impression d'une fuite devant l'ennemi, d'un abandon précipité. Peut-être le rachat de Trayvou par un célèbre entrepreneur et éphémère ministre de Mitterrand, Tapie, y est pour quelque chose.
Lors de la traversée d'un bois, nous subissons l'attaque furieuse de taons terriblement énervés par la chaleur qui nous forcent d'autant plus à une retraite que nous aboutissons à un cul de sac : la V.R. a été mise en culture…
Plus tard, et de beaucoup ! nous aboutissons à l'église et au cimetière de Saint-Pierre-les Églises. Outre les peintures murales dans l'église, le lieu offre la particularité de compter nombre de dalles mortuaires reposant sur quatre piliers. Grande originalité que je n'ai vue nulle part ailleurs et qui m'intrigue. Alors que nous partons, les sons d'une cornemuse nous parviennent du côté de l'église donnant sur la rive de la Vienne. Au final, Willy n'entendait pas que des voix…

La première partie de cette chronique sur la voie romaine a été publiée dans la précédente édition de *L'Actualité*.

Par **Héloïse Morel** Dessin **Gérard Titus-Carmel**

Littérature des cavernes

La Préhistoire est liée à la fiction. L'absence de sources écrites, la fragmentation des preuves et restes nécessitent le récit pour reconstituer ce qui a été. L'historienne et philosophe des sciences Claudine Cohen le rappelle en préface : «Depuis cent cinquante ans, tout un ensemble de textes littéraires, romanesques, poétiques, méditatifs, sont produits avec une extraordinaire profusion, et souvent une grande inventivité.» Pour le septième numéro de la collection «Sédiments» des grands cahiers Périgord patrimoines, elle a réuni avec Romain Bondonneau, qui coordonne la collection, des extraits de textes allant du XIXe siècle jusqu'à nos jours où la Préhistoire est mise en scène. Grands récits, définition de Flaubert, introspections, poésies… Isaac Asimov côtoie Vercors, Erri de Luca, Roy Lewis, Simone de Beauvoir… les anthologies font œuvres modernes de salons littéraires. Les stéréotypes décrivant l'homme sauvage et viril, imageries d'Épinal décrites – entre autres – par Rudyard Kipling trouvant une réponse féministe quelques pages plus loin avec un extrait du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. La poésie se glisse au travers, René Char, Pierre Albert-Birot avec ses *Poèmes des cavernes*, le tout accompagné par les dessins de Gérard Titus-Carmel dont les relevés sont écho aux signes des grottes. Le dessinateur offre le texte final de l'anthologie : «Un silence impressionnant habitait entièrement la grotte ; on avait l'impression que tous les bruits du monde s'étaient précipités là avant d'avoir été compactés et enfouis de force au plus profond pour produire un son blanc et muet, semblable à la matière de la craie – un peu comme une voix étranglée, suspendue à demeure au cœur d'une stupeur sans âge.»

Anthologie de la Préhistoire littéraire par Claudine Cohen et Romain Bondonneau, dessins de Gérard Titus-Carmel, Les grands cahiers Périgord patrimoines, 2018, 96 p., 20 €

En compagnie des Nouveaux Réalistes

Jacques Villeglé a dessiné sa préface du livre de Maggy Hubert-Wallace, *De l'ombre à la lumière*, qui raconte son arrivée à Paris dans les années 1950, avec une seule adresse en poche, pour garder des enfants. Très vite, elle découvre la vie artistique de Montparnasse et de Saint-Germain des Prés, où elle sympathise avec ceux qui deviendront des figures du Nouveau-Réalisme, Jacques Villeglé et Raymond Hains. Maggy vit de petits boulots. Elle pose pour Zadkine, Volti, Mac Avoy. Elle est même élue «plus beau modèle de Montparnasse» en 1953. Son récit fourmille de détails sur la vie parisienne à cette époque. Exemple : «J'allais tous les jours au Dôme où je prenais mon petit déjeuner. Ce n'était pas cher, très vivant. Au coin du Dôme, de jeunes Américains, beaucoup de consommateurs de marijuana, traînaient. Puis j'allais poser. C'était une autre époque. Les artistes pullulaient.» Plus tard et jusqu'à la retraite, elle deviendra costumière au théâtre de Chaillot.
«J'ai eu beaucoup de chance dans ma vie de côtoyer des êtres hors du commun.» Elle leur rend hommage avec élégance, tel le portrait de Sunsiaré de Larcône ou ce voyage inoubliable avec sa fille à la biennale de Venise en 1970, en compagnie de Raymond Hains : «J'avais l'impression que les gens intéressés par l'art recherchaient la compagnie de Raymond Hains, assez mondain, cela nous ouvrait des portes un peu partout, nous faisions des rencontres intéressantes. Nous apprenions l'histoire de Venise et de ses environs, nous visitions les musées, le théâtre de la Fenice, nous nous promenions sur l'inoubliable place San Marco, sur les canaux… Nous logions chez l'habitant, avec des comédiens, des danseurs, des musiciens de passage et, de temps en temps, Raymond Hains. Le soir, la nuit, j'étais avec Raymond qui fuyait les gens trop collants de Venise, il n'en pouvait plus. Il était heureux de me parler tranquillement, en prenant le frais, de sa jeunesse, de Jacques Villeglé, de sa tante qui lui prêtait le logement du 36, rue Delambre. Il employait parfois son langage, sautant du coq à l'âne, la langue des oiseaux, créée par Roussel. Ce fut pour nous deux, Patricia et moi, un moment de rêve éveillé. J'y suis retourné depuis, avec d'autres, mais ce ne fut pas tout à fait le même enchantement.» ***J.-L. T.***

De l'ombre à la lumière, de Maggy Wallace-Hubert, préface de Jacques Villeglé, éd. Nanga, 170 p., 20 €

CLAUDE MARGAT DANS LA VOIE DU SILENCE

L'écrivain et peintre Claude Margat, né à Rochefort en 1945, s'est éteint le 30 novembre 2018. Saluons la mémoire d'un grand artiste, lecteur assidu de *L'Actualité*, qui n'a cessé de nous encourager. Avec générosité, il répondait à toutes nos sollicitations. Ainsi, nous avons publié plusieurs de ses textes et peintures. Pour lui rendre hommage, nous avons mis en ligne un grand entretien biographique réalisé pour *L'Actualité* n° 64, en 2004. https://actualite.nouvelle-aquitaine.science

Marie Monteiro

Le pastis d'Amélie

C'est, ce pastis, une bonne pâte. Un gâteau d'une grande gentillesse. D'une *gentillesse* aristocratique, bien qu'elle ne soit pas l'apanage de la noblesse. Qu'ils soient de plus en plus nombreux, ici, à partager ce privilège. Ce pastis *bourrit* (*bourit, borit,* ce qui veut dire «bouilli» en gascon, mais on parle de levure, de levain). À le partager en famille ou avec des amis.

Ici, on ne descend pas d'un duc mais de ses échasses, et si l'on arrive avec ses fifres et son gros tambour, son justaucorps en mouton et ses guêtres de peau (et bien sûr son béret), c'est pour les Bœufs gras, autrement dit le folklore. Pour le reste, les jours sans beurre, il y a l'ironie. Plus exactement la nostalgie ironique. Elle ne vous situe pas, comme on pourrait le croire, entre le propriétaire foncier et le malheureux colon, ne vous installe pas dans la peau du propriétaire-colon. Elle vous rend étranger aux affaires, et surtout à la hâte. Songez à cette longue nuit où vont macérer infusion de gousses de vanille et de rhum, lait, beurre, sucre, et anis. Un anis naturel dont l'arôme se révèlera à la cuisson. Songez à la pâte qui lève, et laissez-la monter. Laissez-la *vivre*.

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

REDONDANCE BAROQUE. On passe avec ce pastis landais qui est aussi béarnais, d'abord béarnais, d'une sobriété classique – de la forme, du moule beurré dont il se souviendra – à une redondance baroque – comme nous le verrons avec la composition de ce dessert qui mélange les ingrédients, qui est un savant désordre, un joyeux *pastis* (comme on dit à Bordeaux). Le pastis d'Amélie est moins affreux que celui de la rue des Merles. Qui est une farce tragique (*Quer pasticciaccio brutto de via Merulana* est sorti en France dans une nouvelle traduction, de Jean-Paul Manganaro, et sous ce titre : *L'affreuse embrouille de Via Merulana*). Mais il est, comme celui de Gadda, baroque. Du dernier baroque. D'un baroque *désenchanté*, si je peux ajouter ce pléonasme. L'emphase espagnole se trouve contenue. Je ne saurais dire si c'est par le moule qui est venu remplacer la casserole ou par cette «matoiserie ironique des Français» que retrouve, chez ce Lombard rustique et dans *le jardin des Hespérides*, Giuseppe Pontiggia[1].

Ce pastis, on l'a compris, n'est pas une embrouille. Si Béarnais et Landais s'en disputent la paternité, s'ils ne sont pas toujours d'accord sur la recette, ils se réconcilient facilement, un peu comme au rugby. La troisième mi-temps.

Une troisième mi-temps qui ne réunit pas seulement les vainqueurs. Il y a aussi, qui en reprendraient volontiers, ceux qui fêtent leur défaite. Ceux qui mettent du pastis dans leur pastis, et ceux qui aiment la fleur d'oranger.

De ce gâteau il existe des versions plus ou moins compactes. Toutefois ce feuilleté léger, aérien avec des pommes, ressemble plutôt à une croustade, une tourtière, surtout si l'armagnac a remplacé le rhum. Dans mon jardin, il n'y a pas de pommes, de belles pommes d'or, il n'y a que des gâteaux. Des pastis de la même couleur et il ne faut pas s'appeler Hercule, porter le fardeau d'Atlas, le poids du ciel pour les ramasser.

1. Giuseppe Pontiggia, *Le jardin des Hespérides*, José Corti, p. 260.

Les chroniques de Denis Montebello sont réunies par Le temps qu'il fait, son éditeur installé à Bazas. Dernier volume paru, en 2014 : *Aller au menu* (en poche, coll. «Corps neuf», 240 p., 15 €). En 2018, il a publié *Comment écrire un livre qui fait du bien ?* (120 p., 15 €). Aux éditions de La Mèche lente : *Ce vide lui blesse la vue* (80 p., 13,50 €).

Entretien **Serge Airoldi**

La métamorphose des langues

En traduisant les douze mille vers des Métamorphoses d'Ovide, Marie Cosnay a entrepris un très grand œuvre remarqué pour visiter, avec sa propre langue, sa lecture de ce texte éternel, une poésie immense toute tissée d'images, de vers épique, d'humour, de mythologie

L'Actualité. – Comment a germé ce projet un peu fou de traduire les douze mille vers des *Métamorphoses* d'Ovide ? Combien de temps avez-vous cheminé avec ce texte pour le rendre à votre manière ?

Marie Cosnay. – Ce n'était pas un projet. C'étaient des tentatives, avec et pour mes élèves. L'épisode de Narcisse, par exemple. Camille Lay, professeur d'occitan et animant un atelier théâtre au collège de Bidache où nous enseignions toutes les deux, met cet extrait, dont nous étions contents, les enfants et moi, en scène. On s'en souvient encore. C'était génial. On est allées avec Camille présenter ça, dans le cadre d'un séminaire sur les travaux de collégiens, à la Cité universitaire, à Paris. Il y avait Pascal Charvet, alors inspecteur général lettres classiques et théâtre, il a trouvé ça drôlement bien et il avait raison, c'était drôlement bien ! On a évoqué la bêtise qu'il y avait à proposer aux élèves de Terminale littéraire à la rentrée suivante la lecture de trois livres des *Métamorphoses*, sans penser la question de la traduction. Les chants X, XI et XII seraient étudiés en littérature sans que la question de la littérature se pose, sans que la question de la langue d'Ovide se pose. À la fin de l'été, je les avais donc traduits, et Pascal Charvet les a publiés sur le site Musagora, accessible aux professeurs de français et aux élèves qui le souhaitaient. Après, j'ai pris mon temps, mais je m'amusais trop à traduire pour arrêter. J'avais le temps, je n'avais pas de projet, jusqu'à ce que je rencontre les éditions de l'Ogre et l'aventure a alors pour de bon commencé.

Les Métamorphoses d'Ovide, traduction Marie Cosnay, éd. de l'Ogre, 528 p., 25 €

Avant de parler du texte même, pouvez-vous nous dire qui est Ovide, quelle est son époque ?

Je ne sais pas grand-chose d'Ovide. Qu'il avait un grand nez, qu'il voulait faire de la poésie, que son père voulait qu'il fasse du droit, le truc normal. Qu'il a fait de la poésie quand même. Le truc normal encore. C'est le siècle d'Auguste, des mœurs qu'on surveille, de la *pax romana*. Tout a l'air de bien se passer pour Ovide qui est brillant. Il écrit plein de choses différentes, c'est ce qui le caractérise. Les amours, l'art d'aimer, les *Héroïdes*. Personne n'a fait ça avant lui. Dans les *Héroïdes*, il met en scène des femmes, que des femmes, qui écrivent, sans souci de cohérence narrative, aux hommes qui les ont abandonnées. Ce sont des lettres qui n'arriveront pas à leur destinataire, on s'en fiche. Elles sont des prétextes très savants, mais pas seulement, à jouer d'intertextualité, à jouer tout simplement. En même temps, on peut les lire aussi comme des lettres d'amour fou (et sauvage). Simplement. Et puis cette œuvre immense, *Les Métamorphoses*, où Ovide recommence l'*Enéide*, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Où il métamorphose l'épopée. Puis il s'est passé quelque chose dans la vie d'Ovide. On ne sait pas quoi. En tout cas, moi je ne sais pas quoi. Il a vu ce qu'il ne devait pas voir. Politique ? Sexuel ? Religieux ? Exil. Il y meurt. Sans doute aidé (un peu, beaucoup) par l'empereur.

La métamorphose permanente, la transformation, le changement dans la nature des choses et des êtres est le fil conducteur de ce texte au long cours. Qu'exprime vraiment Ovide dans cet écheveau d'images, de vers épique, d'humour, de mythologie, de tout et de tout le reste ?

Vous avez tout à fait raison de dire «écheveau d'image, d'humour, épique, humour, mythologie». C'est tout, tout à la fois. Et ça pourrait ne pas cesser. Quand une histoire est brève, Ovide la fait longue. Quand elle est longue, il la fait brève. Quand c'est une femme, ça devient une pierre, un arbre, etc. Un homme, un oiseau. Bref, c'est le monde de tout, comme il y a à Oran une place qui s'appelle «la place de tout», parce qu'il y a tout. Tout. Le reste. C'est sans fin, c'est l'illimité. Ce qu'il fait : il est sérieux là-dedans, je dirais. On ne le prend pas toujours au sérieux mais je dirais qu'il l'est. Quand il montre en images animées, lentes à souhait ou précipitées, les corps, formes fragiles et peu durables, se liquéfier, se rigidifier, prendre poils et surtout plumes, s'amincir, quand il montre les corps souffrants, à la limite de la vie et de la mort, ni vivants ni morts, autre chose, autre nature, chose et nature souffrantes, surtout quand la forme perd la voix, ce qui arrive à certains et certaines, il est tragique. Et tragique, il est sérieux. C'est ça l'humour d'Ovide. L'humour vit dans le tragique.

Quelle est la langue d'Ovide ?

La langue d'Ovide, je voulais la faire entendre. Elle est comme celle d'Écho, une langue qui répète ce qu'il y a eu avant elle. Et qui invente, là-dedans. Elle est une affirmation de liberté, il n'y a pas de vraie condamnation, définitive. Le son vit en Écho, pour toujours. Pareil pour Ovide, il le dit à la fin du long poème. Partout où on parlera latin, et après qu'on ne parlera plus latin, on me lira encore, il dit. Pas faux, hein. Et pourtant il refaisait son Virgile, son Homère, etc.

Il répétait. La répétition a un futur.

Il écrit une langue qui est belle à l'oral. Qui possède comme toutes les autres des règles et des codes. Mais ce qu'il crée quand il écrit n'obéit pas tout à fait à ces règles et ces codes. Il dérange les règles et les codes. C'est rien d'extraordinaire ce que je dis là : juste, c'est un poète.

Marie Cosnay vit à Bayonne. Écrivaine, traductrice de textes antiques, elle tient des chroniques sur le blog hébergé par Médiapart. Elle est l'auteur de nombreux textes aux éditions Cheyne, Verdier, Laurence Teper. Elle a récemment publié *Vie de HB* (Nous, 2016), *Jours de répit à Baigorri* (Créaphis, 2017) et *Éléphantesque* (Cheyne, 2018). Les éditions de l'Ogre ont également publié *Cordelia la Guerre* (2015), *Aquerò* (2017) et *Épopée* (2018).
Marie Cosnay a reçu le prix Nelly Sachs et le prix Bernard Hoepffner pour sa traduction remarquée des *Métamorphoses* d'Ovide (Ogre, 2017)

Éditions de l'Ogre

Comment un traducteur d'aujourd'hui la démêle-t-il alors même que la langue du poète se nourrit de latin, de grec et de références multiples oubliées depuis si longtemps ?

Si le texte d'Ovide peut être traduit, ce n'est pas par ce qui en lui est «typique», par ce qui en lui obéit aux codes du latin, mais par ce qui est singulier. Son latin à lui est fait de plein de choses, de grec, de pas mal de Virgile. Comme ma langue est faite d'emprunts à d'autres langues, langues parlées ancestrales, langues de littérature, et je ne m'en rends pas compte. C'est l'originalité qu'on tente de traduire. On écrit toujours, même écrivant dans sa langue maternelle, «de l'étranger», je crois : quelque chose qui est étranger à soi-même. À combien d'étrangetés et d'étrangers se livre-t-on quand on traduit un texte écrit dans une langue (le latin) qu'on ne connaît pas complètement (puisqu'on n'en connaît que les textes littéraires qu'elle a donnés, qu'on ne connaît pas bien l'écart qu'il y a entre la langue de tous les jours et la langue des textes qu'on traduit), et qu'on le traduit dans une sorte de langue étrangère… C'est alors une langue à cheval entre plusieurs langues à cheval. Vous vous souvenez de «Oui, je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne», de Derrida.

Dans sa préface, Pierre Judet de La Combe rappelle ce que Henri Meschonnic tenait en haute exigence : «On ne traduit pas des langues, mais des textes, c'est-à-dire des usages de la langue, des prises de position individuelles, en acte, sur les possibilités de la langue.» Quelle a été votre prise de position dans cette longue aventure ?

D'abord, je me suis débarrassée de l'hexamètre dactylique. Je le dis comme ça, comme si je m'en moquais, mais ce n'est pas ça. C'est le vers le plus commun, le moins marqué dans l'Antiquité et quand je dis l'Antiquité, c'est sept longs siècles. C'est dire s'il a eu la vie dure. Je ne vois pas comment on pourrait donner un équivalent français à cette alternance rythmée de voyelles longues et brèves. Il y en a qui le font (je pense à Brunet, pour Homère) mais moi je ne dois pas avoir d'oreille, cette oreille-là, parce que je ne l'entends pas. Et même si j'entendais, vous voyez, tout un auditoire ne l'entendrait pas, parce qu'il ne l'attendrait pas. Alors j'ai fait confiance à autre chose : la syntaxe. J'ai fait confiance aux outils. Aux matériaux de construction. J'ai les mêmes. Les noms, pronoms, temps, modes, écarts, les COD placés, déplacés, les épithètes à longtemps attendre. Les sons. Les allitérations. Les tensions, les torsions. Le rythme de la syntaxe. On traduit des phrases, et des phrases, à force ça fait un texte.

Que disent encore, toujours, ces *Métamorphoses* à notre temps ?

Au livre XI on retrouve Achille, le fils de Thétis. Thétis est une nymphe et on sait un peu l'histoire : si elle couche avec Jupiter, l'enfant issu de leur union dépassera son père et il n'en est pas question. Pour ne pas être tenté malgré l'oracle, Jupiter la donne à un homme, Pélée. Cet homme n'arrive pas à serrer dans ses bras Thétis, qui lui échappe. Pélée n'arrive à rien mais heureusement le devin Protée lui donne la clef : il faut serrer. La serrer. Une fois serrée, après avoir pris toutes les formes, Thétis revient à elle. En tordant de tous côtés mon poème, dit Ovide, il est revenu à ce qu'était la poésie avant lui, une épopée, une épopée transformée. Et voici son fruit, Achille, retour au même, en très changé. C'est un art poétique qui est valable aujourd'hui, non ? Et existe-t-il un art poétique qui ne soit pas un art politique ? En période de quêtes d'identités figées, Thétis et Ovide nous disent bien des choses…

POUR ALLER PLUS LOIN

Lire le texte de Marie Cosnay sur le site des éditions de l'Ogre : http://www.editionsdelogre.fr/news/view/Les-Metamorphoses---Ovide-ce-jeune-homme-par-Marie-Cosnay-

Ses livres aux éditions de l'Ogre: http://www.editionsdelogre.fr/Search

Compte rendu d'*Épopée*, par Serge Airoldi, revue *Eclairs* : http://eclairs.aquitaine.fr/dans-ce-monde-tel-qu-en-lui-meme.html

La sœur des masques

Annick Le Gall vit actuellement à La Rochelle, dans la maison que fit construire dans les années 1890 son grand-père Abel Patou. Du Soudan français au Liban ou au Burundi en passant par la Turquie ou le Saint-Germain-des-Prés de l'immédiat après-guerre, voici le parcours de cette femme exceptionnelle.

Par **Jean-Jacques Salgon** Photo **Marie Monteiro**

Madame l'Éternelle. C'est ainsi que les Dogons appelaient l'ethnologue Germaine Dieterlen qui pendant plus de soixante ans s'employa à recueillir leurs traditions et leurs mythes. Ils l'appelaient aussi parfois *Yassiguiné*, la sœur des masques, terme réservé à certains initiés. Ces deux noms, Annick Le Gall, qui vient d'avoir 91 ans, pourrait dignement les porter, tant sa vitalité est intacte, tant son rapport à l'Afrique est vivant et empreint d'une connaissance profonde de son histoire, de ses peuples et de sa culture.

Elle réside aujourd'hui à La Rochelle, dans «la cabane bambou», une maison que fit construire son grand-père Abel Patou dans ce qui n'était à l'époque qu'un chemin champêtre et qui est devenu depuis l'une des rues les plus huppées de la ville. Cette maison modeste, Annick la fit transformer durant les années 1960 par deux jeunes architectes que fréquentait alors sa maman ; ils donnèrent au pavillon vieillot un cachet moderniste qui a pris aujourd'hui une coloration *vintage*. On dîne sous un lustre en boule de papier, assis sur les chaises fourmis à trois pieds de Jakobsen et dans le voisinage d'un cimier *ciwara* à tête d'antilope-cheval. Esprit moderne et fidélité aux traditions africaines, voilà qui pourrait résumer la personnalité d'Annick dont l'œil malicieux semble toujours aux aguets.

Il faut dire qu'à sa naissance deux fées se sont penchées sur son berceau qui lui furent désignées pour marraines par sa mère. Elles étaient toutes deux de jeunes danseuses, l'une s'appelait Gladys et était la fille

de la grande chorégraphe de l'époque, Jeanne Ronsay, et du poète montmartrois Jehan Rictus. L'autre s'appelait Simone Barbier et s'était fait connaître sous le nom de *Simkie*, «danseuse hindoue», en devenant la partenaire du danseur indien Udy Shankar. Jeanne Ronsay, disciple d'Isadora Duncan et figure majeure de la chorégraphie de l'entre-deux-guerres, était une grande amie de Jeanne Patou, la mère d'Annick. Les deux Jeanne s'étaient connues au temps de leurs études à l'École normale d'institutrices de La Rochelle, mais en dépit des rigueurs promises par ce nom, les vies de l'une et de l'autre n'eurent rien de très normal.
Avec les deux jeunes almées pour marraines, quelque chose très tôt s'est mis à danser dans la vie d'Annick.

AMADOU HAMPÂTÉ BÂ ET JEAN ROUCH

À cinq ans, elle est avec son frère et ses parents à Bamako, capitale de ce que l'on nomme alors le Soudan français. Son père vient d'y être nommé professeur technique et s'emploie à créer la Maison de l'artisanat soudanais (devenue aujourd'hui Institut national des arts). Jean Le Gall est un artiste, sculpteur et ébéniste, il a travaillé à la décoration des grands paquebots transatlantiques. Il met à profit son talent pour sculpter les deux bas-reliefs de style art déco qui ornent toujours le fronton de l'INA. On peut d'ailleurs retrouver gravé sur un des murs de l'INA ce même cimier *ciwara* à tête d'antilope qui tient compagnie à Annick dans la «cabane bambou». À Marcel Griaule qu'il rencontre à l'époque de la mission Sahara-Soudan, Jean Le Gall conseille de ne pas prélever les masques et les statuettes dans les grottes ou les cases sacrées : «Je vous en ferai fabriquer d'aussi beaux par mes artisans et si vous voulez, on pourra même rajouter les trous de vers.» Mais Griaule n'en a cure et préfère rapporter de sa mission plus de 350 objets rituels anciens, ce qui peut apparaître aujourd'hui comme un véritable pillage.

Coll. part.

Annick Le Gall et Jean Rouch, La Rochelle, 2002.

Avec son frère Yves qui est son presque jumeau, Annick va former pour longtemps un couple d'inséparables. Les voici à présent tous deux, petits enfants blancs endimanchés parmi la foule noire, caracolant sur leurs chevaux aux côtés des chefs traditionnels à travers les rues de Bamako qui, à cette époque, est aussi proprette qu'une sous-préfecture de la métropole. Lorsque, quelques années plus tard, Jean Rouch rencontre le couple à Dakar où la famille a déménagé, ce ne sont plus des enfants et c'est le coup de foudre ; c'étaient, nous dit-il[1], «les deux frère et sœur les plus extraordinaires que j'ai jamais rencontrés», avant de rajouter «ils étaient peintres, marins, cavaliers, danseurs». Autant dire que le trio s'entendra comme larrons en foire. Annick et Yves entraînent Rouch dans le petit *snipe* construit par le papa, *Le Pilaouet,* dans la baie de Hann pour l'initier à la pêche aux barracudas. Jean Rouch restera toujours très lié à Annick ; c'est elle qui assurera en 1948, armée d'une paire de ciseaux et d'un mètre-ruban, le montage d'un de ses premiers films, *Les Magiciens de Wanzerbé* ; ils ne se perdront jamais de vue et, ensemble, fêteront à Rochefort le 86e anniversaire du cinéaste, juste un an avant sa mort. À Dakar où elle passe son adolescence, Annick est une brillante élève du nouveau lycée Van Vollenhoven, Elle voit défiler à la maison Théodore Monod (qui dirige alors l'Institut fondamental d'Afrique noire), Amadou Hampâté Bâ (qui l'a fait sauter sur ses genoux au temps de Bamako et l'appelle «ma fille adoptive»), Jean-François Denisse, dit «Fafa», normalien et prof de mathématiques, qui fondera plus tard l'Institut national d'astronomie et de géophysique.
Il faut à présent imaginer une jeune fille douée et dégourdie, qui vient d'obtenir à 16 ans son bac math-élem avec la mention Bien, qui joue au basket, pratique l'équitation, nage, sait manœuvrer un dériveur, coud à la machine, qui, à l'âge de 12 ans a déjà exposé à Dakar des peintures montrant le port de La Rochelle, il faut à présent imaginer cette jolie jeune fille partant seule avec son vélo, pour un grand périple à travers l'Afrique de l'Ouest ; une sorte d'Isabelle Eberhardt africaine à qui sa mère fait confiance. Elle emporte dans ses bagages un hamac, une moustiquaire et son matériel de peinture. Sa croisière noire débute par deux jours de train jusqu'à Bamako où un certain monsieur You, collègue de son père, est chargé de l'accueillir. Monsieur You la confie à un camionneur libanais en partance pour Kakan, en Guinée, où elle doit retrouver «Fafa» Denisse chez Sauvy, un ami de Rouch. On a chargé vélo et bagage dans la benne du camion et durant le trajet Annick se voit circonvenue par un jeune Africain qui est tombé amoureux d'elle et lui offre des fleurs à chaque étape. La route qui longe le Niger n'est pas facile, le camion s'embourbe, on est parfois contraint de dormir sur place dans un campement fourni par le chef de village. Enfin, à Sasando, on traverse le fleuve sur un bac et en longeant le cours du Milo, le camion finit par arriver à Kankan.

LE GOÛT DE L'INDÉPENDANCE

S'ensuit un grand périple à travers la Côte d'Ivoire, la Haute-Volta et le Mali, à vélo ou en camion, avec pour chaperons le futur astronome Denisse et un prof de gym de Dakar qui les a rejoints, un certain Coquilleau, qui a une fâcheuse tendance à abuser du vin de palme. Imaginons le trio pédalant sous le couvert de la forêt dense, entre Abidjan et le pays baoulé, soulevant la poussière rouge de la latérite, surprenant des bandes de singes rouges, contraint parfois par l'hivernage à s'abriter d'un violent orage. Voici nos trois aventuriers découvrant la palmeraie de Banfora, longeant le Bani jusqu'à Mopti avant d'arriver dans le pays Dogon où Annick part à cheval explorer en solitaire les villages de huttes sous la falaise de Bandiagara. À Kabara, près de Tombouctou, où une pinasse vient de les débarquer, le trio installe son bivouac à proximité d'un camp militaire. Annick emprunte le cheval d'un officier et part dans la forêt à la poursuite des antilopes. À Tombouctou

elle rencontre le père Yacouba, celui qu'Albert Londres appelle «le décivilisé». Il s'est défroqué, a épousé une Africaine et vit en famille entouré de nombreux enfants métis. Avant Annick et ses deux compères, il a reçu Paul Morand et quantités de voyageurs qui sont passés par Tombouctou.

Voici ancré pour toujours chez Annick le sens du voyage, la curiosité pour tout ce qui l'entoure et un goût prononcé de l'indépendance.

Quelques années ont passé. Le père, parti en France vers 1940 pour entrer dans la Résistance ; il s'est éloigné de la famille pour s'engager dans une autre vie.

La guerre est finie et, Annick, Yves et leur mère quittent Dakar pour rentrer à Paris.

Aux yeux de la jeune Annick, qui n'a pratiquement connu que l'Afrique, Paris semble bien noire (c'est encore l'époque du chauffage au charbon) et la France qu'elle traverse, dépourvue de brousse, lui apparaît comme un jardin bien ratissé et tiré au cordeau.

Les restrictions n'empêchent pas une certaine joie de s'emparer de la capitale. C'est la grande époque du be-bop, des zazous et de Saint-Germain-des-Prés. Mais pour les Le Gall l'argent manque souvent et quand ils ont faim, Yves et Annick se rendent dans un appartement du faubourg Saint-Germain où deux sœurs qu'ils appellent «les baronnes» tiennent table ouverte pour les étudiants désargentés. À la Maison des Lettres, que le frère et la sœur fréquentent assidûment, Annick rencontre une flopée d'artistes et d'écrivains. Laissons-nous aller un temps au plaisir du *name dropping* : Jacques Lacarrière, Roland Dubillard, Romain Weingarten, Gilles Lapouge, Éric Rohmer, Pierre Dumayet, Gilbert Rouget, Claude Jeangirard, Annick les a tous connus. Dans une interview[2] Jacques Lacarrière évoque les deux sphinx, alors peints en bleu, qui ornent toujours le porche d'entrée de cet ancien hôtel particulier situé 6 rue Férou. Il est à noter que sur un mur de cette même rue, à deux pas des sphinx, se trouve aujourd'hui reproduit l'intégralité du *Bateau ivre* de Rimbaud, en hommage à la lecture que fit le poète, le 30 septembre 1871, devant un parterre de «Vilains Bonshommes» assemblés dans un débit de boissons de la toute proche place Saint-Sulpice. Si Rimbaud était venu à Paris en 1946, il aurait sûrement élu domicile à la Maison des Lettres.

Coll. part.

Annick Le Gall et Houari Boumediene, Mostaganem, 1972.

Les salles et les caves de cet établissement servent de lieu de répétition et de spectacle : À côté du groupe du Théâtre antique de la Sorbonne initié par Roland Barthes en 1935 et des *Théophiliens* – le groupe du théâtre médiéval animé par Rohmer – Yves Le Gall crée le groupe du Théâtre moderne et monte *La Première famille* de Jules Supervielle (Jules Supervielle a connu les parents Le Gall à Dakar où il a fait étape sur le chemin de l'exil vers l'Uruguay). C'est Annick qui coud les costumes, crée les décors, et confectionne les masques d'animaux. C'est ainsi qu'Éric Rohmer se voit affublé de bois de renne et que Lacarrière se retrouve métamorphosé en âne ou en bœuf de la crèche. On dirait déjà qu'Annick sait tout faire. Quand on est bon, on est bon en tout, dira plus tard Duras.

MISSIONNAIRE DE L'AUDIOVISUEL

C'est à cette époque qu'Annick rencontre Alain Gheerbrant qui devient son compagnon. Il vient juste de créer la maison K éditeur qui publie Antonin Artaud, Jean Arp ou Jacques Vaché. Son frère Bernard vient, lui, d'ouvrir, entre le Café de Flore et Les Deux Magots, la célèbre librairie-galerie La Hune. À son retour de son expédition Orénoque-Amazone, vers 1952, Alain confie à Annick le montage des rushes qu'il a tant bien que mal réussi à rapporter de son voyage ; cela donnera le documentaire *Des hommes qu'on appelle sauvages*. Ensemble, ils vont plusieurs fois rendre visite à Roger Penrose et Lee Miller[3] à Farley Farm dans le Sussex. Lee a fait venir des États-Unis un énorme congélateur et, comme elle a repéré les talents de cuisinière d'Annick, elle lui demande de préparer en quantité des plats pour les congeler en vue de ses futurs dîners mondains. Annick appelle le congélateur «le coffre du mort». Allez savoir pourquoi Lee Miller lui demande un jour de soulever son pull et de lui montrer ses seins ? Avec Alain, armée d'un magnétophone Nagra à manivelle prêté par Gilbert Rouget, elle part en Turquie pour enregistrer les musiques et recueillir les traditions des Alevis du Taurus. Cette communauté soufie est l'héritière d'un islam issu du chiisme des origines, marqué par une grande tolérance (les femmes ne sont pas voilées, l'alcool n'est pas prohibé, les prières et le jeûne ne sont pas obligatoires) et une absence de prosélytisme qui le distingue de l'orthodoxie sunnite. Après deux séjours dans un village de Tahtacis («les hommes du bois et non des bois» précise Annick, car ils fabriquent le charbon de bois et sont souvent charpentiers). Annick reconnaît dans cette voie soufie des traits communs avec le soufisme de Tierno Bokar, le sage de Bandiagara, qui a été le maître d'Amadou Hampâté Bâ.

À partir de là, il semble que le démon voyageur de se soit emparé de notre Parisienne de Bamako, laquelle toutefois n'a jamais vraiment cessé d'avoir l'âme nomade. Il y a du berger peuhl chez Annick qui tournera d'ailleurs en 1989, aux confins du Lac Tchad, le film *Lélée, l'aînée de la famille* qui raconte l'histoire d'une fillette woodabé. Dans les années qui suivent le voyage en Anatolie, on trouve Annick, devenue «missionnaire de l'audiovisuel» selon

1. *Théodore Monod, mémoires d'un naturaliste voyageur*, textes recueillis par Isabelle Jarry, préface de Jean Rouch, Paris, AGEP/VILO, 1990.
2. *Annick Le Gall ou l'itinéraire d'une missionnaire de l'audiovisuel, Surpris par la nuit*, France Culture, 2004.
3. Lee Miller, après avoir été l'égérie de Man Ray, de Picasso, de Cocteau et des surréalistes, a vécu au Caire avec son mari égyptien. Elle rencontre Roger Penrose en 1937. À la fin de la guerre, en tant que photographe, elle a couvert pour le magazine *Vogue* le débarquement et la libération des camps de concentration. La photo où elle pose dans la baignoire d'Hitler est restée célèbre.
4. Jean-Claude Lubtchansky, *Vers Tombouctou, l'Afrique des explorateurs*. Arte, 1998.
5. Voir plus haut note 2.

Coll. part.

Chéri Samba, *L'équipe de Kin-Kiesse*, 1982.

le mot de Bernard Treton, successivement au Liban, au Niger, en Algérie, au Burundi, portant à bout de bras le lancement de télévisions pédagogiques, commerciales ou nationales. Il faut dire qu'ayant été adoubée par les trois Pierre (Dumayet, Desgraupes, Lazareff) la lumière des studios télés lui est devenue aussi familière que celle des feux de brousse.

MAÏEUTIQUE ET ESTIME DE TOUS

À Beyrouth elle monte pour la nouvelle Compagnie libanaise de Télévision un *Aïda* joué par les marionnettes à fils de Joseph Azoury ; à Mostaganem, dans une impeccable costume blanc de chez Schreiber-Hollington, la tête coiffée d'un élégant turban, elle accompagne Boumediene et Fidel Castro venus visiter l'Institut de technologie agricole ; Fidel la prend par l'épaule et demande à la cantonade «mais qui est ce drôle de petit bonhomme ?» ; à Niamey, avec son équipe d'enseignants et de techniciens nigériens elle assure la préparation et la diffusion d'une heure quotidienne de programme en direct pour la Télévision scolaire du Niger. À Bujumbura, le ministre de l'Information de l'époque, Benoît Muyebe, la surprend en plein travail un dimanche après-midi et la félicite de son dévouement à sa mission. C'est que Mitterrand arrive en Concorde le lendemain et qu'il faut que tout soit prêt. À Kinshasa, c'est elle encore qui alimente la pompe à finances pour le film *Kin Kiessé ou les joies douces-amères de Kin la Belle* tourné par Mweze Ngangura. Sur un tableau de Chéri Samba on la voit entourée de l'équipe du film, surveillant de près une liasse de billets. C'est elle encore qui accompagne Pierre Dumayet au Mali, sur les traces de l'empire peuhl du Macina et d'Amadou Hampâté Bâ, pour le tournage d'un épisode de son émission *D'Homme à homme*. C'est elle aussi qui assure, avec le concours de l'ethnologue Youssouf Tata Cissé, les sorties de masques pour un documentaire sur les explorateurs du fleuve Niger[4]. Partout où elle va, Annick forme des réalisateurs et des techniciens, sans jamais s'imposer par la force, en témoignant toujours d'une ouverture et d'une attention à l'autre qui lui valent l'estime de tous. Si le mot maïeutique a un sens, il s'applique parfaitement à sa méthode qui a permis à chacun de vaincre les obstacles, les inhibitions, et d'accoucher d'une œuvre ou de concrétiser un projet.

Maintenant retrouvons Annick en train de tailler ses rosiers dans son jardin de la rue Jeanne-d'Albret. La photographe Kate Barry la surprend un matin à travers une baie de la «cabane bambou» vêtue d'une gandoura bleue, ses longs cheveux noirs déployés dans le dos, et la compare à un personnage romantique[5]. La case d'Annick, c'est pourtant le contraire des Hauts de Hurlevent : une maison hospitalière, baignée de lumière et peuplée de mille génies bienfaisants. Ceux qui poussent la petite porte de bois savent qu'ils entrent dans un monde enchanté où les rires et les rêveries de l'enfance ne sont jamais loin. Et qu'il est réjouissant d'y être accueilli aujourd'hui par une jeune fille de 91 ans ! ■

Jean-Jacques Salgon a enseigné les sciences à l'IUT de La Rochelle. Derniers livres parus : *Les sources du Nil*, édition augmentée de L'Escampette éditions, 2019, *Obock. Rimbaud et Soleillet en Afrique*, Verdier, 2018 (*L'Actualité* n° 122 et 119).

«De Batman à l'avant-garde la plus expérimentale, on étire le périmètre des formes de la bande dessinée.» Stéphane Beaujean, directeur artistique du Festival international d'Angoulême, évoque le programme foisonnant de la 46e édition, du 24 au 27 janvier 2019.

Entretien **Astrid Deroost**

Milo Manara.

De Batman à l'avant-garde

Le Festival international de la bande dessinée (24-27 janvier 2019) honore l'Américain Richard Corben, grand prix 2018, maître de l'horreur et de la science-fiction (*La saga de Den, Vic and Blood*, *Monde mutant*) également fameux pour ses adaptations littéraires. Dans un périmètre élargi, la manifestation célèbre aussi, à la faveur d'une dizaine d'autres expositions inédites, Batman, Manara, Bernadette Després, la dessinatrice de Tom-Tom et Nana, les stars japonaises Taiyo Matsumoto et Tsutomu Nihei, Jérémie Moreau, ancien jeune talent trois fois récompensé à Angoulême, Pierre Feuille Ciseaux, groupe adepte d'un 9e art expérimental… Tonalité de la 46e édition avec Stéphane Beaujean, directeur artistique.

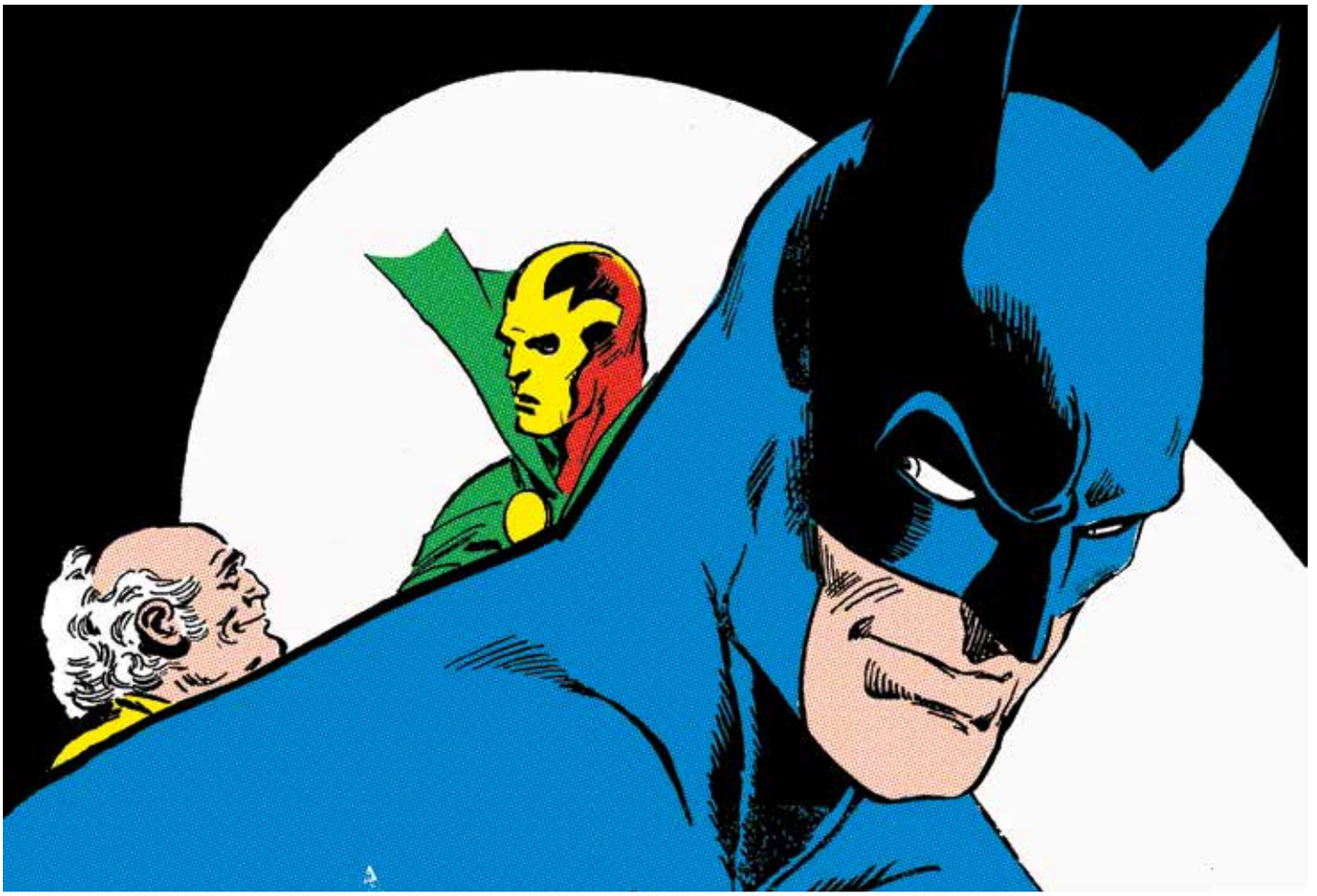
L'Actualité. – Richard Corben, grand prix 2018, est au cœur d'une rétrospective…

Stéphane Beaujean. – Les œuvres de Corben [né en 1940 dans le Missouri, diplômé du Kansas City Art Institute en 1965] sont disséminées aux quatre coins du monde. Il a beaucoup vendu, à de nombreux collectionneurs et le Festival d'Angoulême réussit à rassembler 250 œuvres, la plupart cultes. Les amateurs vont découvrir la plus grande exposition qu'ils puissent voir sur Corben… à toutes les époques.

Dans les années 1970, Corben commence en faisant des fanzines [série *Fantagor* auto-publiée] et de la bande dessinée underground. Il est vite repéré par les éditions Warren Publishing, spécialisées dans la bande dessinée d'horreur et de science-fiction [magazines *Eerie & Creepy, Vampirella*] et y collabore une dizaine d'années. Il est ensuite l'un des premiers auteurs de romans graphiques. Dans les années 1980, Corben remonte sa maison d'édition, développe ses univers puis, un peu fauché, fait de la bande dessinée plus grand public, des super-héros Batman, Hulk, Punisher. À partir de 2000, il renoue avec ses intérêts de jeunesse pour Edgar Alan Poe et Howard Phillips Lovecraft…

En quoi cet artiste est-il singulier, remarquable ?

Pour pas mal de raisons et d'abord pour sa technique. C'est l'un des plus grands dessinateurs du siècle, si ce n'est le plus grand. Tous, Moebius le premier, sont (ou étaient) à genoux. Son dessin prend sa source aux plus grands académiciens de la peinture classique, il est dans cette grammaire-là mais il la cache derrière un vernis outrancier et l'engage dans le genre de l'horreur qui est populaire, transgressif. Corben a amené les codes de la bande dessinée indépendante. Il est capable de produire avec des techniques que personne ne comprend. C'est un professionnel de l'animation, de la 3D, de l'illustration, de la sculpture, de la peinture à l'huile, à l'aérographe… Ce qui le caractérise aussi, c'est la culture du pulp, les héros comme Tarzan,



Batman par Jim Aparo, DC Comics.

Docteur Savage, ceux de la littérature populaire du début du XXe siècle, la littérature fantastique qu'il a adaptée à plusieurs reprises (Poe et Lovecraft). Son travail est dès le début pétri de thèmes politiques : la défense de l'écologie, la place des femmes, elles sont toujours les personnages les plus forts, les hommes sont plutôt les benêts de service. Il y a un ancrage puissant dans la littérature, dans le geste pictural académique, et un esprit un peu étrange, taquin. Tout cela est riche et complexe. Corben a aujourd'hui 78 ans et son dessin n'a pas vieilli, ce qui est très rare.

Batman, le justicier masqué, protecteur de Gotham City, célèbre ses 80 ans…

C'est une exposition plus ludique, plus grand public, d'une taille exceptionnelle de 600 m². Batman [apparu dans *Detective Comics*, créé en 1939 par Bob Kane et Bill Finger] est traité comme une figure littéraire à part entière. Le super héros naît avec la crise économique et dit quelque chose sur les sociétés. On observe comment ce motif, cette allégorie évolue avec son temps et on explique comment Batman, comme la plupart des super-héros – lui en particulier parce qu'il est pour nous le plus populaire –, a été un miroir des angoisses et des aspirations de l'Amérique à différentes époques. Il est un des parfaits ambassadeurs de la psyché et de la bande dessinée américaines, une bande dessinée qui n'a pas connu la Première Guerre mondiale et qui s'est détachée de la trajectoire de la bande dessinée franco-belge dont les bons héros devaient tisser des liens entre les peuples.

L'Amérique est un pays d'émigrés qui a des problèmes de communication et cristallise les mégalopoles à la vitesse de l'éclair. La BD de la fin XIXe-début XXe, ce sont des enfants qui ne parlent pas bien l'anglais *Pim, Pam, Poum* ou des détectives qui essaient de faire la justice dans des cités incontrôlables.

L'exposition présente une cinquantaine d'œuvres originales, une quarantaine des plus grands auteurs [de Bob Kane à Carmine Infantino, Frank Miller, Jim Lee, Greg Capullo, Scott Snyder ou encore David Mazzuchelli, d'innombrables talents ont façonné le personnage]. C'est surtout un grand voyage à travers l'histoire de l'Amérique et celle de Batman, ludique pour les enfants et informatif pour les adultes, dans une approche critique qui n'a pas été proposée jusqu'à présent.

Le Japon est présent avec des stars et une Manga City…

Le Festival accueille deux stars japonaises qui ont en commun d'être des auteurs très esthétisants, avec un dessin marqué, éloigné des stéréotypes du manga, construit sur la référence européenne. Taiyo Matsumoto, considéré comme l'un des plus grands artistes

au monde, revendique les influences de Moebius, Prado, Prudhomme et parle beaucoup de l'enfance. Tsutomu Nihei est plutôt un auteur de science-fiction intelligente, onirique, qui reprend des figures que l'on pourrait trouver chez Mœbius.

Grâce à l'aide financière de la Région Nouvelle Aquitaine, le Festival monte une Manga City, une bulle (chapiteau) deux fois et demie supérieure à celle de l'an passé – qui explosait sous la fréquentation – et accueille une dizaine d'éditeurs au lieu de deux et six auteurs au lieu de deux. C'est un public nouveau qui se mélange à d'autres. C'est assez unique d'avoir dans un même espace autant des personnes qui aiment les manga, à côté d'autant de personnes qui aiment les comics et le franco-belge. C'est vraiment le visage que je veux donner du Festival d'Angoulême.

Sunny par Taiyō Matsumoto.

Que dévoile l'exposition consacrée à Milo Manara ?

Le Festival présente un auteur classique avec l'envie de sortir des sentiers battus, de montrer un autre visage de Manara que les gens ont oublié parce qu'il a été enseveli sous sa carrière érotique à succès. Avant cela, il s'est engagé en bande dessinée par un geste politique, il a travaillé avec Hugo Pratt, pour le cinéma avec Fellini, il a questionné le langage de la bande dessinée. Depuis peu, il revient à l'histoire italienne notamment avec Caravage. L'exposition réduit la partie érotique à quelques livres comme *Le Déclic*, même si un érotisme latent traverse toute son œuvre, et montre [en six chapitres, sur 250 m²] une énorme quantité de documents jamais vus : plus de 170 planches originales accompagnées de croquis, de correspondances de Pratt, de Fellini…

Des espaces sont consacrés à Bernadette Després, la dessinatrice de Tom-Tom et Nana, à Jérémie Moreau, à la bande dessinée d'avant-garde, à Jean Harambat…

Tom-Tom et Nana est l'œuvre [créée en 1977 dans *J'aime lire*] transgénérationnelle par excellence, une bande dessinée foisonnante, faussement naïve qui met en avant la musique, le jeu, imite la cacophonie ambiante et est en fait suffisamment structurée pour attirer le regard de l'enfant sur des détails et lui apprendre à observer le monde.

Jérémie Moreau, le Festival le suit depuis qu'il est tout petit – il a fait les concours de la BD scolaire, Jeunes Talents – et l'a découvert avant tout le monde… ce qui est toujours une fierté. C'est aussi l'occasion de parler du pavillon Jeunes Talents. Un festival qui détecte autant de jeunes pousses devenues des artistes reconnus, je n'en connais pas d'autres !

Le Festival accueille Pierre Feuille Ciseaux, manifestation expérimentale fondée par l'association ChiFouMi, et reçoit en résidence une quinzaine d'artistes venus du monde entier qui créent ensemble, décloisonnent les pratiques, font des expériences formelles… La restitution se fait pendant le Festival sous forme d'exposition accompagnée de rencontres, de débats, d'événements… De Batman à l'avant-garde la plus expérimentale, on étire le périmètre des formes de la bande dessinée. Il y a également Jean Harambat, lauréat du prix Goscinny (scénario) 2018, dont l'univers se nourrit de littérature, du voyage… Le Festival propose aussi des programmations cinéma et musicales (concerts de dessin notamment avec l'Orchestre de Paris et l'auteur sud-coréen Kim Jung Gi) densifiées, des rencontres internationales avec un plateau de stars japonaises jamais vu…

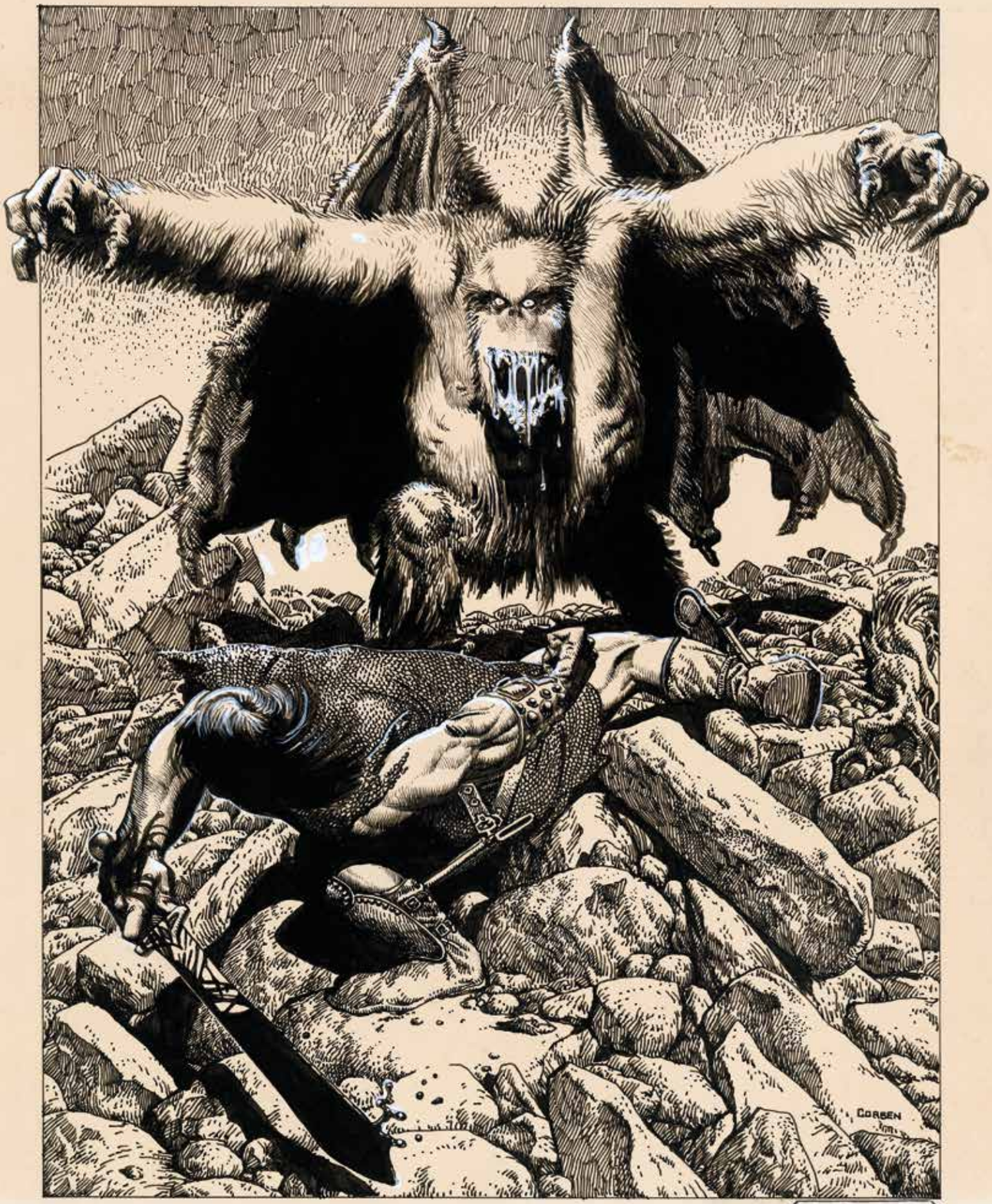
Vous êtes le directeur artistique du Festival d'Angoulême depuis trois ans, comment définissez-vous votre approche ?

Par deux axes essentiels : le décloisonnement, c'est primordial, je souhaite étendre les horizons des lecteurs. La bande dessinée est un milieu trop clivé, artificiellement, entre romans graphiques, comics, manga… L'époque est heureusement à l'ouverture culturelle et j'essaie de l'amplifier. Et le fait d'ancrer la bande dessinée dans un discours culturel et critique pertinent pour les experts et accessible pour les profanes. C'est le grand écart que l'on essaie de résoudre chaque année

Tom-Tom et Nana par Bernadette Després.

Page de droite : *Queen of the black coast* par Richard Corben.

avec des expositions à plusieurs points d'entrée… C'est un super bel événement, un socle de travail formidable et on a encore beaucoup de projets. Alors que le livre décroît, que le manga chute au Japon et que le comics chute aux États-Unis, on est portés en France par une époque où la bande dessinée continue de croître, elle a su trouver au XXIe siècle une place qu'elle n'occupait pas avant. Il est important d'observer ce nouvel enthousiasme, d'en comprendre les enjeux, de l'activer de façon intelligente et c'est ce que fait le Festival. ■



QUEEN OF THE BLACK COAST

Voyage avec **Gérald Gorridge**

Par **Astrid Deroost**
Photo **Alberto Bocos**

«Il avait, dans sa façon d'être, une extrême liberté, un dynamisme incroyable. L'exposition est construite autour du voyage… géographique, avec sa passion pour l'Asie, pour le Vietnam où il avait beaucoup d'amis, et à l'intérieur de la bande dessinée. Gérald était aussi collectionneur, bibliophile.» Dominique Hérody, auteur et professeur de bande dessinée à l'École européenne supérieure de l'image (ÉESI) d'Angoulême, est le commissaire de l'événement consacré à Gérald Gorridge, son collègue et pair de 9e art, prématurément disparu en mars 2018.

L'hommage intitulé *Gérald Gorridge : la proximité du lointain* a lieu pendant le Festival de la BD, au musée du papier, à deux marches des classes où il enseignait depuis 1983. Depuis l'ouverture de l'Atelier BD fondé au sein de l'École des Beaux-Arts. On y voit ses planches originales, ses couleurs, autant que les œuvres de ceux qu'il admirait : Gus Bofa (1883-1968) ou encore le maître chinois Hé Youzhi (1922-2016) qu'il avait contribué à faire connaître au public français.

À l'ÉESI, auprès de ses étudiants, Gérald Gorridge était responsable du suivi artistique, de la direction des mémoires, faisait un cours sur les dessinateurs reporters depuis le XVIIIe siècle… écho à son travail de création. Lui-même a ramené de ses périples des histoires aquarellées, chroniques ou autofictions nourries de belles rencontres humaines. *«Mon propos*, disait-il à la sortie des *Fantômes de Hanoï, est de représenter la ville aujourd'hui, de montrer la façon dont les Vietnamiens se sont appropriés tout un passé et comment ils se démènent au quotidien pour exister.»*

SENS DU PARTAGE

En 2016, il avait publié *Mangeur de feu*, ode à la cuisine asiatique croquée avec délectation. *«Il était très dessinateur et avait, avec le Vietnam, une expérience de terrain. Ses cases donnaient volontairement l'impression d'être faites sur le vif alors que tout était très élaboré. Ses sujets autour de ce pays ont révélé l'auteur qu'il était»*, confie Dominique Hérody.

Connu, apprécié, pour son ouverture au monde et son sens aigu du partage, Gérald Gorridge avait initié des master-classes de bande dessinée dans la capitale vietnamienne, animé des rencontres du même type en Allemagne, Italie, Indonésie, Islande… Il avait récemment accompagné le lancement, au sein de l'ÉESI, de la classe internationale BD et l'éclosion d'un master bande dessinée – calqué sur le cursus ÉESI – dans l'agglomération mexicaine de Guadalajara. ■

Gérald Gorridge : la proximité du lointain, du 24 au 31 janvier, musée du papier, Angoulême.

Le musée de la bande dessinée d'Angoulême raconte l'histoire de Futuropolis. Novatrice, la maison d'édition dont l'aventure s'est achevée en 1994 a publié autrement les plus grands noms du 9e art.

Par **Astrid Deroost**

Retour vers **Futuropolis**

La véritable histoire de Futuropolis, son histoire, Florence Cestac l'a racontée dans un album en 2007 avec l'humour à fleur d'émotion qui la caractérise. L'exposition *Futuropolis 1972-1994, aux avant-gardes de la bande dessinée* donne une opportunité inédite de (re)découvrir ces éditions.

Tout récent dépositaire des archives de l'entreprise, le musée de la bande dessinée d'Angoulême dispose de documents exceptionnels (maquettes, catalogues, revues…) qui, associés aux planches originales et ouvrages issus de ses réserves, racontent comment Futuropolis a marqué le 9e art. Des interviews d'anciens salariés et d'auteurs rappellent aussi l'effervescent contexte des années 1970 qui voit l'explosion de la bande dessinée adulte (*l'Écho des Savanes*, *Métal Hurlant*, *Fluide Glacial*…).

Loin du traditionnel 48 CC (48 pages, cartonnée, couleur), les fondateurs de Futuropolis, Florence Cestac, Étienne Robial et Denis Ozanne, vont appliquer leur credo, alors novateur, selon lequel le livre doit s'adapter au travail de l'auteur… et non l'inverse. Ils imaginent des collections atypiques, comme les 30X40 consacrés aux contemporains, Calvo, Tardi, Crumb, Götting, Willem, Masse, Swarte, Baudoin… ou encore Copyright, élégante collection patrimoniale. *«Le deuxième 30X40 est consacré à Gir (Ciraud-Mœbius)…C'est une forme de reconnaissance et les auteurs adorent cela car c'est l'une des rares occasions de voir leurs originaux quasiment au format d'exécution. Avec Copyright, Futuropolis réédite des strips américains, essentiellement des années 1930, c'est à l'époque la bande dessinée qui fait rêver, avec toujours une réflexion sur la forme et le fond»*, explique Jean-Pierre Mercier, conseiller scientifique à la Cité et co-commissaire de l'exposition.

L'exposition met en scène le trio parisien qui commence par racheter la librairie BD d'un certain Roquemartine. L'endroit prolifique en albums en tout genre, baptisé Futuropolis du nom d'une bande dessinée SF de Pellos, deviendra le siège des éditions éponymes.

Là, Étienne Robial, figure majeure du design graphique[1], et ses acolytes vont donner corps à leur utopie : éditer des livres de bande dessinée, à l'esthétique respectueuse et valorisante d'un art revendiqué comme tel, en s'affranchissant des circuits traditionnels et en privilégiant une politique d'auteurs. Baudoin, Bilal, Calvo, Cestac, Chauzy, Denis, F'Murrr, Golo et Frank, Götting, Juillard, Loustal, Menu, Giraud/Moebius, Montellier, Muñoz, Puchol, Rabaté, Rochette, Schlingo, Swarte, Tardi, Veyron… Les œuvres présentées à Angoulême sont signées des grands noms que la maison d'édition a accompagnés et/ou révélés.

Le label Futuro, *«c'est à l'époque pour les auteurs, la garantie d'avoir une belle maquette, un bel ouvrage, d'être publiés par des gens qui savent ce que sont les livres»*, poursuit Jean-Pierre Mercier.

Il y aura encore la collection X ou l'hybride Futuropolis-Gallimard. Futuropolis publie en 1990 l'unique numéro de la revue *Labo*, coordonné par Jean-Christophe Menu, cofondateur la même année de l'Association.

Érodée par les réalités financières, l'haletante aventure Futuro s'achève en 1994 (rachat par Gallimard) mais le catalogue, riche de centaine de titres aux couleurs et formats étonnamment inventifs, témoigne d'une odyssée qui a transformé l'art de publier la bande dessinée. ■

Futuropolis 1972-1994, aux avant-gardes de la bande dessinée, du 23 janvier au 19 mai, musée de la bande dessinée, quai de la Charente à Angoulême.

1. Il a ensuite conçu, notamment, les identités visuelles et les habillages de Canal+ et M6. En 1987, le Festival d'Angoulême a célébré Étienne Robial, graphiste et éditeur, avec l'exposition *Robialopolis*.

Master BD unique en Europe

Le master bande dessinée, créé à l'initiative de l'École européenne supérieure de l'image et de l'Université de Poitiers, a accueilli près de deux cents étudiants à Angoulême en dix ans. La formation, unique, croise approche artistique et recherche universitaire.

Par **Astrid Deroost** Photo **Alberto Bocos**

«*J'aime beaucoup travailler avec les étudiants, mettre mon ego de côté, me concentrer sur chacun et observer le commencement des choses.*» Stefano Ricci, auteur italien de renom international (*Tufo*, *Anita*…), enseignant notamment aux Beaux-Arts de Bologne, séjourne régulièrement à Angoulême pour éclairer les ateliers du master bande dessinée, dispensé à l'École européenne supérieure de l'image (ÉESI).

Par son entremise et après avoir imaginé un court récit, les étudiants peuvent être publiés dans le prestigieux hebdo *Internazionale* (équivalent de *Courrier international*), à condition d'exceller. Ce qui est courant. De nombreux autres artistes et théoriciens de la bande dessinée, de l'édition, de l'écriture, français et étrangers, partagent ainsi leur expérience avec les futurs diplômés. C'est l'un des atouts de ce master spécialisé[1] qui propose depuis dix ans un cursus centré sur la bande dessinée, alliant création et professionnalisation vers les métiers d'auteur, d'éditeur et vers la recherche. Unique en Europe[2], la formation est née d'un partenariat entre l'ÉESI et l'Université de Poitiers. Les deux institutions ont choisi de marier leurs compétences pour inscrire le 9e art en deuxième cycle et permettre – dans le cadre de l'étude du rapport texte-image menée par le laboratoire Forell (EA3816) – une recherche dans la discipline… avec prolongement désormais possible en doctorat (création recherche), comme l'expérimente actuellement André Valente, venu du Brésil.

ÉMISSAIRES DU 9e ART

Au sein du master, les équipes artistiques (bande dessinée, culture graphique, histoire du médium, scénario, processus éditoriaux) et universitaires souvent issus de la littérature comparée (méthodologie de la recherche et de sa valorisation, théorie de l'image, narratologie, pensée des possibles éditoriaux) convergent vers un même objet. «*On est intéressés par ce qui rapproche*, explique Thierry Smolderen, coordinateur du diplôme, auteur et enseignant. *Ce master permet à des personnes qui ont une faible pratique artistique de se mêler aux auteurs*.

Il rassemble les futurs auteurs, éditeurs, chercheurs ou journalistes… les trois groupes sociaux qui contribuent à l'existence de la bande dessinée.» Invités à croiser les cultures artistique et universitaire, les étudiants – issus d'écoles d'art ou titulaires d'une licence – engagent une recherche dans le domaine de la narration graphique. Ils optent pour deux des trois axes proposés : mise en œuvre d'un concept de création (projet artistique), travail sur les pratiques contemporaines de la bande dessinée ou histoire de ces pratiques (projet scientifique) ou élaboration d'un concept éditorial original (projet éditorial). En dix ans, ils ont été quelque deux cents, de formations et d'origines diverses – France, Allemagne, Brésil, Bulgarie, Canada, Chine, Colombie, Corée du Sud, Espagne, États-Unis, Hongrie, Italie, Grèce, Japon, Liban, Mexique... – à emprunter cette voie. Parmi eux, les déjà fameux Marine Blandin, autrice de bande dessinée (*Fables nautiques*, *la Renarde*), Timothé Le Boucher (*Ces jours qui disparaissent),* Antoine Maillard, illustrateur notamment pour le *New Yorker*… De retour dans leur pays, les diplômés étrangers sont aussi auteurs, éditeurs, conservateurs, galeristes... tous émissaires d'une approche unique du 9e art. ■

1. L'atelier Bande dessinée, fondé en 1983 à Angoulême, permettait aux étudiants de DNA de suivre un enseignement spécialisé au cours de leurs trois ans d'études, sans prolongement possible en DNSEP. Ils peuvent donc désormais poursuivre en master. Le DNSEP propose également une approche de la bande dessinée dans sa relation aux arts plastiques.
2. L'École supérieure des arts Saint-Luc, Bruxelles, propose un diplôme approchant intitulé master bande dessinée-éditions.

In situ : la création à l'œuvre

La Maison des auteurs d'Angoulême, résidence d'artistes de la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image (CIBDI), dévoile les projets de 37 auteurs, talents émergents ou confirmés accueillis au cours de l'année 2018. L'exposition *In situ* met en scène des planches et autres travaux originaux qui explorent avec brio tous les genres de la bande dessinée et du cinéma d'animation : humour, science-fiction, autobiographie, reportage, expérimentation…
La création à l'œuvre avec Kathrine Avraam, Mi-Young Baek, Tamia Baudouin, Luca Bokulich, Anna Budanova, Nina Bunjevac, Natalia Chernysheva, Samir Dahmani, Pao-Yen Ding, Rojer Feghali, Tony Ganem, Anne-Sophie Girault, Céline Guichard, Loïc Guyon, Antonio Hitos, Vincent Kings, Marlène Krause, Camille Lavaud, Noori Lee, Pan-Yu Liu, Francesca Marinelli, Giorgia Marras, Pierre Marty, Lucas Méthé, Ahmad Mir, Tatiana & Olga Poliektova, Rebecca Roher, François Ruiz, Gelman Salazar, Frederik Van den Stock, Mathilde Vangheluwe, Catalina Vasquez, Christine Villanueva, Ric Velasco, Eldo Yoshimizu, Yunbo et Gracey Zhang.

Dessin original de l'affiche Mathilde Vangheluwe (*L'Actualité* n° 122).

In situ, Maison des auteurs, 3, avenue de Cognac, Angoulême, entrée libre, du 24 janvier au 3 mars.

PRIX DE L'ÉESI

La fascination Samplerman

Pas de planches originales mais des tirages numériques, pas de récits linéaires mais des propositions graphiques hypnotiques, faites de distorsions, de métamorphoses, d'itérations, de superpositions… L'École européenne supérieure de l'image (ÉESI) a délivré son prix 2019 à Samplerman/Yvan Guillo, figure virtuose d'une BD alternative et l'exposition qui s'annonce à l'occasion du Festival d'Angoulême est une occasion rare de la découvrir.

L'ARTISTE CRÉE SES PLANCHES EN JOUANT DES MÉCANISMES VISIBLES OU INVISIBLES DU MÉDIUM (organisation formelle, traits cinétiques, onomatopées...) et en utilisant des images puisées (notamment) à la source de comics mainstream des années 1950. Il sample, mixe et livre des re-créations fascinantes, teintées de surréalisme, d'où émane une sensation d'étrange…
«Samplerman a vraiment le sens des forces graphiques propres à la bande dessinée et il les intensifie, les rend encore plus puissantes», commente Thierry Smolderen, auteur et professeur de bande dessinée à l'ÉESI en soulignant la parenté de l'auteur français avec l'Argentin Martin Vitaliti ou encore avec l'Américain Winsor McCay (1869-1934), père de Little Nemo.
Depuis deux décennies, le prix de l'ÉESI distingue des auteurs pour la plupart émergents et/ou tenants d'une veine expérimentale. Parmi eux, Richard McGuire (EU), dont les six (premières) planches de *Here*, publiées en 1989 dans le magazine *Raw* d'Art Spiegelman, ont repoussé les marges spatio-temporelles du 9e art, Chris Ware (EU), David B., Carlos Nine (Argentine, 1944-2016)), Dominique Goblet (Belgique)…

Astrid Deroost

Samplerman, prix ÉESI 2019, exposition à l'École européenne supérieure de l'image, du 24 janvier au 9 mars, 134 route de Bordeaux, Angoulême.

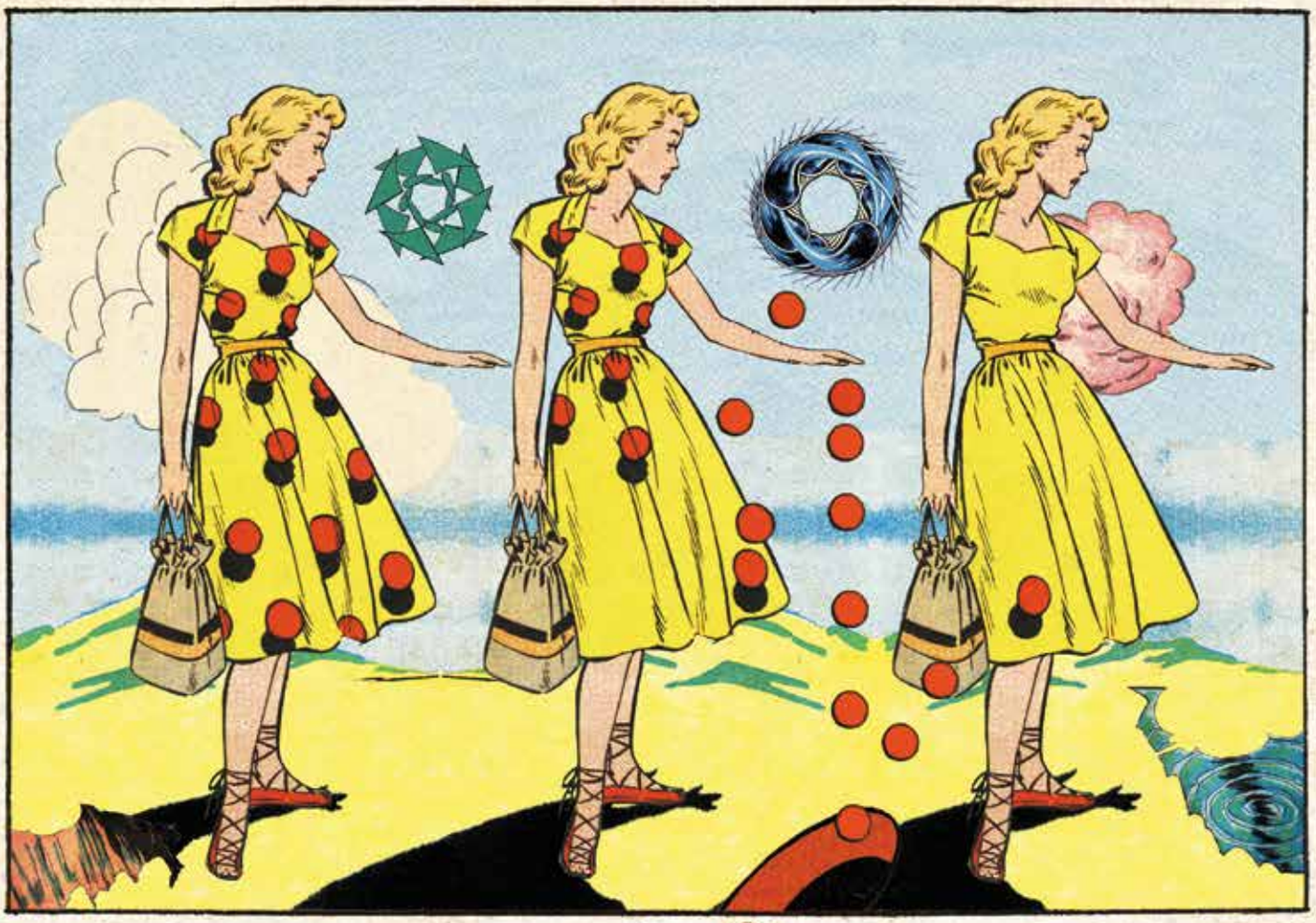
Samplerman - Yvan Guillo, 2017.

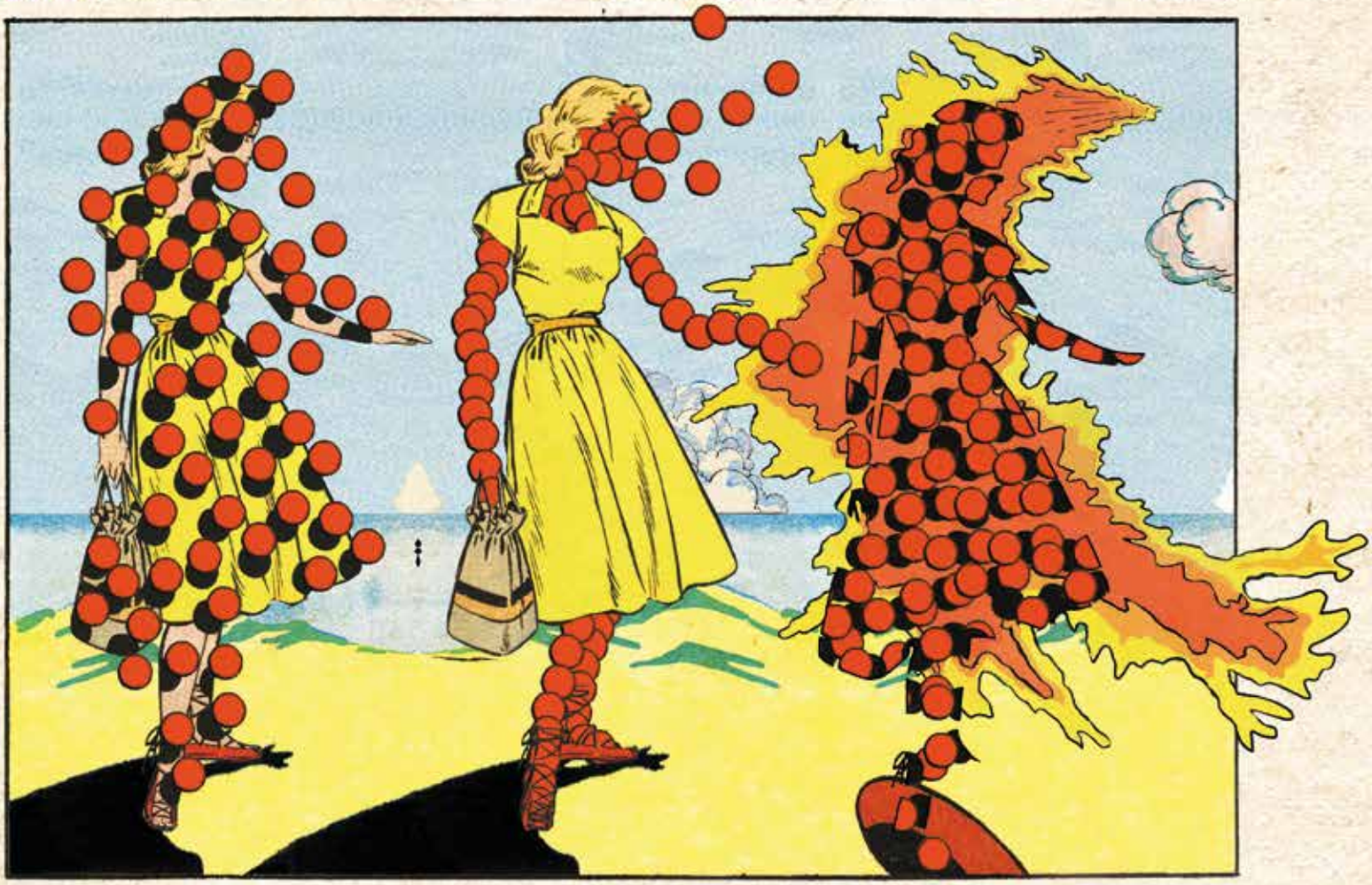
Marsam : ce qui les lie

Ils peuplent ensemble un coin du Web pour se faire mieux voir. À Angoulême, des auteurs de bande dessinée ont créé Marsam, un site-atelier international qui rend manifeste une singularité géo-graphique : d'innombrables artistes français et étrangers, adeptes du 9e art, passent par la cité des Valois, y font résidence à la Maison des auteurs, rejoignent un atelier associatif, y fréquentent par exemple l'École européenne supérieure de l'image, y créent, s'y installent même pour certains, et s'approprient une ville taillée pour la rencontre humaine.
«Les auteurs se connaissent entre eux, ont des relations sociales, mais ne prennent pas le temps de montrer ce qu'ils font. Ceux qui ont vécu, étudié ou résidé à Angoulême y gardent des attaches fortes. Beaucoup reviennent en résidence ou en visite. L'objectif du site est de regrouper ces auteurs, d'avoir des activités concrètes comme des expositions collectives qui préservent, permettent, les liens et donnent à tous une visibilité pendant le Festival international de la bande dessinée», expliquent Alain François et Elric Dufau, membres du comité de rédaction.
Après trois monstrations, célébrant Golo (aussi cofondateur, auteur entre autres de la récente biographie consacrée à l'écrivain roumain Istrati) ou l'ensemble des créateurs, l'événement Marsam prévu pour l'édition 2019 du Festival associe les sérigraphes de la Fabrique (angoumoisine) Les Mains Sales, avec des dessins originaux, conçus pour la circonstance, artistiquement reproduits et vendus. Seule une fraction d'auteurs Marsam participent à l'aventure tant leur nombre a grandi.
Près de cent vingt artistes – essentiellement auteurs BD et aussi illustrateurs, réalisateurs d'animation, écrivains – de vingt nationalités différentes déposent sur le site des travaux d'une grande diversité : récits complets de bande dessinée, histoires à suivre, strips, dessins, vidéos, articles, illustrations, feuilletons, carnets, recherches...

UNE FOISONNANCE RÉJOUISSANTE POUR L'INTERNAUTE qui navigue dans une multitude de contenus, de styles graphiques et de genres, entre talents ultra confirmés comme Baudoin, Neaud, Au Yao Hsing (Taiwan), très affirmés comme Guerrive, Zapico (Espagne), Shennawy (Egypte), Maroh ou plus que prometteurs comme Bonacossa (Brésil), Hamet… Les instigateurs bénévoles de Marsam proposent également des traductions en tous sens. Les auteurs, déjà publiés dans leur majorité et souvent détenteurs de blogs, trouvent, eux, un terrain d'expression fédérateur et un réseau d'envergure planétaire. Pour l'inscription, *«rien de froid, ni de très automatique*, précise Elric Dufau, *il y a toujours discussion. Les choses se font par rencontres, par affinités»* humaines et artistiques.
Marsam s'est aussi lancé dans l'édition, trois revues collectives et deux micro-publications sont disponibles en ligne. Le développement du papier et l'organisation de futures résidences en Égypte, par l'entremise de Golo qui vécut longtemps au bord du Nil, sont dans les cartons. Pour créer des liens toujours et des rencontres entre différences… *«On est un peu l'amicale des anciens résidents de la Maison des auteurs, c'est notre blague*, poursuit Alain François. *On fait tout ce que les institutions ne peuvent pas faire.»*

Astrid Deroost





André Valente

Par **Astrid Deroost**
Photo **Alberto Bocos**

De Brasilia à Angoulême

Peu enclin, pour raison éthique, à jouer les aventuriers solitaires, André Valente a transformé un désir irrépressible en odyssée familiale. Formé aux beaux-arts à Brasilia, illustrateur pendant quinze ans dans la publicité et auteur de bande dessinée, ce Brésilien de 36 ans voulait à tout crin pousser plus loin l'exploration du 9e art là où il est considéré comme tel. En 2016, après une préparation à base d'économies et de cours de français, il s'est posé à Angoulême avec compagne et enfants. Et a suivi le master bande dessinée à l'ÉESI, diplôme qu'il prolonge par un doctorat.

«Je ne me souviens pas d'une époque où je ne voulais pas être dessinateur de bande dessinée, glisse-t-il en évoquant l'influence d'un père lecteur de BD, journaliste, osant le croquis quand, sous la dictature militaire, les mots devaient se taire. *La bande dessinée est développée au Brésil mais le marché est faible. Je voulais connaître le marché français, la production…»*

Admirateur dans son pays, de l'auteure Laerte, emblématique d'un art subversif, de Ziraldo (dans sa période engagée et intègre), ici en France de Blain et de Blutch, André Valente avoue aimer raconter des histoires et avoir besoin d'images pour dire et comprendre. Dans ses récits (publiés sur Marsam), ses modes narratifs et graphismes varient selon les thèmes. Voix off, métaphores, jeu de points de vue : on partage sans la voir le désespoir d'une femme battue dont le bourreau hante la ville, on s'interroge sur le cours (immobilier) de la vie, on s'amuse d'un fantasme de grégarité…

Dans son mémoire de master, André Valente interrogeait la possibilité de transposer les structures musicales de Jean-Sébastien Bach à la bande dessinée. Corollaire à sa recherche, il a bâti, pour les étudiants de master un cours de pratique éditoriale où il relie fanzine et pamphlet médiéval, imprimerie et réseaux sociaux, démocratisation du savoir et fake news…

«Ici, je fais partie d'un réseau, je n'ai senti cela nulle part ailleurs. Je me sens privilégié d'être dans cet endroit», confie André Valente qui pourrait bientôt publier un ouvrage chez Rutabaga, éditions BD vouées aux *voies alternatives de narration*, créées à Angoulême par l'auteur Olivier Crépin… ancien de l'ÉESI et artisan d'une thèse sur *Le roman graphique confronté à ses mutations transmédiatiques…* ■

Le Tumulte selon Cortex

Par **Astrid Deroost**
Photo **Alberto Bocos**

«*Le Tumulte est un outil à rêver qui contribue à rendre des connaissances accessibles et permet au public de vivre des expériences puissantes et de les vivre en groupe*», confie Andreas Koch, gérant et cofondateur à Angoulême de Cortex productions qui vient de décrocher le prix de l'innovation franco-allemand régional Hesse-Nouvelle-Aquitaine. Au chapitre de la réalité virtuelle, technologie qui place l'utilisateur au centre d'une simulation numérique avec laquelle il interagit, le studio d'animation 3D réputé pour l'illustration graphique d'univers scientifiques complexes[1], a en effet mis au point une innovation exclusive.

PASSEURS DE SAVOIRS

Le Tumulte est une imposante installation circulaire (7,50 m de diamètre, 5,45 m de haut) qui offre aux utilisateurs équipés uniquement de lunettes (pour vision en relief) – donc sans l'habituel casque – d'expérimenter une immersion collective complète au cœur de projections 360°, 3D, interactives, ludiques et didactiques.
Les clients destinataires de cette solution sont notamment les institutions culturelles comme les musées désireux de valoriser un patrimoine présent et/ou disparu, les secteurs touristiques et du loisir en recherche d'attractions permanentes ou ponctuelles.
Cortex, qui maîtrise la technologie et les contenus, a par exemple en projet une histoire qui mettra en scène les dinosaures autruches dont les fossiles ont été exhumés des carrières d'Angeac-Charente. Dans la future production, qui alliera justesse scientifique et création artistique, les spectateurs baigneront, par la magie de la réalité virtuelle, dans l'atmosphère du Crétacé inférieur (140 millions d'années). Ils pourront interagir instinctivement avec les ornithomimosaures, de la main ou par leur comportement. L'entrée trop bruyante des visiteurs pouvant effrayer le troupeau… «*Nous sommes des passeurs de savoirs*», résume Andreas Koch, en soulignant que les technologies du Tumulte (structure mobile ou fixe pouvant accueillir une ou plusieurs douzaines de personnes) sont adaptables à une infinité de sujets, grand public ou professionnels, dès lors qu'il s'agit de favoriser la compréhension du monde. ■

1 Dans le domaine de la science, Cortex a notamment réalisé une production qui donne à voir la matière blanche du cerveau. L'équipe est composée de huit personnes dont un ingénieur MIT pour le logiciel, un musicien ingénieur pour l'intégration de systèmes, une diplômée d'une école d'animation pour le scénario, l'écriture et la production graphique.

Edgar Morin
Relier la science et les citoyens

Si les fondateurs de l'Espace Mendès France – des scientifiques désireux d'aller à la rencontre des gens et des acteurs de l'éducation populaire – ont jeté les bases d'un projet original, la rencontre avec Edgar Morin en 1994 fut déterminante. Sa pensée non conformiste nous a permis de conceptualiser ce que nous cherchions en tâtonnant. Ainsi est né un dialogue fructueux qui, depuis vingt-cinq ans, a ouvert des voies inédites pour la culture scientifique et étendue son champ d'action. La publication d'une conférence d'Edgar Morin dans *L'Actualité* en janvier 1995 fut une première étape. Cela sonnait comme un programme : Relier la science et les citoyens. Toujours d'actualité.

En 1995, Gildas Le Reste, directeur de l'école d'art de Châtellerault, a invité Jean-Pierre Pincemin (1944-2005) à travailler à partir des œuvres de Descartes. Il a lu la *Dioptrique* dont il s'est inspiré pour réaliser une série de peintures et de sculptures. Photo André Morain, coll. part.

Edgar Morin essaie de penser la complexité, de faire communiquer des savoirs dispersés et cloisonnés, de les contextualiser, et de forger des outils qui permettraient une réforme de pensée. Nous publions de larges extraits de la conférence qu'il a donnée en 1994, lors des 4e Rencontres CNRS «Sciences et Citoyens» tenues au Futuroscope.

La science est reliée à l'entreprise, à l'État. Elle est très mal reliée au citoyen. C'est devenu un problème de plus en plus grave puisque la science et la technique envahissent le champ de la vie civile, les problèmes de la paternité, de la maternité, de la vie, de la mort. Les citoyens tendent à être dépossédés. La finalité de notre effort serait évidemment une démocratie cognitive, c'est-à-dire où la connaissance et la compétence puissent être partagées. Il y a loin. Mais relier ne signifie pas un consensus béat. Relier suppose la révélation de la conflictualité, de la difficulté. Donc je pense que ce travail de reliance profonde est un travail historique dont nous ne sommes qu'au début. Les citoyens par ailleurs subissent des processus d'atomisation. Ils tendent à être de moins en moins reliés les uns aux autres, malgré des tentatives, notamment dans les associations, de retrouver la communauté. [...] Nous avons des solidarités certes collectives, mais bureaucratiques et anonymes. Et au fond, dans la société montent des SOS (SOS amitié, SOS sida, SOS exclusion, SOS chômage) qui témoignent du besoin d'un lien, d'un lien de solidarité. Or dans la devise de notre République, «Liberté Egalité Fraternité», vous savez que la liberté peut être instituée et garantie par la Constitution, vous savez que l'égalité peut plus ou moins être imposée par des lois, ou par l'accession à la scolarité, mais la fraternité, nul ne peut l'imposer de l'extérieur. La fraternité doit être vécue. C'est une nécessité fondamentale. La solidarité est ce qui relie. Nous sommes dans une société qui est une nation. Vous savez que toute nation présente un double aspect : aspects de communauté et de société. J'explique ces termes : la société, c'est là où jouent les relations individuelles, égoïstes, rivalitaires, concurrentielles, antagonistes – il n'y a pas de société sans antagonismes, rivalités et conflits – ; l'aspect communautaire, c'est le sentiment d'appartenance à quelque chose qui lie. Cet aspect apparaît surtout dans les périodes de danger, quand la patrie est menacée. Le mot patrie est important car il concentre en lui la signification de sa communauté. Pourquoi ? Voici un mot qui commence de façon masculine (le père) et qui se termine de façon féminine (la mère). Dans l'idée de patrie, il y a une substance maternelle (mère-patrie, le foyer) et une substance paternelle (l'autorité que l'on reconnaît légitime). Ce qui donne un fondement à cette idée, qui fraternise les enfants de la patrie, c'est le sentiment d'une communauté d'origine, souvent mythologique du reste, d'une communauté d'identité qui se trouve forgée par la culture et à travers un langage commun, et d'une communauté de destin, c'est-à-dire dans lesquels les membres de la communauté sentent qu'ils ont vécu dans le passé un destin commun de défaites, de victoires, d'épreuves et qu'ils veulent affronter ensemble un destin futur. Aujourd'hui, le problème se pose non seulement de resserrer le lien au sein des patries mais je dirais même d'amplifier ce lien, c'est-à-dire de considérer aussi que nous avons une communauté de destin avec l'Europe, qui est en train, peut-être, de se construire, et je dirais aussi dans la planète. Dans le monde actuel, il y a des forces d'unification incontestables, avec la technique, la télécommunication, l'économie. Mais ces forces d'unification sont abstraites, mécaniques, mercantiles, machiniques, et en réalité, il y a en même temps des forces de dislocation formidables, de repliement sur l'identité, ethniques, religieuses, nationales. C'est le problème de notre reliance humaine. [...] Nous devons comprendre, et nous pouvons comprendre, grâce aux sciences de la Terre, qu'il y a une véritable communauté d'origine des êtres humains. Il y a aussi une communauté d'identité, parce qu'à travers la formidable diversité des individus, des caractères, des cultures, des langues, il y a un fonds commun, c'est-à-dire cette aptitude à rire, à pleurer, à sourire, et dans le fond la même machinerie qui se trouve dans chaque cerveau humain. Les sciences historiques nous montrent que nous sommes dans l'ère planétaire, que le tissu d'interactions couvre désormais toute la planète, qu'un événement qui surgit à la bourse de New York ou au Koweit retentit sur toute la planète, et que les problèmes fondamentaux de vie et de mort se posent pour toute l'humanité. C'est une communauté de destin.

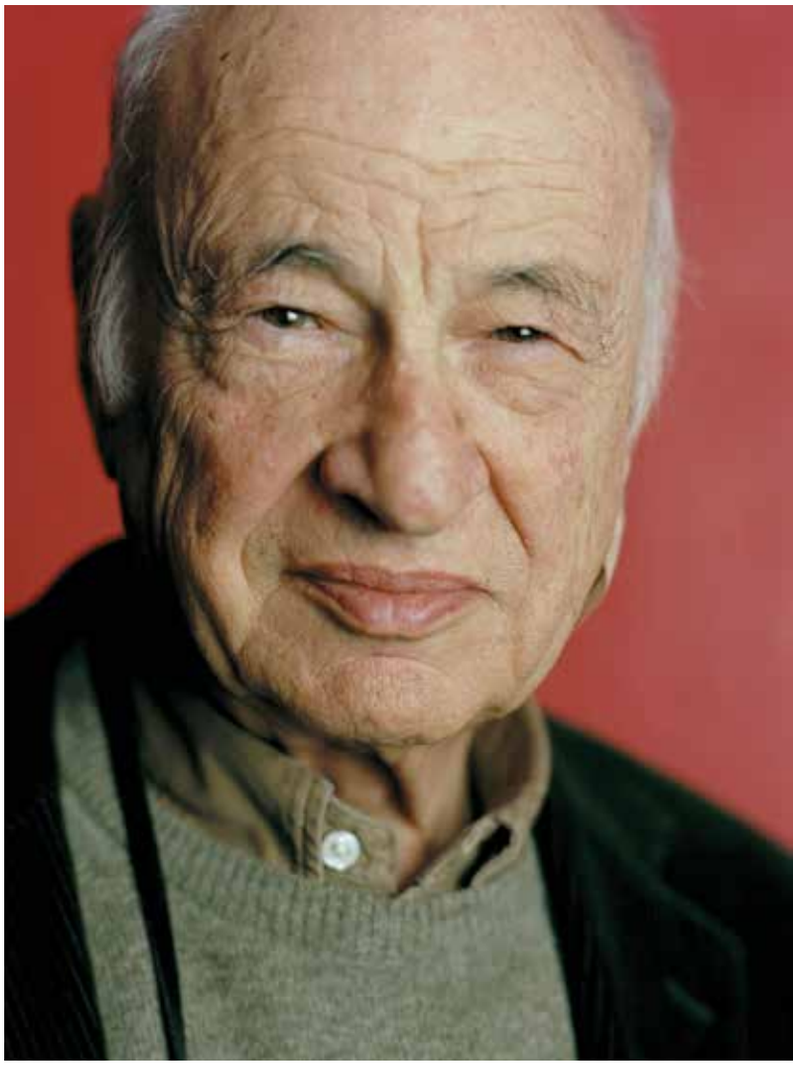
La Terre est aussi une patrie. Ce n'est pas une patrie qui doit remplacer les autres patries, il n'y a pas d'alternative, comme avant, entre un cosmopolitisme sans racine et un enracinement particulier ; c'est un enracinement plus englobant et plus profond dans lequel nous pouvons avoir une identité, une poly-identité concentrique : je suis Français, je suis Méditerranéen, je suis Européen, je me sens aussi Citoyen du Monde, emporté dans le même destin que tous les humains. Relions-nous à nos racines, relions-nous à notre destin commun. Sa-

vez-vous que la solidarité est une condition essentielle de la complexification de la société ? Qu'est-ce que la complexité dans le sens social ? Cela signifie que les membres de la société, notamment les individus, sont libres et peuvent développer leurs multiples aptitudes créatrices ou autres. Il y a la liberté. À la limite, la complexité absolue signifirait la désintégration de la société puisqu'il n'y aurait plus aucune contrainte, aucun lien social. Le lien social est maintenu par la contrainte, par l'autorité, par le gendarme, par l'inhibition. Mais si l'on veut que le lien social ne soit pas fondé principalement sur la contrainte et sur l'autorité, il faut qu'il soit fondé sur quelque chose d'autre, c'est-à-dire un sentiment vécu, intériorisé, de sa propre solidarité avec le reste de sa patrie, de ses patries. La solidarité – le fait de se relier – présume l'éthique même de la complexité humaine. Et à l'inverse, la complexité humaine requiert l'éthique de la solidarité. C'est la solidarité qui permet à la liberté de ne pas être criminelle, qui permet à chacun de ne pas se livrer librement à l'agression, à la domination sur autrui.

La connaissance fonctionne sur deux notes, deux thèmes ou deux modes. La computation – ce mode qu'on ne peut pas réduire au mot de calcul –, c'est séparer et c'est lier. Toute connaissance est une connaissance qui distingue et qui associe. Elle sépare, elle analyse, c'est l'acte de séparation, et la synthèse, c'est l'acte de rassemblement. Le cerveau a séparé et a relié. Nous avons cette double qualité liée et toute prédominance de l'un des aspects sur l'autre aboutit à un appauvrissement et à une mutilation de la connaissance. Donc la connaissance a besoin de la reliance.

Une connaissance qui ne serait pas capable de relier serait une connaissance impuissante

Par exemple une information n'a aucun sens si elle n'est pas intégrée, c'est-à-dire reliée dans un contexte, et si possible dans une globalité qui peut être un système d'ensemble. Il est impossible de donner un sens à ce qui arrive à Sarajevo ou au Rwanda si nous ne sommes pas capables de le situer dans son contexte historique, culturel, géographique, et dans l'ensemble des problèmes de l'Europe ou de la planète. Autrement dit, une connaissance qui ne serait pas capable de relier serait une connaissance impuissante. Finalement ce qu'on appelle la culture, c'est ce qui va nous aider à contextualiser et à globaliser, non seulement par la nécessaire variété des connaissances mais aussi par la gymnastique mentale à laquelle elles nous conduisent. C'est pourquoi le défaut n'est pas dans la spécialisation mais dans l'hyper-spécialisation qui devient une clôture et qui empêche la culture. Il faut relier les deux cultures, la culture dite des Humanités (la littérature, les arts, la philosophie) et la culture scientifique. Or, c'est très difficile. Pourquoi ? La première est une culture de réflexion et d'intégration des idées dans la vie. Alors que la culture scientifique est fondée sur un mode tout à fait différent, sur la compartimentation et sur une croissance exponentielle des savoirs et des informations. Aujourd'hui l'une et l'autre sont paupérisées. La culture des Humanités parce qu'elle n'a plus le grain des connaissances qui viennent à son moulin, puisque ces connaissances restent ésotériques, enfermées dans les disciplines scientifiques, voire dans des banques de données. Par contre, le monde de la culture scientifique est privé de la possibilité de la réflexivité, de réfléchir sur ce qu'il fait, sur le sens évidemment humain, politique et social de son développement. Où va la



Edgar Morin photographié par Claude Pauquet à l'Espace Mendès France en 2003.

science ? C'est une marche dont nous ne connaissons absolument pas la destination. C'est elle pourtant qui guide l'aventure inconnue de toute l'humanité. Donc réfléchir, lier les deux cultures, devient une nécessité vitale. Vous devrez vous spécialiser, mais *cultivez-vous !* N'abandonnez jamais le souci de la culture ! La réalité, celle sur laquelle portent notre connaissance et nos sciences, est à la fois séparable et inséparable. On peut isoler les éléments qui constituent la réalité mais on se rend compte de plus en plus qu'ils sont liés les uns aux autres. En quelque sorte, les choses séparées sont liées et les choses liées sont aussi, d'une certaine façon, distinctes. Il est extrêmement important, toujours dans l'idée de relier, de voir ce qui relie les choses séparées. C'est d'autant plus fort dans les choses organisées.

Qu'est-ce que c'est qu'une organisation ? C'est ce qui est constitué en un système qui lie des éléments différents en un tout, depuis le noyau des atomes jusqu'aux astres, jusqu'aux êtres vivants, jusqu'aux sociétés humaines, jusqu'à l'individu. Or les "tout" organisés produisent des qualités qui ne peuvent pas exister à l'état des parties, mais qui peuvent rétroagir sur les parties. Ainsi par exemple, la société humaine possède un certain nombre de traits qui lui permettent d'instituer une langue, une culture, un savoir, et bien que la société humaine soit créée par l'interaction entre les individus, cette société rétroagit sur les individus dès leur naissance, et même avant, en leur apportant ses normes, ses interdits, son langage, sa culture. Autrement dit, nous, individus, nous produisons la société, mais la société elle-même nous produit. Les qualités émergentes, vous ne les connaitrez jamais si vous coupez les systèmes organisés en rondelles.

Quand je parle de complexité, je me réfère au sens latin élémentaire du mot : *complexus*, «ce qui est tissé ensemble»

Quand je parle de complexité, je me réfère au sens latin élémentaire du mot : *complexus*, «ce qui est tissé ensemble». Les constituants sont différents, mais il faut voir, comme dans une tapisserie, la figure d'ensemble. Le vrai problème (de réforme de pensée) c'est que nous avons trop bien appris à séparer. Il faut mieux réapprendre à relier. Relier, c'est-à-dire pas seulement établir bout à bout une connexion, mais établir une connexion qui se fasse en boucle. Du reste, dans le mot relier, il y a le «re», c'est le retour de la boucle sur elle-même. Or la boucle est autoproductive. À l'origine de la vie, il s'est créé une sorte de boucle, une sorte de machinerie naturelle qui revient sur elle-même et qui produit des éléments toujours plus divers qui vont créer un être complexe qui sera vivant. Le monde lui-même s'est autoproduit de façon très mystérieuse. La connaissance doit avoir aujourd'hui des instruments, des concepts fondamentaux qui permettent de relier. Même constat : nous avons une pensée qui sépare très bien mais qui relie très mal. L'excès de séparation est diabolique, dans le sens littéral du mot, *diabolus*, «celui qui sépare». Mais après tout vous me direz, c'est peut-être le diable qui a créé l'univers ? Puisqu'effectivement nous ne pouvons vivre que dans la séparation. Là nous abordons un problème très complexe. Je pense à l'instant à cette fresque de la chapelle Sixtine qui montre ce moment de la Genèse. Le dieu génésique sépare les ténèbres et la lumière. Mais il a l'air de sortir lui-même de ce tourbillon, de s'autocréer lui-même pour pouvoir effectuer la séparation. C'est vrai, nous sommes dans un monde qui n'est monde que parce qu'il y a séparation du temps et de l'espace. Mais il n'existe que parce qu'il y a des forces de liaison. La vie est une formidable force de reliance d'éléments très divers (ADN, protéines, etc.) qui a créé les êtres polycellulaires, végétaux, animaux, les écosystèmes, les sociétés... Ces forces de reliance se sont développées en intégrant leur propre ennemi en elles-mêmes, c'est-à-dire la destruction et la mort. En effet, ce qui différencie la machine vivante de la machine artificielle, c'est que la machine ne peut supporter le moindre désordre : elle se bloque, elle se détruit. Alors que l'être vivant, non seulement peut tolérer du désordre, mais il l'intègre. Et il l'intègre sous la forme la pire, qui est la destruction et la mort, pour se régénérer. En effet, il a été dit : sans arrêt nos molécules se dégradent et sans arrêt nos cellules refont ces molécules. Sans arrêt, notre organisme se régénère. La mort lui sert à se rajeunir. Héraclite disait : «Vivre de mort, mourir de vie.» Dans la société, nous intégrons d'énormes désordres et conflits. Le conflit et la rivalité deviennent productifs, du moins jusqu'à un certain point. Nous voyons que les forces de reliance ont besoin, à un moment donné, d'intégrer les forces

qui les détruisent pour continuer, pour survivre. C'est le sens du titre que Maupassant avait donné à l'un de ses romans, *Fort comme la mort*, il parlait de l'amour. Continuer la vie, c'est continuer à résister à la mort qui nous environne. C'est uniquement dans la mesure où nous nous sentons reliés, solidaires, fraternels et aimants, que nous pouvons affronter ce destin. Dans ce monde physique, biologique, social, intellectuel, scientifique, où sont si puissantes, et deviennent de plus en plus puissantes, les forces de rupture, de renfermement, de dislocation, de conflit, il ne faut pas rêver à une utopie paradisiaque où tout serait réconcilié, où il n'y aurait plus de conflit. Il n'y aura pas de Paradis sur Terre. On peut seulement espérer en un monde moins terrible, moins cruel, on peut espérer en une humanisation. Humaniser et civiliser notre Terre. Tout ceci suppose encore la reliance. C'est une nécessité vitale pour la pensée, pour l'épanouissement des êtres humains qui ont besoin d'un métier et d'amour et qui, sans cela, dépérissent et s'aigrissent, pour la survie de l'humanité qui devra trouver sa reliance propre si elle ne veut pas sombrer dans une régression très profonde... ■

Dominique Robin, Série *Oil*, jardin potager, feuille de chêne, 2016 (*L'Actualité* n° 106 et 111).

Edgar Morin l'ouverture

La première rencontre avec Edgar Morin en 1994 lors des Rencontres Sciences et Citoyens, et la publication de sa conférence, improvisée, retranscrite et publiée par nos soins, ont été salutaires pour l'Espace Mendès France et pour *L'Actualité*. On commençait à se sentir à l'étroit. Il a fait sauter un verrou psychologique et méthodologique. Ce que nous pressentions était une bonne voie. Il fallait oser, faire fi des modèles, ne pas chercher à imiter mais inventer. «Il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en cheminant.» Edgar Morin aime à citer Antonio Machado... Cela nous a permis d'ouvrir un espace de liberté. Retour aux bases en quelque sorte, aux fondements de la culture populaire. Il ne s'agit pas d'asséner des vérités, de tricoter à l'infini les mêmes thèmes en vogue, les mêmes recettes, mais plutôt de parler de la science en train de se faire, y compris dans ce qu'elle a de moins spectaculaire. Donc aller au-delà de la culture du résultat, contextualiser, décloisonner, ne pas séparer la culture scientifique de la culture.
Tisser des liens très forts avec les chercheurs afin d'aller plus loin ensemble, et ne pas oublier de mettre l'humain au centre car la recherche c'est une aventure intellectuelle et humaine – comme nous l'a appris Michel Brunet. Nous, *Homo sapiens*, nous sommes des êtres de culture et nous ne pouvons pas vivre sans rêve. *J.-L. T.*

Mission Koro Toro

La science c'est du rêve

Michel Brunet, fervent soutien, mesure le long chemin parcouru jusqu'à ce que l'Espace Mendès France soit considéré comme la vitrine de l'université. Coup de chapeau au talent d'une équipe et à son chef d'orchestre.

Par **Jean-Luc Terradillos**

«*Les idées simples ne sont pas faciles à mettre en œuvre.*» Non, ce n'est pas une lapalissade du paléontologue Michel Brunet, professeur émérite au Collège de France, c'est l'expérience qui parle.

Voici quelques évidences qui ne l'étaient pas il y a trente ans : la vulgarisation scientifique est une nécessité, les chercheurs doivent sortir de leurs labos pour parler de leur recherche et dialoguer avec leurs concitoyens, l'Espace Mendès France est la vitrine de l'université de Poitiers.

Michel Brunet et l'équipe paléontologique tchadienne lors d'une mission de trois semaines fin 2018.

«*J'ai eu du mal à convaincre la plupart de mes collègues de la faculté des sciences,* se souvient-il. *J'étais minoritaire mais j'y étais habitué. En Afrique, je cherchais des hominidés anciens là où les autres disaient qu'il n'y en avait pas…*» Bien avant la construction de l'Espace Mendès France, Michel Brunet était impliqué dans la culture scientifique. Il a notamment sauvé de l'oubli, et d'une ruine certaine, les collections de sciences naturelles qui étaient entreposées au musée de Chièvres et sous les combles de la mairie.

«*Une symbiose entre l'Espace Mendès France et l'université, cela me semblait évident,* poursuit-il. *L'arrivée du directeur général actuel, Didier Moreau, a permis à cette maison de trouver un excellent chef d'orchestre, qui s'est révélé au fur et à mesure. Nous partagions des points de vue très proches de sorte que nous avons fait un long chemin ensemble. C'était difficile au début car nous étions relativement pionniers, or quand vous êtes*

en avance sur le plan des idées, c'est difficile de faire avancer les choses. Je me souviens de nuits passées avec des collègues du labo et avec d'autres de l'enseignement secondaire à fabriquer des expositions. Puis, comme j'allais souvent à l'étranger, la renommée de la maison a dépassé largement le cadre régional. Maintenant, des expositions sont exportées.» C'est d'ailleurs Michel Brunet qui a proposé que des étudiants soient recrutés comme animateurs des expositions.

Le paléontologue a beaucoup donné. Il ne compte plus les conférences et rencontres sur Abel et Toumaï, de l'école maternelle au troisième âge, un peu partout dans la région, y compris à la maison d'arrêt. Il dit avoir beaucoup reçu car l'Espace Mendès France est *«comme une grande famille». «Le succès de cette maison,* précise Michel Brunet, *est en grande partie dû à Didier Moreau, qui avait toutes les qualités humaines, intellectuelles, scientifiques pour faire ce qui a été fait. Il a su s'entourer d'une équipe assez extraordinaire. Chacun a apporté sa contribution.»*

De belles rencontres ont été possibles, qui ont débouché sur des collaborations transdisciplinaires, tenant à la fois de l'aventure scientifique et de l'histoire humaine, en particulier avec Edgar Morin. *«Il voulait décloisonner les savoirs,* rappelle Michel Brunet. *Je faisais un travail qui, par essence, s'adressait à des disciplines multiples. C'est ainsi que nos routes se sont croisées avec Edgar.»* Pour maintenir le cap, il exhorte ses collègues universitaires à aller dans les établissements scolaires pour expliquer ce qu'ils font et dire que *«la science, ce n'est pas si complexe que ça. La science c'est du rêve. Or nous,* Homo sapiens, *nous ne pouvons pas vivre sans rêve, et dans la période difficile que nous traversons, nous avons encore plus besoin de rêve. Si les jeunes se détournent de la science c'est que nous, adultes, ne faisons pas correctement notre travail.»* ■

GUIDO GIRARDI

Les données, c'est le pouvoir

Guido Girardi, sénateur du Chili, était invité à la soirée de présentation de la programmation de l'Espace Mendès France, le 13 septembre 2018. Depuis plusieurs années, il fréquente le centre notamment lors des rencontres avec Edgar Morin. Extraits de son intervention.

JE PENSE QUE LE PRINCIPAL DÉFI DE L'HUMANITÉ, C'EST DE DÉMOCRATISER LE FUTUR, la science et surtout les données. Ces dernières doivent devenir un bien public car elles sont le pouvoir, la politique et la culture. Les données sont en train de créer un nouveau monde. […] C'est alors plus nécessaire que jamais de revenir aux sciences, aux citoyens et surtout à la philosophie, aux sciences sociales, fondamentales et appliquées. Les sciences dures peuvent aller partout, il est important de réfléchir à la dimension éthique. Nous sommes dans un phénomène de disruption que l'on ne mesure pas, parce que le monde analogique dont on vient est l'ancien monde. Nous sommes désormais dans le monde digital. Quand je parle, je parle à une vitesse analogique, mes neurones vont à une vitesse de 120 mètres par seconde, mais lorsque l'on est dans le système digital, c'est la vitesse de la lumière. Pour moi, une seconde ce n'est rien ; dans ce monde, une seconde, c'est tout. […] Nous vivons dans un monde réactif, le politique est très réactif mais n'est pas doué pour réfléchir, parce que nous n'avons pas le temps. Le monde est dans l'immédiateté. Les gens fournissent leurs données dans leur téléphone. Et c'est intéressant de voir comme le modèle capitaliste a transformé un besoin de disposer des données, de faire en sorte que les gens le vivent comme une nécessité existentielle, de tout partager : ce qu'on pense, ce qu'on aime, ce qu'on veut. La transparence est même associée à la liberté. Le nouveau mode d'échanges, c'est la réputation. Les gens partagent leurs données dans l'optique de se valider auprès des autres. Mais, tout ceci est mis à disposition des grandes plateformes, elles savent mieux que nous, qui nous sommes, ce que nous voulons… Néanmoins, on ne peut pas vivre en dehors du monde digital, mais la démocratisation du monde, l'enseignement sont nécessaires.

L'INSPIRATION VIENT D'EDGAR MORIN. En 2011, lorsque j'étais président du sénat chilien, nous avons créé une commission permanente dont faisaient partie les membres de l'Académie des sciences ainsi que les présidents des universités. Nous voulions travailler ensemble. À l'Académie, ils ont la vision mais ils n'ont pas les instruments alors que le monde politique dispose des instruments mais manque de vision. Tous les ans, nous organisons des congrès du futur où nous invitons des gens de divers horizons : de la philosophie, des arts, des sciences. […] Notre inspiration, qui est commune à l'Espace Mendès France, vient d'Edgar Morin. Nous avons à cœur d'ouvrir une discussion qui n'existait pas, sur les sciences, sur le futur. Nous faisons partie de la génération qui a lutté contre la dictature au Chili.

La commémoration du 11 septembre 1973 est une date importante durant laquelle nous organisons des événements sur les droits humains. Aujourd'hui, lorsque l'on évoque les données, on parle justement de l'humain. De quels droits voulons-nous et comment voulons-nous vivre au XXIe siècle ? […]

Ces plateformes sont les synonymes du progrès. Aujourd'hui, l'espace de socialisation constitue une nouvelle frontière, ce qui n'est plus le cas des frontières des États nationaux qui sont obsolètes. Du point de vue de ces plateformes, c'est le cyberespace qui constitue les nouvelles frontières. Il n'y a aucune régulation, c'est un autre monde, sans lois, sans limites, tout à fait libre mais dangereux. […] Pendant que les modèles d'entraide et de solidarité régressent, les applications prennent cette place pour moins d'égalité et libertés. Par exemple, Uber va peut-être remplacer le système public des transports, en échange il aura les données. Le problème ce n'est pas les données mais qui va les avoir ? La principale lutte, c'est qu'elles soient un bien public qui appartient aux gens et non aux plateformes.

Inter pluri trans disciplinarité

Lier robotique et chirurgie, histoire médiévale et acoustique, c'est tout l'enjeu du décloisonnement en recherche. L'Espace Mendès France en est la vitrine.

Par **Jean-Paul Bonnet** Photo **Kôichi Kurita**

Lorsque l'Espace Mendès France naissait il y a trois décennies, il n'était pas question d'Inter/Pluri/Trans-Disciplinarité, IPTD. La communauté pensait plutôt à opposer de façon stérile sciences dites «dures» et sciences humaines, économiques et sociales, les deux rives également fertiles de l'avenue du recteur Pineau… Le développement des recherches à caractère d'IPTD est en développement rapide. Il est clair que ces approches ouvrent les voies à de nouveaux concepts, des approches innovantes, de nouvelles analyses et interprétations de phénomènes, etc. sur des objets technologiques ou sociétaux de plus en plus complexes. Le dialogue entre Boris Cyrulnik et Edgar Morin illustre bien la richesse de tels échanges. Il s'agit d'une démarche à caractère «multifractal» : en élargissant le cercle de l'organisation de la recherche, elle concerne certains laboratoires, mais aussi notre université, dans son caractère d'université pluridisciplinaire, et le plan national avec la mission pour l'interdisciplinarité du CNRS, le tout soutenu des incitations de la région Nouvelle-Aquitaine, de l'Agence nationale de la recherche ou de l'Europe.

DE NOUVELLES VOIES SCIENTIFIQUES

Pour certains laboratoires de recherche de l'université de Poitiers (tels Pprime, IC2MP, Cerca, CESCM…), leur large spectre représente parfois, à l'intérieur même de leurs disciplines, des cultures, des outils conceptuels différents qui gagnent à interagir. Par exemple dans le laboratoire Pprime, le dispositif Labex Interactifs, au nom explicite, est une belle illustration de l'IPTD, associant physiciens, combustionistes, thermiciens, mécaniciens des fluides, spécialistes de plasmas, etc., communautés proches si observées de loin, mais assez différentes

dans leurs cultures spécifiques. Leur concours permet d'ouvrir de nouvelles voies scientifiques.

Pour notre université, la liste des actions d'interdisciplinarité est grande et s'élargit rapidement. Le cercle peut parfois être concentré sur des disciplines relativement proches, restant dans leurs grands domaines. Par exemple, les recherches sur les piles à combustible associent électro-chimistes, thermiciens, automaticiens, physiciens des matériaux… De façon plus large, pour un cercle couvrant pratiquement tous les secteurs disciplinaires de notre université, quelques exemples non exhaustifs : images et patrimoine médiéval ; acoustique et médiéval ; robotique et chirurgie ; mathématique, image et neuro-oncologie ; cognition et neurosciences pour le vieillissement, etc.

COMME LA PALETTE D'UN PEINTRE

Le travail d'IPTD débute souvent par la mise en place d'un vocabulaire scientifique commun, ce qui n'est pas une mince affaire. Puis il permet d'imaginer des approches originales et riches par combinaison des méthodes mono-disciplinaires. Même si la démarche classique observation-analyse-modélisation est une constante pour une majorité des disciplines, le partage de cultures méthodologiques différentes représente en plus des voies de progrès pour chaque discipline.

Dans ce contexte, le rôle de l'Espace Mendès France est crucial. Point de rencontre hors champ disciplinaire, hors système évaluatif, il permet de façon unique de favoriser de riches échanges. La revue *L'Actualité* est une tribune ouverte et active qui permet aussi au public non spécialisé de prendre conscience de la richesse des approches des IPTD… Le développement de l'IPTD représente une opportunité formidable d'ouverture et de progrès tant pour les disciplines que pour la résolution de grands enjeux sociétaux. Mais il faut constater que, paradoxalement, l'évaluation de la recherche et des chercheurs (toujours difficile et parfois contestable) est encore plus complexe pour ceux engagés dans ces voies car les critères, les journaux scientifiques sont très différents d'une discipline à l'autre. Il existe aussi un risque d'appauvrissement des recherches dites «monochromatiques», basées sur les cœurs de discipline par une attraction trop forte vers des domaines aux interfaces. Il est essentiel que les chercheurs restent au meilleur niveau sur leurs bases scientifiques. Comme la palette du peintre doit en permanence conserver les couleurs fondamentales pour permettre d'en créer de nouvelles, les recherches disciplinaires doivent conserver leur priorité. De même que le tableau de l'artiste s'enrichit de nouvelles valeurs toujours renouvelées à partir des éléments fondamentaux, la recherche en IPTD s'enrichit des avancées conceptuelles, technologiques, etc. des disciplines spécifiques mais doit conserver les avancées fondamentales des différents domaines sous peine de les appauvrir.

L'intelligence artificielle remplacera-t-elle l'IPTD ? Elle permettra au mieux d'en optimiser la mise en œuvre car le champ des possibles de l'IPTD reste l'apanage de l'imagination et de la volonté d'ouverture des chercheurs… et le rôle joué par l'Espace Mendès France restera essentiel dans ce contexte. ■

Page de gauche, 101 terres de France et du Japon, au baptistère Saint-Jean, à Poitiers en 2007. La démarche de Kôichi Kurita est simple, locale et planétaire. Ses collections de terre révèlent les nuances infinies et la beauté d'une Terre que nous foulons chaque jour sans vraiment la regarder.

Jean-Paul Bonnet est spécialiste de mécanique des fluides. Il a fondé en 2010, avec José Mendez, l'Institut Pprime qui compte aujourd'hui plus de 500 chercheurs, techniciens et personnels administratifs.

JOCELYNE BERGE

Dans le jardin de Michel Foucault

J.-L. T.

«Ce que, profondément, l'Espace Mendès France s'efforce de faire, c'est-à-dire mettre en relation des énergies ou des projets qui peuvent être isolés, nous en sommes l'illustration», affirme Jocelyne Berge, présidente de l'association Le jardin de Michel Foucault. «En nous invitant à une réunion sur les territoires, un samedi matin, l'Espace Mendès France nous a permis de rencontrer Pascal Chauchefoin, universitaire, et Marc Halpert, qui était à l'époque directeur de la foire exposition de Poitiers. Tous deux sont devenus membres de l'association, ce qui a débouché sur notre présence à la foire exposition, alors que nous étions une petite association sans grande notoriété, et sur l'implication durable et intense de Pascal Chauchefoin.» Rappelons que l'association a été créée en 2015 à Vendeuvre suite à l'exposition organisée l'année précédente à l'occasion des trente ans de la mort de Michel Foucault, dans le jardin de la maison familiale mis à disposition par le nouveau propriétaire. C'est là, qu'il venait, chaque été, mettre une dernière touche à ses livres, et c'est dans le cimetière de ce village qu'il repose. Jocelyne Berge salue également le soutien constant de *L'Actualité*, dont les dossiers réguliers ont rendu hommage à la mémoire de ce grand philosophe, né à Poitiers en 1926, traduit dans quarante-huit langues, l'un des auteurs les plus cités actuellement. Le témoignage de Daniel Defert sur *L'engagement de Michel Foucault*, a été édité par Atlantique, éditions de L'Actualité Nouvelle-Aquitaine, et vendu au profit de l'association qui organise lors des journées du patrimoine une rencontre avec un proche de Michel Foucault ou un spécialiste de son œuvre. Rencontre au jardin dans une atmosphère très familiale et très enrichissante. ***J.-L. T.***

Patricia Arnault est maîtresse de conférences en neurophysiologie à l'université de Poitiers. Depuis 1998, elle travaille sur des actions vers les publics avec l'Espace Mendès France. Retour d'expériences.

Par **Héloïse Morel** Photo **Claude Pauquet**

Patricia Arnault
Activiste de la médiation

Pour Patricia Arnault, l'Espace Mendès France est un partenaire de travail de longue date. *«L'Espace Mendès France a été quasiment un quotidien pour moi, il ne passait pas un mois sans que je vienne. Il était nécessaire de joindre nos forces car à la fin des années 1990 nous avons constaté la grande désaffection des jeunes pour les études scientifiques liée, entre autres, à l'aspect difficile et inaccessible que les sciences pouvaient représenter.»* À partir de ce moment-là, de nombreuses actions conjointes ont été menées avec le soutien et l'implication de l'UFR de sciences fondamentales et appliquées dont la neurophysiologiste était directrice adjointe. *«Les enseignants-chercheurs mais également les ingénieurs de recherche intervenaient dans les écoles primaires, les collèges et les lycées pour parler des sciences et des métiers qui lui sont liés.»*

DE L'HISTOIRE À L'ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE

En 2001, le ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche souhaite sensibiliser les jeunes aux sciences et aux enjeux en histoire des sciences. *«Pour répondre à cette demande, nous avons créé les Amphis du savoir, qui est un cycle de conférences à destination des étudiants en licence afin de leur présenter des sujets d'histoire et de philosophie des sciences mais aussi d'actualités scientifiques autour de la santé et de la société. Ce cycle – qui continue d'exister – n'aurait pas pu voir le jour sans l'aide et la grande culture d'Anne Piriou (Bonnefoy) pour l'histoire des sciences et de Christine Guitton pour les thématiques au cœur de notre société. Toutes deux ont apporté de nouvelles visions et du recul sur l'actualité et sur les sujets à proposer. Les amphis étaient pleins. Ce type d'actions permet d'offrir aux étudiants un espace indispensable de liberté, de débats. Très souvent les étudiants faisaient référence aux conférences lors de leurs discussions et de leurs projets !»* Ces conférences ont marqué de nombreux étudiants qui en parlent des années après. Le modèle des Amphis du savoir a intéressé d'autres universités… Mais encore faut-il disposer des ressources d'un centre de culture scientifique qui va avec !

Quand on lui demande d'énumérer toutes les actions auxquelles elle a participé ou qu'elle a co-organisé, Patricia Arnault n'est pas certaine de ne pas en oublier… Néanmoins une action se démarque, preuves en sont les affiches des deux colloques apposées aux murs de son bureau… Il s'agit de *Femmes et sciences*, association dont Patricia Arnault est membre et relais régional afin de valoriser la place des femmes dans les métiers scientifiques.

LES PIEDS ANCRÉS DANS LE TERRAIN

L'Espace Mendès France a participé à ces deux actions. Le premier colloque a été organisé en 2004 sur «Femmes, sciences et technologies. Histoires, réalités et perspectives» à l'occasion des 150 ans de la faculté des sciences.

Cette première initiative en région, qui a été également l'occasion d'une remise de prix de la vocation scientifique et technique des filles en Poitou-Charentes, a été suivie d'une deuxième édition en 2014. Depuis trois ans, les actions se poursuivent et se structurent dans des collèges et lycées de l'ancienne région avec l'organisation de rencontres avec des doctorantes et chercheuses en sciences (qu'elles soient fondamentales, expérimentales, appliquées, humaines et sociales). *«C'est un combat auquel je participe depuis des années, celui d'aller contre les stéréotypes en sciences, aussi bien dans le domaine de la recherche qu'à travers les actions locales et nationales, les rencontres avec les scolaires, les associations…»*

La médiation fait partie des missions de l'enseignant-chercheur. A priori, d'aucuns y voient l'avantage pour les publics mais qu'en est-il pour les chercheurs ?

«Cela nous oblige à veiller à être accessible malgré nos spécificités et à rester à la portée des gens. L'Espace Mendès France nous permet de garder les pieds ancrés dans le terrain et d'aller vers des publics non-acquis, comme dans les villages éloignés des structures universitaires et de constater que la société a besoin de la communication scientifique pour s'approprier les sujets importants. Je me réjouis de voir que toutes ces actions sont sans cesse en évolution et mises au goût du jour grâce au dynamisme de toute l'équipe de Mendès France et à la grande motivation de la communauté universitaire.» ■

Parmi les nombreuses opérations auxquelles Patricia Arnault a participé, mentionnons *La science se livre*, en lien avec les médiathèques, bibliothèques et également *Images de science, Sciences de l'image*, avec des projections de documentaires suivis de discussions avec des chercheurs ou réalisateurs.
«Il y a eu également des expositions sur les différents domaines scientifiques avec des affiches sur les mathématiques, la physique, la chimie, l'électronique, l'informatique… Afin de présenter toutes les richesses des sciences qui paraissaient difficiles d'accès ou peu attractives pour les jeunes. Nous avons également organisé des conférences comme par exemple celles sur l'illusion d'optique avec des écoles et des centres socio-culturels d'Angoulême. J'ai également participé à la naissance du projet de l'Espace des Métiers qui a été mis en place par Céline Nauleau.»

Femmes de science

Lorsque Léa Houssemand et Khadidja Michèle Gueye ont présenté les premiers panneaux d'exposition à Édith Cirot, elles ont compris qu'on ne s'improvise pas médiatrices scientifiques. Elles sont allées voir la responsable des expositions de l'Espace Mendès France sur les conseils de Jean-Yves Chénebault, directeur de l'École nationale supérieure d'ingénieurs de Poitiers dont elles suivent le cursus en deuxième année. Pour leur projet de l'année, elles ont conçu et réalisé (avec Antoine Luciani et Raphaël Hugot) une exposition sur les femmes scientifiques en 14-18.

«Selon Édith Cirot, disent-elles, nos panneaux étaient trop scolaires. Elle nous a expliqué comment les corriger, calibrer les textes, choisir les photos, structurer l'ensemble.»

François Dubasque, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Poitiers, leur également prodigué ses conseils, tant sur le contenu des textes que sur le contexte historique. Elles n'imaginaient pas le travail que cela représente, de la recherche bibliographique à l'exploration des archives (Bibliothèque universitaire, Archives départementales, médiathèque de Poitiers, Gallica…), et l'effet grisant que cette recherche procure. «Plus on creuse, plus on trouve des informations intéressantes. On y a passé des nuits.»

Sébastien Laval

Léa Houssemand et Khadidja Michèle Gueye à l'Ensip, devant les panneaux de leur exposition.

Et le résultat : «Notre exposition a été inaugurée lors de la Fête de la science à l'EMF puis dans notre école. Beaucoup de personnes nous ont dit combien elles étaient contentes de découvrir des femmes de sciences dont elles n'avaient jamais entendu parler.» ***J.-L. T.***

Olivier Bouba-Olga

Réinventer la prise de parole

L'actualité des «gilets jaunes» révèle selon moi l'importance de la diffusion des connaissances développées en sciences humaines et sociales, au-delà de la sphère académique ou du monde des décideurs. Non pas pour délivrer aux citoyens ce que serait la vérité ou ce qu'ils devraient penser, mais pour nourrir leur réflexion, alimenter les débats, cibler les vrais enjeux.
Les sciences humaines et sociales diffèrent des sciences dites «dures», au sens où il ne s'agit pas d'identifier des lois intangibles comme en mathématiques ou en physique, et parce que l'expérimentation en laboratoire n'est pas possible. Elles n'en demeurent pas moins des sciences, quand elles permettent d'identifier des régularités, et quand elles fournissent des guides en termes d'administration de la preuve. Parmi ces régularités, on sait par exemple que l'immigration n'est pas la cause du chômage ; qu'en cas de récession brutale, des politiques de relance sont indispensables ; que la reproduction sociale, variable selon les pays et les époques, reste importante ; etc.
Elles sont également traversées par des débats, mais cela ne signifie pas pour autant que l'on peut dire tout et son contraire. On manque parfois de données pour trancher entre les interprétations, ou des grilles théoriques adaptées, dès lors se déroulent des controverses, qu'il convient de porter à la connaissance des citoyens.

Olivier Bouba-Olga est professeur en sciences économiques à l'université de Poitiers.

CRITIQUE ET TERRAIN. C'est à ce travail de diffusion d'une controverse auquel je me suis livré, avec l'Espace Mendès France et en collaboration avec plusieurs collègues, autour de la question de la métropolisation, depuis plusieurs années. Certains chercheurs affirment que l'avenir de la création de richesses et d'emplois se jouera dans quelques très grandes villes, qui bénéficieraient des avantages de l'agglomération, qui seraient plus attractives vis-à-vis des talents et des créatifs. Nous leur opposons des éléments de preuve statistiques, ainsi que des résultats de travaux de terrain, qui montrent la diversité des trajectoires territoriales et des ressources à valoriser.
La collaboration avec l'Espace Mendès France a permis de diffuser ces résultats au-delà d'un public d'initiés, au travers d'un dossier de *L'Actualité Nouvelle-Aquitaine*, d'un ouvrage collectif (*Dynamiques territoriales : éloge de la diversité*) édité par Atlantique et d'une exposition. Il convient de poursuivre ce travail de diffusion et de médiation, de l'élargir encore, ce que nous allons faire lors des prochaines années, dans le cadre d'une recherche collaborative qui réunit économistes, géographes, historiens et gestionnaires, et qui a pour terrain Poitiers et les territoires environnants.

NOUVELLES QUESTIONS, NOUVELLES RÉPONSES. Avec pour objectif d'impliquer encore plus les habitants, de leur donner la parole, de faire émerger de nouveaux questionnements, de tenter d'apporter de nouvelles réponses. Dans l'intention, surtout, de participer, à notre échelle, à la réinvention de la prise de parole et de l'action démocratique, qui sont des plus urgentes. ***O. B.-O.***

Eva Avril

Rencontre avec des vaches limousines à Gentioux-Pigerolles. Dossier «Dynamique des territoires : éloge de la diversité», *L'Actualité* n° 115.

LA MYTHOLOGIE CAME

Olivier Bouba-Olga et son collègue Michel Grosetti ont forgé un acronyme terriblement efficace, à la fois description du monde réel et description d'un monde inéluctable. Lisez leur article en accès libre sur les archives HAL du CNRS : «La mythologie CAME (Compétitivité, Attractivité, Métropolisation, Excellence) : comment s'en désintoxiquer ?»
Ils critiquent les discours en vogue sur la mondialisation qui plongerait l'ensemble des territoires face à un impératif de compétitivité et dont seules les métropoles tireraient profit. Non seulement la CAME ne produit pas les effets attendus mais elle provoque des effets indésirables car elle conduit à renforcer les inégalités socio-spatiales. Des alternatives sont envisageables.

Cécile Treffort

S'affranchir des carcans

Les Poitevins ignorent parfois les pépites qu'ils ont sous la main. *L'Actualité Poitou-Charentes,* devenue *L'Actualité Nouvelle-Aquitaine*, est l'une d'elles. Lorsqu'arrivant de Lyon il y a une vingtaine d'années, j'ai posé ma petite valise de jeune médiéviste en la bonne ville de Poitiers, cette revue fut l'une de mes plus heureuses découvertes. Aussi belle à regarder qu'agréable à lire, elle avait une qualité suprême à mes yeux, celle de rendre intéressants les sujets les plus variés, même les plus éloignés de mes intérêts premiers. De fait, elle m'a souvent accompagnée dans ma découverte de la région, de ses paysages, de ses habitants, de sa culture, de sa science, de son âme. J'ai tant appris grâce à elle qu'à la première occasion, j'ai répondu présente, n'hésitant pas à donner à mon tour à ses lecteurs un peu de ce que j'offre habituellement au monde universitaire. Grâce à la complicité de Jean-Luc Terradillos, la préparation de chaque article ou dossier se transforme en une grande aventure. Du premier rendez-vous où fusent les idées, même les plus folles, au choix des illustrations une fois le texte rendu, les heures de travail ne se comptent pas.

FLUIDITÉ ET BEAUTÉ. Combien de temps par exemple n'avons-nous pas passé à composer le tableau généalogique des comtes de Poitiers ou les mignonnes petites cartes qui agrémentèrent mon premier article, consacré au duché d'Aquitaine, en 2003 ? Cet investissement s'est d'ailleurs avéré rentable, puisque la série cartographique, complétée en 2016 à l'occasion de la réforme territoriale pour illustrer mon nouvel article sur une Aquitaine historique à géographie variable, a pris un sens nouveau au sein d'une région recomposée qui se cherchait alors un nom et une identité.

Que le dossier soit rétrospectif, comme celui consacré en 2015 aux soixante ans de la session d'été du CESCM, ou qu'il mette en valeur une science en train de s'écrire, comme celui, tout récent, dédié aux abbayes médiévales de la Région, il faut du talent pour préserver l'équilibre et la variété des sujets ou des intervenants, la précision des connaissances, la fluidité de l'écriture, la beauté des images. Chaque fois, *L'Actualité* réussit son pari et rend fiers les auteurs qu'elle accueille dans ses colonnes. En me permettant de m'affranchir des carcans académiques et, grâce à une écriture concise et joyeuse, de partager largement mes connaissances, *L'Actualité* donne ainsi tout son sens à mon activité de chercheur. ***C. T.***

Cécile Treffort est professeure des universités en histoire du Moyen Âge, ancienne directrice du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'université de Poitiers et du CNRS. Elle dirige le programme *Aquitania Monastica*.

***Un jour idéal*, photographie de Thierry Fontaine. Une «pêche miraculeuse» grâce à la Carte blanche PMU 2015. Un rêve de joueur : couvrir d'or tout ce qui lui passe entre les mains. D'autres images de cette série ont été publiées dans *L'Actualité*.**

Adelina Miranda

Terrain, recherche, dialogue

La collaboration décennale entre le laboratoire Migrinter et l'Espace Mendès France représente une belle expérience basée sur un dialogue constructif entre questionnements scientifiques et société civile. Migrinter est un laboratoire de recherche spécialisé dans l'étude des migrations internationales. Créée en 1985 par Gildas Simon, un géographe de l'université de Poitiers, cette unité mixte de recherche a contribué à l'institutionnalisation des études migratoires tant au niveau national qu'international.
Les chercheurs et les enseignants-chercheurs qui y affèrent alimentent cette tradition scientifique et ils portent une grande attention aux questions éthiques et aux différentes formes d'engagement du monde de la recherche.

Adelina Miranda est professeure d'anthropologie, codirectrice du laboratoire Migrinter (UMR CNRS - université de Poitiers).

Les thématiques choisies chaque année avec l'Espace Mendès France reposent sur ces sensibilités communes. Tout au long des cycles de conférences que nous avons organisés, nous avons toujours été attentifs à comprendre comment la question migratoire interpelle les mondes politique, académique, associatif. Un triple objectif anime cette collaboration : favoriser la circulation des savoirs entre mondes académique et société civile ; garder un ancrage territorial ouvert sur le monde ; soutenir une formation spécialisée ancrée dans les réalités territoriales.

LES CYCLES DE CONFÉRENCES ET SÉMINAIRES PROPOSÉS S'ADRESSENT TANT AUX ÉTUDIANTS QU'AU MONDE EXTRA-UNIVERSITAIRE. À travers nos actions communes nous essayons ainsi de favoriser les échanges entre les différents acteurs sociaux et institutionnels mais également de préparer les étudiants à réfléchir aux enjeux que ce dialogue recouvre dans la production des savoirs. ***A. M.***

«Une simple curiosité de jeunesse a créé un destin de déracinée», résume Ha Cha Youn, artiste d'origine coréenne formée aux Beaux-Arts de Poitiers et de Nîmes. Ci-contre, *Sweet Home 4*, film produit et présenté lors de sa grande exposition à Poitiers en 2009 (Galerie Louise-Michel, Beaux-Arts, Espace Mendès France).

Lydie Bodiou

Dans le ventre de la baleine

Le quotidien du chercheur s'accommode peu du groupe, sinon de ses pairs, régulièrement. Journées d'études, séminaires de recherches, colloques ou autres tables rondes jalonnent une carrière scientifique. Rencontres indispensables à la confrontation et à l'échange dont le scénario convenu est connu de tous : un thème, des spécialistes nationaux et internationaux qui exposent leurs points de vue ou les avancées de leurs recherches, des débats contradictoires, des échanges avec le public, les étudiants, les curieux ou les avertis. Et puis des nécessaires et fructueuses pauses qui rassérènent d'échanges, de café ou d'une table partagée. Il reste une composante indispensable à la réussite d'une manifestation scientifique : le lieu. Justement dimensionné, accueillant et ouvert, identifié de tous, équipé et surtout incarné. Tout cela est concentré à l'Espace Mendès France. L'endroit tient de l'antre, voire du ventre de la baleine : rassurant, enveloppant, tout en étant tourné vers l'extérieur ce qu'attestent les publics qui s'y rendent. Organiser une manifestation scientifique c'est allier la qualité de l'accueil, la rigueur du dispositif et la certitude de la réussite. De l'ordre de l'impalpable et pourtant partagé de tous les invités, les équipes de l'Espace Mendès France sont parvenues à créer une atmosphère bienveillance et chaleureuse. Il y règne une alchimie propice à la sérénité des débats, à l'innovation, à la controverse respectueuse.

Lydie Bodiou est maîtresse de conférences en histoire grecque à l'université de Poitiers, membre du laboratoire Herma.

PARCE QUE LA RECHERCHE EST TOUT À LA FOIS UNE SOLITUDE ET UN PARTAGE qui se pratique dans les laboratoires comme en bibliothèque, devant l'ordinateur ou sur le terrain, il est des lieux, pas «tiers» comme on l'entend souvent mais entier. Pour débattre, informer, transmettre, partager, penser et faire comprendre, interroger le passé, le présent et l'avenir, le monde comme il est aussi. Tels sont les atouts de l'Espace Mendès France : une véritable maison de la culture scientifique. ***L. B.***

Anne-Cécile Guilbard

De l'écriture à la photographie

Depuis 2010, le cycle de conférences sur la photographie à l'Espace Mendès France accompagne, complète, illustre les enseignements qui sont donnés à l'UFR Lettres et langues de l'université et les recherches menées au laboratoire Forellis (Formes et représentations en linguistique, littératures, arts de l'image et de la scène, EA 3816), et donc tout particulièrement la formation de master en Littérature et culture de l'image (master LCI).
La photographie est un domaine de recherche à l'université qui n'a pas quarante ans, qui s'est développé et autonomisé en même temps que les institutions nationales, les écoles et le marché de l'art, dans les années 1970. C'est à cette époque aussi que la presse française généraliste a ouvert ses rubriques photo, permettant au public de découvrir les événements, expositions, rencontres, qui faisaient de la photo un objet officiel de la culture, et plus seulement un médium invisible et une pratique domestique ou touristique.

TÉMOINS, CRITIQUES, HISTOIRE. Avec Anne Piriou-Bonnefoy puis Héloïse Morel à l'Espace Mendès France, on a choisi des problématiques qui offraient une diversité d'approches et permettaient de mêler les regards. Ainsi, pour le premier cycle qui demandait quelle sorte d'image est la photographie, on a pu entendre les réponses de quatre chercheurs : en histoire de la photographie, en sciences de la communication, en physique des matériaux, et en littérature. Mais pour la question du rapport de l'écriture à la photographie, ce sont un écrivain et une critique qui sont venus se joindre aux spécialistes des universités ; pour l'usage politique des images le directeur du service photo du quotidien *Libération*… Notre dernier cycle en date, en cours, «les inventions esthétiques de la photographie au XXe siècle», sollicite les regards des historiens et historiennes de la photographie qui croisent ceux des critiques photo, témoins historiques et contemporains, et même la mémoire de la galeriste Agathe Gaillard.
Le public qui rejoint les étudiants à nos rencontres est constitué de curieux, d'amateurs éclairés et de photographes professionnels ; le cycle est aussi devenu une sorte de rendez-vous où l'on a plaisir à se retrouver, pour parler de photographie. ***A.-C. G.***

Les conférenciers : Louise Merzeau, Michel Poivert, André Gunthert, Jérôme Pacaud, Marc Tamisier, Daniel Grojnowski, Jean-Pierre Montier, Magali Nachtergael, Chloé Conant-Ouaked, Anne-Marie Garat, Luc Briand, Agathe Gaillard, Frédérique Chapuis, Michel Frizot, Robert Pujade, Julien Faure-Conorton, Philippe Ortel, Nathalie Boulouch, Clémentine Mercier, Christian Caujolle.

Anne-Cécile Guilbard est maître de conférences en littérature française et esthétique à l'UFR Lettres et langues de l'université de Poitiers. Elle dirige le master Littérature et culture de l'image.

Place Tian'anmen à Pékin en mai 1989, photographie de Manuel Vimenet.
Cette photographie est présentée du 8 janvier au 7 février 2019 à l'Espace Mendès France dans l'exposition «1989, un vent de liberté», à Berlin, Pékin et en Roumanie.

Les sciences ont une histoire

Créé en 1994, le pôle d'histoire des sciences et techniques de l'Espace Mendès France a participé à l'évolution de cette discipline et sa connaissance en France. Retour avec sa fondatrice, Anne Piriou.

Par **Héloïse Morel**

« Je suis arrivée en 1992 à l'Espace Mendès France et Didier Moreau m'a demandé de créer ce pôle d'histoire des sciences.» Libraire de formation, Anne Piriou part à la rencontre des historiens des sciences et des éditeurs lors des salons du livre. *«À cette occasion, j'ai rencontré Paul Brouzeng qui avait créé un pôle d'histoire des sciences à Orsay. Ancien rugbyman, je me souviens l'avoir vu arriver en perfecto, il a été très bienveillant et de bons conseils. Tout était à faire.»* L'une des rencontres déterminantes est celle avec Jean Dhombres lors d'un congrès de la Société française d'histoire des sciences et des techniques. *«L'idée était d'éditer une biographie des savants du Poitou- Charentes. Nous avons proposé à Jean Dhombres d'être le directeur de publication, ce qu'il a accepté. Je suis ensuite partie faire le tour des archives, des bibliothèques et des sociétés savantes pour faire un état des lieux de ce qui existait dans la région. Un lieu qui se démarque en histoire de sciences, c'est Rochefort avec la bibliothèque de la Marine, les archives et le musée d'histoire de la médecine. Avec Thierry Pasquier, nous avons réuni ces documents et plusieurs érudits locaux et historiens des sciences ont écrit des notices. Le livre* Aventures scientifiques en Poitou-Charentes *est le premier des éditions de L'Actualité, paru en 1995.»* L'originalité de cette somme est le travail collectif de chercheurs et amateurs éclairés dans la rédaction des notices, cherchant à saisir la réception contemporaine de ces scientifiques.

À force de congrès, de colloques, de séminaires, Anne Piriou s'est forgée une culture qui lui permet de saisir les enjeux et problématiques de cette discipline récente qu'est l'histoire des sciences. *«J'ai alors rencontré Pietro Corsi, qui fut également décisif. Le pôle d'histoire des sciences l'a accompagné, soutenu par Raphael Bange, dans un projet de recherche prosopographique sur les élèves de Jean-Baptiste Lamarck, en écrivant à toutes les archives pour identifier les signatures.»*

LES JALONS POUR SCIENCES ET SOCIÉTÉ

Le premier jalon des conférences en histoire des sciences s'est construit avec le Centre d'études supérieures en civilisation médiévale (CESCM) de l'université de Poitiers. *«Gabriel Bianciotto, alors directeur du CESCM, m'a proposé d'organiser ce cycle de conférences dont Danièle Jacquart était la marraine et responsable scientifique. Il y a eu ensuite un effet boule de neige et Marie-Luce Demonet, directrice de l'école doctorale Lettres, pensées, arts et histoire, m'a proposé de créer un cycle similaire sur l'histoire des sciences à la Renaissance avec la caution scientifique de Jean Céard. Lors des différentes conférences et journées, les étudiants étaient présents ainsi que des personnes intéressées, habituées à venir à Mendès. C'est ainsi que des partenariats se sont mis en place avec l'université de Poitiers qui est désormais ancrée à Mendès France avec le souhait pour les universitaires, de faire connaître au public une autre approche des sciences et sensibiliser à la démarche de médiation. Par ailleurs, nous avons accueilli en 2004, le congrès de la Société française d'histoire des sciences et des techniques (SFHST), sous la présidence de Bernard Joly, qui a réuni trois cents personnes.»*

L'engouement a pris, suite aux cycles sur le Moyen Âge et la Renaissance avec un décloisonnement des disciplines et des périodes, prôné par Edgar Morin et adopté par le centre de culture scientifique. À travers ces cycles, la recherche est dévoilée : ses archives, ses sources, sa méthodologie… Les projets ont continué à se structurer, notamment par le biais du partenariat

avec les écoles doctorales ainsi que la Société française pour l'histoire des sciences de l'Homme (SFHSH) dont les contacts étaient les historiennes des sciences Jacqueline Carroy et Nathalie Richard. «*La thématique sciences et société ne serait pas née sans la démarche posée par l'histoire des sciences. Les approches sont multiples, on parle d'histoire des sciences et des techniques, sociologie des sciences, histoire des sciences de l'Homme, histoire culturelle… Ce qui est passionnant, c'est la mise en perspective, l'approche épistémologique. Dans un contexte précis, que peut-on dire de tel ou tel sujet ?*»

Les cycles de conférences se sont développés, les journées d'études pluridisciplinaires également : sur l'eau, sur la médecine au Moyen Âge, sur le corps, sur la question animale, sur le handicap, sur l'immigration, sur la bioéthique avec l'École de l'ADN, sur les nanotechnologies, sur le développement durable…

CONSTELLATIONS SAVANTES

Quand Anne Piriou fait les comptes, ce sont plus de 1 180 personnes qui sont intervenues de 1998 à 2017, invitées par Mendès France à construire le pôle histoire des sciences, sciences et société. Difficile de tous les citer… Pascal Duris, historien des sciences à Bordeaux, Patrick Matagne à Poitiers, Goulven Laurent, Jean-Jacques Salomon, Claire Salomon-Bayet, Georges Chapouthier, Florence Burgat, Sabine Rommevaux-Tani, Joël Chandelier, Thierry Hoquet, Joelle Ducos, Bernadette Bensaude-Vincent, Karine Chemla… Pour cause, outre ces invitations, Anne Piriou a été secrétaire de la Société française d'histoire des sciences et techniques pendant neuf ans. «*Alors que je ne suis pas universitaire ! Mais cette communauté m'a beaucoup soutenu en tant que fervents défenseurs de la culture scientifique. Devenir secrétaire de cette société, c'était pour eux une façon de remercier l'Espace Mendès France.*»

Les thématiques choisies permettaient d'introduire des questions d'histoire des sciences à travers des débats de sciences et société en direction des publics. «*L'Espace Mendès France a été précurseur sur des sujets qui ne faisaient pas l'objet de discussions. Nous avons commencé à aborder le développement durable quand ce n'était pas à la mode. Avec l'organisation de journées d'études, nous nous sommes rendu compte que de nombreux chercheurs de diverses disciplines travaillaient sur ce sujet, ce qui a donné lieu à une production éditoriale sous la direction scientifique de Patrick Matagne. Idem pour les nanotechnologies, nous avons organisé des journées avec Boniface Kokoh, alors directeur de l'école doctorale Gay-Lussac, et cela soulevait plusieurs questions sociales, éthique et environnementales. Cela a donné lieu à de nombreux débats et échanges avec les étudiants. Pendant vingt-trois ans, ce métier a été très enrichissant, j'ai rencontré une communauté de personnes hors du commun et j'ai appris la pensée critique et à me méfier des idées reçues, ce qui pourrait être la devise de l'Espace Mendès France. Ce que j'ai trouvé extraordinaire chez ces chercheurs, c'est l'élégance de la pensée. Le savoir, ça rend élégant.*» ■

Christian Vignaud - Musées de Poitiers.

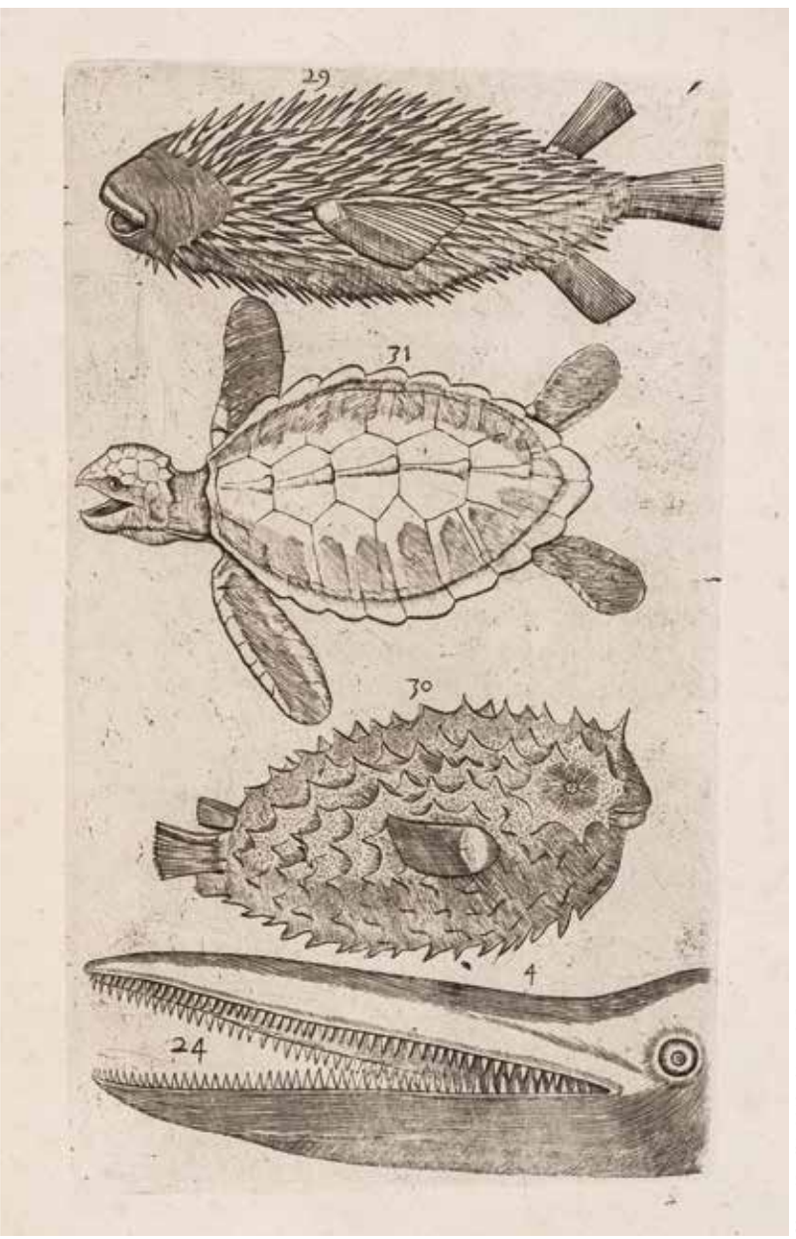
Détail de la page sur la sirène dans *Histoire naturelle des animaux, des végétaux, et des minéraux* (1700). Ce manuscrit de 434 pages, œuvre d'Élie Richard (1672-1720), est conservé à La Rochelle, à la médiathèque Michel-Crépeau (ms 2715). Dossier sur les cabinets de curiosités dans *L'Actualité* n° 102, octobre 2013.

De l'exposition aux journées d'études en passant par l'édition, la recherche sur les cabinets de curiosités est protéiforme à Poitiers, avec le soutien de l'Espace Mendès France.

Par **Dominique Moncond'huy**

Cabinets de curiosités, une aventure poitevine…

Il arrive qu'un collègue parisien, secrètement envieux, me demande pourquoi notre travail sur les cabinets de curiosités s'est développé à Poitiers. La réponse est double, voire triple. D'une part parce que Poitiers, et plus largement le Poitou-Charentes, ont abrité dès la fin du XVIe siècle des cabinets de curiosités, en partie du fait des liens avec l'Amérique grâce aux ports, à La Rochelle pour commencer – et de lui citer le cabinet poitevin de Paul Contant, qui amène un Ole Worm, grand collectionneur danois connu de toute l'Europe savante, à mener ses pas jusqu'à Poitiers ; le cabinet de notre apothicaire offre en outre l'intérêt d'avoir donné lieu à une publication, *Le Jardin, et cabinet poétique* (dont mes collègues Pierre Martin et Myriam-Marrache-Gouraud ont procuré une édition critique aux Presses universitaires de Rennes en 2004). D'autre part, parce qu'un Jean-Hubert Martin avait ouvert la voie, en son ordre (l'art contemporain), au château d'Oiron. Enfin et surtout : la curiosité ! Lancé presque timidement au début des années 2000, le projet est en effet né d'une curiosité partagée par trois universitaires poitevins (les deux seiziémistes susnommés escortant le dix-septiémiste que je suis), trois littéraires portés par le désir de mieux comprendre les textes qu'ils rencontraient, de mieux appréhender cette culture spécifique de la fin de la Renaissance et des débuts de l'Âge classique liée aux collections, à leurs réalités complexes.



Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

Planche gravée du livre de Paul Contant, *Le Jardin, et Cabinet poétique*, 1609, médiathèque de Poitiers.

Dominique Moncond'huy est professeur de littérature française du XVIIe siècle au laboratoire Forellis, université de Poitiers.

«Mais, renchérit notre interlocuteur parisien, comment tout cela fut-il possible, ces conférences, ces journées d'étude, ces colloques, cette exposition au musée Sainte-Croix («La Licorne et le bézoard», de l'automne 2013 au printemps 2014, qui doit beaucoup à l'énergie d'Anne Benéteau) et ce site curiositas.org devenue référence en la matière ?» La réponse, cette fois, s'avère à la fois simple et complexe… Simple parce que ce fut affaire d'amitié et de persévérance, voire de ténacité. Rien ne se serait réalisé, et depuis une quinzaine d'années aujourd'hui, sans l'Espace Mendès France, ce lieu alternatif à sa manière qui permet à des universitaires littéraires de croiser des médecins, des historiens, des historiens de l'art, des paléontologues, des historiens des sciences etc. Et l'Espace Mendès France, concrètement, ce fut l'enthousiasme indéfectible d'Anne Bonnefoy, la confiance inentamée de Didier Moreau, les compétences et la patiente générosité de Thierry Pasquier – mais encore le soutien de *L'Actualité* et de Jean-Luc Terradillos. Complexe aussi, la réponse, parce qu'il a fallu également un heureux concours de circonstances : la confiance de deux CPER (Contrat de projet État-Région) successifs, de la ville de Poitiers pour «La Licorne et le bézoard», de notre laboratoire Forell du côté de l'université etc. Et, décisives, la confiance et l'amitié de parrains prestigieux et d'amis chers, portés par la même curiosité et qui ont su eux-mêmes nous expliquer que peut-être l'on pourrait réaliser à Poitiers, grâce à l'Espace Mendès France notamment, ce qui ne pouvait s'envisager dans les cloisonnements universitaires parisiens : Jean Céard et Krzysztof Pomian au premier chef – mais encore Arthur McGregor, Brent Nelson, Pascal Duris…

CURIOSITAS.ORG

«Et ça continue ?», demande encore notre Parisien interloqué. Eh bien oui ! Rien n'est épuisé (sinon nous, un peu, peut-être… mais la passion est toujours là !) et les projets abondent encore : une possible reconstitution du cabinet Contant à Poitiers, des projets de journée d'étude à l'EMF, des projets avec le musée de l'Armée à Paris ou le directeur du musée Picasso pour une exposition en Bretagne, des projets avec le musée de l'Homme, deux nouvelles éditions critiques à paraître en 2019 – et une petite collection chez Atlantique, qui fera découvrir ou redécouvrir des lieux de curiosité de notre Nouvelle-Aquitaine, du musée d'Agen aux porcelaines de Limoges en passant par le cabinet Lafaille de muséum de La Rochelle ou encore le muséum de l'île d'Aix. Oui, l'aventure continue et le site curiositas.org a encore bien des pages à accueillir… ■

L'exigence et le sérieux

Par **Patrick Matagne**

Octobre 1994. Colloque Lamarck à Amiens. Une dame que je ne connais pas s'adresse à moi à la faveur d'une intersession. C'est ainsi, sous les traits d'Anne Piriou, que l'Espace Mendès France s'est présenté.
Je venais de terminer ma thèse. Je devais la soutenir un mois plus tard, devant un jury composé d'historiens des sciences (Pascal Acot, François Dagognet, Jean-Paul Deléage, Jean-Marc Drouin, Michel Morange). Avec d'autres, devenus mes collègues rencontrés à, et grâce à, l'EMF (Pietro Corsi, Pascal Duris, Goulven Laurent, etc.), des «amis de la maison», pour reprendre une expression souvent employée par Anne pour évoquer ceux qui répondaient présent à ces sollicitations.

CONVIVIALITÉ. Car le pôle d'histoire des sciences était en train de se structurer. Un pôle d'excellence, unique en France de par ses modes de fonctionnement et ses missions : initier et accompagner des programmes de recherche, aller à la rencontre des citoyens pour discuter de sujets scientifiques et techniques. Partir sur les routes de Poitou-Charentes dans le cadre de la manifestation la Science se livre, pilotée par Christine Guitton, intervenir comme conférencier dans le cadre des Amphis du savoir, autant d'opérations et de collaborations qui m'ont permis d'aller à la rencontre de ces publics.
Cette année 1994, qui me vit devenir «professionnel de la profession», fut ainsi le point de départ de belles rencontres et de travaux sérieux et joyeux. L'oxymore n'est qu'apparent. En effet, l'exigence et le sérieux, dus notamment à la diversité des publics – voire des non-publics – de la culture scientifique et technique, se nourrissaient aussi d'une convivialité incarnée, authentiquement promue et vécue.
«Que de souvenirs» disent souvent, de façon un peu convenue, ceux qui sont invités à faire leur «retour vers le passé». Quelques moments forts me reviennent à la mémoire. Ma participation à la préparation de l'exposition sur l'évolution, dont le comité scientifique était dirigé par le paléontologue Jean-Michel Mazin, le grand chercheur de dinosaures, m'a offert ma première expérience en matière de conception d'une exposition pensée par des spécialistes pour un public de non-spécialistes. Elle a aussi donné lieu au dossier «L'évolution, 3 000 ans pour une question» (*L'Actualité* n°34, octobre 1996). Cette thématique de l'évolution manifestait, comme bien d'autres, l'engagement de l'EMF dans la promotion d'une science qui ne se limite pas à la culture du résultat, mais qui questionne son histoire, les conditions de sa production et de sa diffusion, écrivait Didier Moreau dans l'édito de cette édition.

VALORISER. Écrire pour *L'Actualité* m'a permis de me confronter à de nouvelles formes de communication. Il s'agissait pour moi de m'exercer à une écriture différente de celle qui était attendue dans ma thèse ou dans mes premières publications destinées à des pairs. La vulgarisation, la valorisation scientifique m'a permis d'écrire autrement sur les sciences, leur histoire et leurs acteurs, à partir de mes thématiques de recherche, l'histoire de l'écologie, de la biodiversité, des pratiques naturalistes.

Marc Deneyer

Le cabinet du naturaliste rochelais Clément Lafaille (1718-1782) nous est parvenu pratiquement intact. C'est une pièce majeure du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle.

Atlantique, structure éditoriale

C'est dès la fin des années 1990 que l'Espace Mendès France a éprouvé le besoin, d'abord pour prolonger telle ou telle des manifestations qu'il avait pu organiser, de se doter d'une structure éditoriale modeste, baptisée les éditions de L'Actualité Poitou-Charentes – complétant ainsi selon les opportunités le travail régulier de *L'Actualité*. Atlantique a donc publié au fil des ans des volumes sur *Comprendre la complexité* (présentation Edgar Morin), sur les *Migrants d'ici et d'ailleurs* ou encore sur *Images du travail, travail des images*, par exemple, mais aussi des ouvrages de référence comme *Poitiers, une histoire culturelle, 1800-1950* et le récent *Qu'a donc Los Angeles de plus que Poitiers ?* ou, dans un autre genre, *Les Plantes sauvages et leurs milieux en Poitou-Charentes* d'Yves Baron et le fameux *Safari historico-gastronomique en Poitou-Charentes* de Glen Baxter. Il faut citer encore «Les cahiers d'odontologie médico-légale» pilotés par Pierre Fronty avec Michel Sapanet et Charles Georget, série que nous envient leurs collègues nord-américains !

Pour Atlantique, 2019 sera l'année d'une réorganisation (rationalisation des publications en séries) et surtout d'un nouvel élan avec le lancement de deux collections de petits ouvrages associant un écrivain et un photographe autour de lieux mal connus ou méritant d'être regardés autrement en Nouvelle-Aquitaine : «Curiosité» et «Dépaysement». Le premier volume «curieux» associe Denis Montebello et Marc Deneyer autour du cabinet Lafaille de La Rochelle, le premier «dépaysant» proposera de retrouver le regard que Jean-Richard Bloch portait sur Poitiers à travers *La place en haut, la gare en bas*. À suivre !

Dominique Moncond'huy

La matière est probabilité statistique d'existence

Des cours de physique au lycée André-Theuriet de Civray, en 1968 et 1969, avant que les calculatrices HP35 ne remplacent les règles à calcul.

Par **François Bon**

Est-ce que chaque époque n'est pas vécue par celles et ceux qui y sont projetés, les yeux ahuris et bras ballants dans les obstacles, quelquefois embarqués dans le présent comme dans un mauvais virage, ou comme *l'ange du futur* de Paul Klee dos en avant dans l'explosion sans fin, est-ce que chacune et chacun de chaque époque ne perçoit pas son présent comme un pic d'intensité dans une transition, vous-même collé de tous vos membres et os et peau à ce qui résiste, s'efface, se fissure ou s'effondre tandis qu'on est tout empêché, gauche et contraint, dans la nouvelle vitesse prise ?
En tout cas, cette année scolaire qui finirait par mai 68, je retrouvais à Civray le solennel lycée André-Theuriet, ses platanes taillés en moignon dans la cour au carré, le vieux préau cachant la rue depuis la cour close (il serait démoli plus tard, comme un coup de ces grosses brosses en feutre sur ma propre mémoire) – j'y avais fait ma sixième et ma cinquième avant qu'ouvre le nouveau collège, qui serait nommé Camille-Claudel preuve des temps qui changent, le prof de physique s'appelait Abadie (je ne sais plus son prénom, Jacques ou Christian) et la prof de chimie Mme Duval (elle on l'appelait simplement Jeanne).
Et découvrir la physique, pour nos quinze ans longtemps après Poincaré, de Broglie et les Curie, c'était une suite précise de mystères dans lesquels on vous emportait comme d'une initiation, avec un côté aussi solennel que les communions à la vieille église romane et aussi réglé que les marchés du mardi sur la place Leclerc qu'on appelait encore place d'Armes : on vous emmenait dans l'électricité. L'électricité n'était pas si neuve. L'eau courante s'était généralisée depuis les années 1950 (voir Ernest Pérochon, livre éponyme en 1932), mais la fin progressive des grosses motrices monocylindres qui électrifiaient les villages ça remontait aux années 1930. On était l'année du surgissement des transistors, de la presse en couleur, des téléviseurs à mire et gros poussoir : mais tout ça ce n'était pas l'électricité, c'était ce bruissement neuf du monde qui concernait les images et les sons, bien plus que la prise électrique qui les rendait possibles.
Les programmes scolaires ont leur temporalité propre, ça continue aujourd'hui je suppose, avec des lenteurs proportionnées à l'image qu'a d'elle-même la hiérarchie académique. Rimbaud a dix-sept ans en 1870, meurt vingt ans plus tard, est rassemblé pour la première fois en œuvres complètes par André Breton en 1925, et entre dans les programmes scolaires en 1954, encore ce sera le *Dormeur du val* ou le *Bateau ivre* mais certainement pas sa *Saison en enfer*. Il faudrait remonter dans les manuels scolaires des «leçons de choses» pour savoir ce qu'il en était de ces choses de garçon, l'électricité ou la mécanique de l'inertie.

FONCTIONNEMENT DE LA GRENOUILLE

En tout cas je me souviens très bien qu'on avait commencé par l'interrupteur à va-et-vient, et qu'on était passé à l'électro-aimant avec la sonnette électrique. Après, c'est plus flou. Ou alors, une fois compris cela, tout le monde électrique vous appartenait. On écartelait des grenouilles vivantes puis on les plantait avec des épingles sur des plaques de liège pour voir comment cela fonctionnait dedans, on

mélangeait de la soude à de l'acide chlorhydrique pour d'étranges catalyses fumeuses. On avait des peaux de chat pour frotter les tiges de verre qui nous initiaient à l'électricité statique, à la différence de potentiel en volt, et de grosses résistances spiralées en cuivre pour faire décoller les ampèremètres en bakélites, et nous étions prêts à aborder la mutation du monde.

Et dans cette enquête sur les émerveillements passés, il y a donc l'atome. L'atome avec la réputation mauvaise qui le précédait : Hiroshima ça ne nous disait trop rien, mais l'expression *guerre froide* oui, avec la petite plaquette distribuée par la protection civile expliquant comment se cloîtrer avec des sacs de sable, et les stocks de nourriture élémentaires à prévoir : ça c'était en fin d'école primaire, mais le mur de Berlin suffisait à en maintenir toute l'ombre au plus opaque.

PETITES BILLES ROUGES

Qu'est-ce qu'était l'atome, au temps de la sonnette électrique et des dissections de grenouille ? Un objet de la même sorte, avec sa part symbolique et son évidence matérielle. L'atome était grand parce qu'il était si petit qu'on ne pouvait mesurer sa taille que par l'imaginaire : l'atome n'était pas quelque chose qu'on tienne dans la main. Il lui faut une échelle inversement proportionnelle. Alors j'ai souvenir d'en avoir vu sur toutes les armoires des salles de physique où j'ai passé, à Civray donc ces deux années 1968 et 1969, à Poitiers Camille-Guérin l'année du bac, puis dans les internats de prépa les années troubles qui suivraient. Et c'était bien plus gros qu'un ballon de basket : il leur fallait la taille mappemonde et c'est cela qui rétrospectivement m'étonne.

On remplaçait nos vieux *Tout l'univers* avec leurs illustrations et croquis par le mensuel *La Recherche*

Des tiges de bois blanc, bien fragiles, je dirais diamètre 6 mm. Au centre le noyau, bien luisant bien sphérique, avec des allures gros intestins, je le vois bleu (les protons) et vert (les neutrons) mais je n'ai jamais été doué pour les couleurs – une sorte de boule organique qui vous rassurait le fait que la vie était compatible avec ces machineries-là. De comment neutron et proton se supportaient sans s'exclure, on n'entrait pas trop dans ce détail. Puis, au bout des longues tiges, longues comme une tête dépeignée, les toutes petites billes rouges des électrons, selon leurs cercles concentriques, prolongeant loin leurs antennes. C'était l'atome.

Tout bientôt (mais on ne les aura pas connues au lycée), les premières calculatrices Hewlett-Packard HP35 remplaceraient nos belles règles à calcul et remiseraient au placard le petit livre des logarithmes (ô pour revenir à Rimbaud, cette liste de livres à lui faire parvenir que le 19 mars 1883 il fait tenir à sa mère, de *Calculs abrégés des terrassements*, *Géodésie*, *Hydraulique*, *Traité d'astronomie appliquée*, *Traité des courbes* et même un *Manuel du conducteur de locomotives*, dans une rage de savoirs pour lui devenus aussi essentiels que la poésie ne l'était plus) : on calculait les niveaux d'énergie, les liaisons moléculaires, et on se gavait par paquets de ces merveilleux petits *Que sais-je* ?, dont celui sur la relativité était probablement le best-seller. On remplaçait nos vieux *Tout l'univers* avec leurs illustrations et croquis par le mensuel *La Recherche* même sans en comprendre le tiers du quart.

J'ai regardé sur eBay (j'en suis familier) mais pas eu moyen de retrouver ces objets trop fragiles. On trouve des molécules d'époque, en bois coloré tout pareil, mais ces paquets d'atomes simples, de l'hydrogène au carbone, on en a fait du feu.

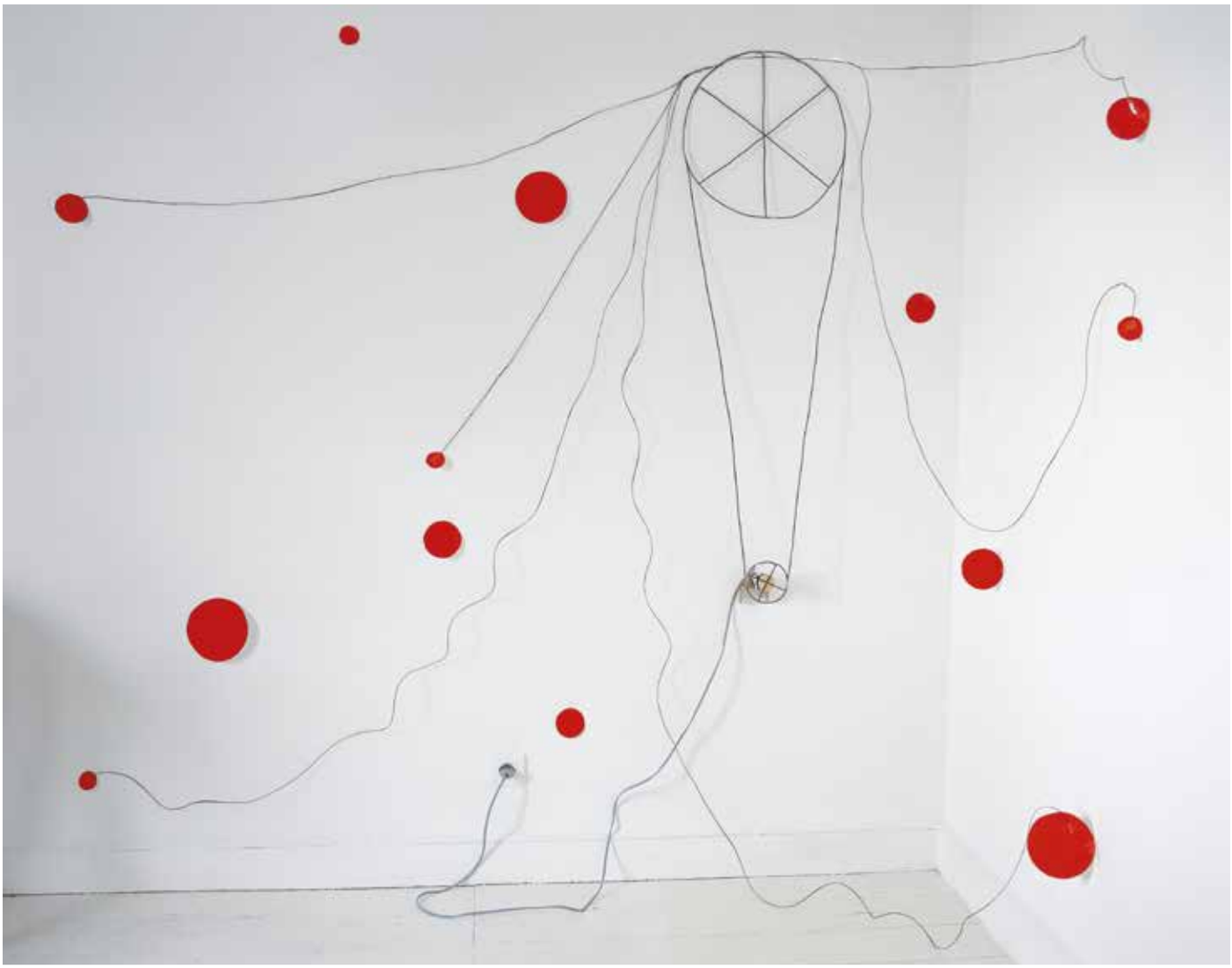
RIMBAUD EN RUPTURE

Peut-être, derrière les mêmes vieilles vitres normalisées d'André-Theuriet et Camille-Guérin, que celles et ceux d'aujourd'hui ont les mêmes murs de représentation mentale à franchir pour comprendre ce qui change. C'est l'anthropocène, c'est cette vibration originelle de l'univers, la structure spongieuse des amas galaxiques et la théorie des cordes ou tout ce qu'on veut. C'est l'obscurcissement noir du destin immédiat du monde, quand nous avons vécu le nôtre comme échappée grisante aux pesanteurs vieilles. Les premières cartes Fortran que j'ai dû perforer en 1974 ne portaient pas en germe les bases données qu'alourdit en temps réel l'écriture de cette page, ni qu'elles auraient à accueillir la liste des manuels que d'Aden à Charleville-Mézières, le 9 mars 1883, commande avec soin Rimbaud en définitive rupture de poésie (même s'il dit : «la photographie va bien» et qu'aujourd'hui nous savons combien ces activités d'image dialoguent à égalité avec nos disciplines de la phrase).

DE LA RÉALITÉ

On apprendrait plus tard (on nous informerait, et il faudrait le rejoindre) que les électrons sont un brouillard, qu'ils n'ont pas d'existence matérielle stable qui leur permette de rester sur leurs orbites au bout des baguettes de bois blanc comme nous on tourne sur les ronds-points. Que ce brouillard ne pouvait se manifester tel qu'à condition d'un échange permanent entre onde et particule, énergie et matière et donc, nous pour qui la

François Bon, né en 1953 en Vendée, a publié récemment *Fictions du corps* (dessins de Philippe Cognée, éd. L'Atelier contemporain, 2016), traduit Lovecraft (Points) et *L'écriture sans écriture : du langage à l'âge numérique* de Kenneth Goldsmith (éditions Jean Boîte, 2018). Il a fondé en 2016 sa propre maison d'édition, Tiers Livre Éditeur, en complément de sa plateforme d'expérimentation web Tiers Livre, un des premiers sites web littérature francophone (depuis 1998).



découverte de Marx contre Berkeley avait été une telle prise d'élan, que le concept de réalité était plus lourd, plus amorphe, un peu comme nos outillages rouillés au coin des champs dans nos campagnes. Que ce qu'on nommait *réalisme* chez Balzac en cessant n'annulait pas Balzac, puisqu'avec Marcel Proust on retrouvait tout ça sur le bon chemin. La matière est probabilité statistique d'existence, et je ne saurais même pas pourquoi ni comment cette phrase m'est restée avec une telle rémanence, ni même où je l'ai lue pour la première fois, ni si là où je l'ai lue (chez Étienne Klein, chez Gleick – c'est tout un pan de ma bibliothèque, et j'y rêve encore) elle était phrase originale ou déjà citation et reprise.

N'empêche qu'ils avaient triste mine, dans la mémoire, ce jour-là les atomes à petites boules de billard sur baguettes de bois blanc. Les cartes de la France coloniale puis même départementale disparaîtraient plus lentement, sans doute aussi radicalement.

Quand il m'arrive d'évoquer cette phrase avec des étudiants, je donne un grand coup de poing sur la table où je suis assis : déjà, ça les réveille. Que la matière soit probabilité statistique d'existence n'empêche pas qu'on s'y assoie. Reste à savoir si les questions liées à l'anthropocène nous concéderont le même luxe. ■

LAURENT MILLET

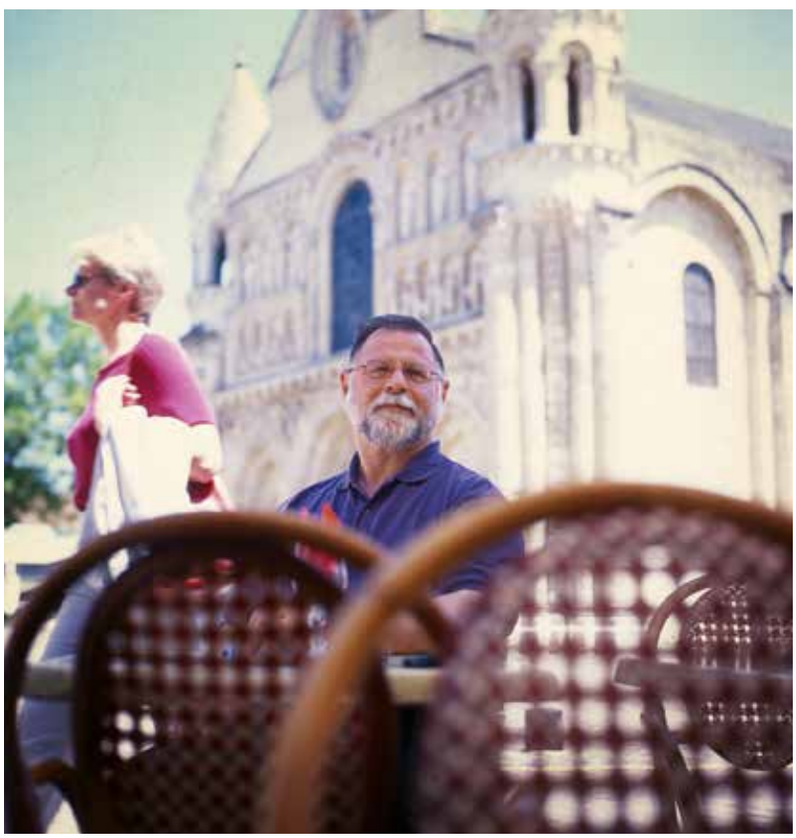
Photographies hors cadre

Les photographies de Laurent Millet sont des énigmes c'est pourquoi nous les publions dans *L'Actualité*, non pas pour illustrer un propos mais pour l'accompagner, entrer en résonance, créer des associations nouvelles. D'ailleurs comment peut-on illustrer un colloque intitulé «Décentralisation : recompositions des pouvoirs, des institutions et des politiques publiques» ? Dossier à la fois très technique et très ouvert à de multiples points de vue, à la fois concret et abstrait, que nous avons nommé «Mécaniques de la décentralisation» (*L'Actualité* n° 107, hiver 2015). C'est alors qu'une photographie de Laurent Millet s'est imposée comme une évidence, sentiment partagé ensuite par nombre de lecteurs et protagonistes du colloque. L'équilibre précaire de cette installation et des autres de la série (*Les Zozios*, 2003) donnait immédiatement une idée de la complexité des rouages institutionnels dont le fonctionnement paraît souvent étrange. Laurent Millet nous confie ses photos sans vraiment savoir ce que nous allons en faire : «Mon regard sur la science n'est pas scientifique, donc j'apprécie de retrouver mes images dans un contexte qui est plus orthodoxe dans la façon d'établir une relation à la connaissance. Ce décalage que vous développez m'amuse car c'est celui que j'expérimente un peu tout le temps entre ce que je produis et les choses qui m'ont intéressé au départ. Par exemple, je démarre parfois de schémas qui sont censés résumer des situations complexes. Je prends ces schémas comme des éléments matériels, comme s'ils étaient des sculptures. Je les prends de façon très concrète, et ils dérivent. Les images ont des devenirs qui nous dépassent un peu. Souvent, on est même dépassé par ce qu'on manipule.» *J.-L. T.*

***L'Actualité* fut pour moi une sorte de résidence secondaire à laquelle je revenais maintes et maintes fois. Je suis fier de voir mon nom dans ses pages.**

Par **Alberto Manguel**
Photographies **Sébastien Laval, Anatole Vasenpeine, Marc Deneyer**

Un endroit imaginaire



Alberto Manguel devant Notre-Dame-le-Grande, à Poitiers en juin 2001.

Jean-Luc Terradillos est né dans les tout premiers jours de l'année 2004, dans mon écritoire au presbytère de Mondion, où j'étais en train d'imaginer une courte nouvelle soi-disant érotique pour une série de romans libertins publiée par mon éditeur brésilien. L'action se passait à Poitiers, ville dont j'étais tombé amoureux ; l'information sur mon protagoniste, un certain Anatole Vasanpeine, avait l'aval d'une étude apocryphe soigneusement recherchée par le dit Terradillos. La nouvelle fut publiée par Actes Sud sous le titre d'*Un amant très vétilleux*, traduit avec soin par Christine LeBoeuf. J'ai été si content de la contribution de Terradillos à cette courte fiction que je l'ai fait revenir comme un des personnages principaux de mon roman suivant, *Tous les hommes sont menteurs*. Je savais que, comme bon journaliste qu'il était, ce titre le ferait frémir. Le Terradillos en chair et en os, rédacteur en chef de *L'Actualité Poitou-Charentes* (aujourd'hui *L'Actualité Nouvelle-Aquitaine*), je l'avais rencontré bien avant, en 2001, peu de temps après mon arrivée dans la région. Il avait lu certains de mes livres et il voulait m'interviewer pour sa revue. Nous nous sommes retrouvés avec Anh-Gaëlle Truong, jeune collaboratrice de *L'Actualité*, puis avec le photographe Sébastien Laval. Nous nous étions donné rendez-vous à l'ombre de Notre-Dame-la-Grande, édifice qui reste pour moi le vrai cœur de la ville, et peut-être de la France toute entière. Là, autour de quelques cafés, après l'interview, Terradillos et moi, nous avons entamé une conversation qui ne s'est pas arrêtée à ce jour. Son enthousiasme intellectuel, son acuité de pensée, son érudition, sa modestie et son charme, ont fait de lui, à mes yeux, l'incarnation de tout ce que j'aime de cette région si souvent méprisée par les grosses têtes de Paris (le chauve Foucault et Edgar Morin mis à part). Terradillos est pour moi l'Alexander Humboldt de l'Amazonie poitevine.

L'ACTUALITÉ COMME RÉSIDENCE

Dès notre première collaboration (l'interview publiée dans *L'Actualité* un lointain juillet 2001), je me suis rendu compte que tout ce que Terradillos me proposait me convenait, m'inspirait, me questionnait, m'offrait des points de départ pour des aventures intellectuelles inattendues. C'était donc obligatoire que, le moment venu d'inventer des sources bibliographiques pour mon vétilleux personnage, je fisse appel à Terradillos en sa qualité de journaliste émérite. Le fait qu'il n'avait pas

écrit le texte qui me servait de référence ne m'inquiétait guère. Quelques mois plus tard, la fiction fut appuyée par le prestigieux photographe Marc Deneyer, qui apporta des clichés soi-disant pris au début du vingtième siècle par mon malheureux Vasanpeine. La preuve que mon personnage existait avait maintenant corroboration et écrite et visuelle.

Terradillos m'a engagé dans des nombreuses autres aventures, les unes plus sérieuses, les autres moins, mais toujours éclairantes. Grâce à lui (et celle qui était jadis à la tête du Centre du livre et la lecture, la prodigieuse Sylviane Sambor) j'ai parcouru la région à la recherche de trésors cachés dans les bibliothèques et archives municipales, rapports qui furent ensuite publiés dans *L'Actualité*. Là, et avec la générosité des bibliothécaires et archivistes locaux, j'ai pu déceler d'innombrables trésors : d'anciens manuscrits restés presque inconnus à Rochefort et à Saintes, les archives théâtrales de Niort, les archives personnelles de Léon Bloy à La Rochelle, les papiers concernant de célèbres projets utopiques à l'université de Poitiers, une mine de documents sur l'histoire de l'art moderne à Châtellerault, les cahiers d'écoliers préservés à Angoulême racontant la vie quotidienne sous l'Occupation allemande, les perles de la Cité internationale de l'image et la bande dessinée à Angoulême… et tant d'autres. Sous la direction de Terradillos, *L'Actualité* fut pour moi une sorte de résidence secondaire à laquelle je revenais maintes et maintes fois. Je suis fier de voir mon nom dans ses pages.

L'INTELLIGENCE DES LECTEURS

Il faut dire que *L'Actualité* n'est pas une revue littéraire comme tant d'autres. En fait, elle n'est pas une revue littéraire, ni ne veut l'être. Ses thèmes sont l'histoire régionale, les sciences, les industries locales, la vie intellectuelle et artistique d'ici. Nous le savons : un pays n'est que ce que nous connaissons de lui. Et la géographie imaginaire (j'entends bien, celle qui est née dans notre imaginaire) est bien plus déterminante que celle que Google peut nous fournir au jour le jour. Horace, au premier siècle av. J.-C., écrivit que dans le passé il y a eu sûrement des rois et gouverneurs qui mériteraient d'être connus, mais parce qu'ils ne furent pas chantés par les poètes, ils ont disparu de notre conception du monde. Du même pour les lieux. La feue région Poitou-Charentes (aujourd'hui Nouvelle-Aquitaine) existe en grande partie par le travail des poètes, artistes, journalistes, philosophes, scientifiques qui se vantent d'y appartenir. Tous ceux-là ont trouvé (et trouvent encore) leur chez-soi poitevin dans cette revue si bien mise en page, si bien écrite, si curieuse, qui ne sous-estime jamais l'intelligence de ses lecteurs. J'ai bien des choses à remercier à Poitiers et sa région ; l'existence de *L'Actualité* n'est pas la moindre. ■

Photographie d'Anatole Vasanpeine publiée dans *Un amant très vétilleux*, d'Alberto Manguel et Marc Deneyer, aux éditions Xavier Barral, en 2015, à l'occasion de l'exposition à la galerie Louise-Michel à Poitiers.

ON POSSÈDE CE DONT ON SE SOUVIENT

Alberto Manguel a vécu quinze ans dans un village du Poitou, à Mondion près de Châtellerault, jusqu'à ce qu'il quitte la France 2015 à cause de la «bureaucratie sordide» et qu'il s'installe à New York et à Buenos Aires, appelé à diriger la Bibliothèque nationale d'Argentine («Retour chez Borgès», *L'Actualité* n° 116). Il évoque cet épisode douloureux dans son dernier livre paru *Je remballe ma bibliothèque* (Actes Sud, 158 p., 18 €). «Si toute bibliothèque est autobiographique, écrit-il, son remballage semble avoir quelque chose d'un éloge funèbre.» Mais Alberto Manguel ne rumine pas pour autant sa colère. Il se souvient de ce que disait sa grand-mère maternelle qui avait émigré d'Ekaterinbourg en Argentine : «Nous avons perdu notre maison en Russie, nous avons perdu nos amis, nous avons perdu nos parents. J'ai perdu mon mari. J'ai perdu mon langage, disait-elle dans un curieux mélange de russe, de yiddish et d'espagnol. Toutes ces pertes ne sont pas si graves, car on apprend à se réjouir non de ce qu'on a mais de ce dont on se souvient. Il faut s'habituer à perdre.» *J.-L. T.*

Mettre de la culture dans la science

Jean-Marc Lévy-Leblond constate que le milieu scientifique est largement déculturé. Dans les formations doctorales, voire dès la licence, il préconise d'ouvrir les étudiants aux sciences humaines et sociales, et aux questions artistiques.

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photos **Marc Deneyer**

Physicien, auteur de nombreux essais, Jean-Marc Lévy-Leblond est une référence pour les acteurs de la culture scientifique. Il excelle quand il parle de science à un large public – nous l'avons constaté lorsqu'il fut invité aux Amphis du savoir à Poitiers – et il soulève toujours des questions qui incitent à aller plus loin. Quand il aborde les arts, c'est avec le même degré d'exigence, et avec passion. Il a fondé la revue *Alliage*, haut lieu de rencontre entre art et science. Citons deux ouvrages pour accompagner l'entretien qu'il a accordé à *L'Actualité* : *La science (n')e(s)t (pas) l'art* (Hermann, 2010) et *Le grand écart (la science entre technique et culture)* (Manucius, 2012).

L'Actualité. – «Mettre la science en culture» : votre formule est souvent citée mais vous ajoutez aujourd'hui qu'il faudrait «mettre un peu de culture dans la science» ? Est-ce un grand écart, une évolution ?

Jean-Marc Lévy-Leblond. – «Mettre la science en culture» signifie que les formes traditionnelles de la culture doivent faire place à la science afin que celle-ci puisse jouer un rôle culturel. C'est toujours vrai, plus que jamais. Mais une fois les portes de la tour d'ivoire ouvertes, encore faut-il que les scientifiques acceptent de les franchir avec bonne volonté et modestie. Or le milieu scientifique est très largement déculturé. D'où, à l'égard du monde culturel, une réserve frileuse ou, à l'inverse, une outrecuidance naïve. Les scientifiques ont du mal à comprendre qu'il ne s'agit pas de vulgarisation, de pédagogie ni même de médiation mais d'une co-construction culturelle.

Il faut certes reconnaître que tant la formation que la pratique professionnelle des scientifiques n'ont rien de culturel. Un jeune chercheur – sauf exception et, en général de manière optionnelle – n'a aucune formation en histoire des sciences ; il ne sait rien de l'histoire de sa propre discipline. On aboutit ainsi à des paradoxes : par exemple, il est moins question d'histoire des sciences dans les laboratoires de l'université de Poitiers qu'au dehors, à l'Espace Mendès France. Dans les formations doctorales voire dès la licence, il serait essentiel que les étudiants aient une ouverture aux sciences humaines et sociales, en particulier à l'histoire, à la philosophie et à la sociologie des sciences, aux questions artistiques… Si on ne met pas de culture dans la science, on aura beaucoup de mal à mettre la science en culture !

Mais la situation concrète de la science aujourd'hui ne rend pas cette tâche aisée tant sont fortes les contraintes qui pèsent sur les jeunes scientifiques. Si les jeunes artistes ont du mal à vivre, les jeunes scientifiques ont du mal à travailler. Ils doivent publier le plus possible, négocier des contrats pour financer leurs recherches, participer à un système institutionnel rigide et chronophage.

Dès lors, on comprend pourquoi la Fête de la science revient le plus souvent à promouvoir l'image de marque des institutions scientifiques plutôt qu'à développer de véritables initiatives culturelles.

L'Espace Mendès France, qui coordonne la Fête de la science, se distingue car ce sont les chercheurs qui sortent de leurs labos pour aller à la rencontre des gens, parfois dans de tout petits villages, à la demande d'associations locales, d'établissements scolaires ou de mairies.

C'est effectivement une idée-clef que de privilégier la demande. Cela permet de dépasser un problème majeur des rencontres entre scientifiques et profanes, où souvent le chercheur répond à ses propres questions mais n'entend pas celles que se pose le public.

Pourquoi dites-vous que les formes actuelles de diffusion de la culture scientifique n'ont pas développé la participation des citoyens aux débats sur les relations entre science et société ?

C'est qu'on se heurte là à un problème qui dépasse largement les enjeux sociaux de la science mais qui les impacte violemment, à savoir l'énorme déficit démocratique que nous subissons.

Ci-dessus à gauche, au château d'Oiron, dans la collection «Curios et Mirabilia», *Brûlures solaires* de Charles Ross, soit 365 planches de bois peint brûlé par le Soleil entre le 21 mars 1992 et le 20 mars 1993. Chaque jour, l'artiste a orienté une loupe sur une planche en bois qui a été plus ou moins brûlée selon l'intensité du Soleil (au Nouveau-Mexique). La courbure du dessin qui se modifie au fil de l'année est l'enregistrement de la rotation de la Terre.

Double spirale, 107 plaques de métal gravées, incrustées dans le sol. Les brûlures en miniature sont mises bout à bout.
À droite, la chambre du *Cocatrix* de Joan Fontcuberta. C'est l'ancien arrière-cabinet de l'appartement de Mme de Montespan. Radiographies, photographies, dessins, bocaux de formol, vidéo, son attestent de l'existence d'un «animal caractéristique du bestiaire poitevin», qui aurait vécu dans la cave et les douves du château.

Quand il s'agit des problèmes politiques classiques, on peut essayer de réinventer des procédures démocratiques en s'appuyant sur diverses expériences historiques. Mais en ce qui concerne la science, on part de zéro car il n'y a jamais eu de débat démocratique sur des questions technoscientifiques.
Il y a certes aujourd'hui des tentatives originales intéressantes, comme les conférences de citoyens. Encore faudrait-il que de tels débats trouvent un débouché institutionnel, et que l'on puisse coupler ces initiatives avec les prises de décision politiques. Par exemple, on pourrait imaginer que, sur une question de grande ampleur comme les OGM ou le nucléaire, une conférence de citoyens organisée à l'échelle nationale rende des conclusions dont le Parlement serait saisi.

Que pensez-vous des enquêtes d'opinion menées auprès des profanes afin de tester leur niveau de culture scientifique ?

C'est une méthode paternaliste qui tend à déstabiliser les questionnés : craignant trop de donner la mauvaise réponse, ils seront vite perdus et pourront affirmer que le Soleil tourne autour de la Terre. Cela ne prouve rien. D'autant que la question est souvent mal posée. Testé quant à la théorie de l'évolution, me demanderait-on si j'ai des ancêtres communs avec la grenouille, je répondrais non. Ma grand-mère n'a rien de commun avec les batraciens…
Pour évaluer la culture des gens, il faut leur poser des questions reliées à leur vie et à leurs préoccupations. C'est peut-être là l'enjeu de la culture scientifique : parvenir à faire le lien entre les questions que se pose le scientifique dans son labo et les questions telles qu'elles apparaissent pour le profane. Un exemple que j'ai vécu mille fois : on me demande souvent si je suis pour ou contre le nucléaire. Mais je ne sais pas répondre en tant que physicien ! Je peux faire un cours d'une année sur les principes de la physique nucléaire mais décider si une centrale nucléaire doit être ou non construite à tel ou tel endroit, c'est d'abord un problème technique. Béton, résistance des matériaux, géologie, corrosion, mécanique des fluides… je n'ai aucune compétence propre en ces domaines. Le nucléaire n'est pas essentiellement un problème scientifique, c'est un problème technique, économique, politique.

La thématique art-science ne serait-elle pas une bouée de sauvetage ?

Je ne crois pas que la confrontation art-science ait grand sens. On tombe vite sur des pétitions de principe banales du type «les scientifiques comme les artistes sont des chercheurs», ce qui ne mène pas très loin. En revanche, il me semble plus intéressant de jouer sur la *différence* entre art et science par le biais de libres rencontres entre artistes et scientifiques. C'est à la fois plus modeste et plus ambitieux que de grands projets «art-science». ■

De la culture scientifique à la problématique arts et sciences. De l'art de faire naître les questions et changer le regard.

Par **Allain Glykos** Sculpture **Francis Limérat**

Produire des énigmes

Ma première confrontation à la culture scientifique, à la fin des années 1970, je la dois à Jean-Marc Lévy-Leblond. Scientifique, il provoqua en moi un choc philosophique lorsqu'il créa l'idée de «mise en culture de la science». Je compris que je devais me méfier des effets de sens générés par le concept de culture scientifique. Cette méfiance me fit prendre mes distances à l'égard des CCSTI. Pourtant, en 1983, j'avais été rapporteur de la commission du plan qui porta sur les fonds baptismaux la cité des sciences de la Villette, initiée au début des années 1970 par Valéry Giscard d'Estaing. J'étais alors membre du Cesta[1], et du groupe Sciences Culture créé par Isabelle Stengers, Edgard Morin, Henri Atlan, Joël de Rosnay, Jean-Pierre Dupuy, etc. Le but de ce groupe était de «contribuer aux activités susceptibles de développer et de mieux maîtriser les interrelations et les interactions entre la science et la culture, en particulier par des efforts multidisciplinaires».

Je rêvais d'expositions et d'actions de médiation qui permissent non pas simplement, comme l'avait souhaité l'abbé Grégoire fondateur du Cnam, en 1793, de montrer au peuple le merveilleux spectacle de la science, mais de donner la possibilité à cette dernière de devenir un lieu de réflexion, un miroir de la pensée afin de répondre aux questions et aux inquiétudes suscitées par ses développements.

À visiter la plupart des CCSTI, j'avais le sentiment que d'ici à mon rêve il y aurait un long chemin semé d'embûches.

Enseignant l'épistémologie dans une université scientifique, je fus sollicité par la présidence pour ouvrir une réflexion sur la notion de culture scientifique qui déboucherait, espérait-elle, sur une action d'envergure auprès des étudiants. Ayant réuni un groupe constitué de scientifiques, d'artistes, de médiateurs culturels et d'étudiants, je dus me rendre à cette évidence : aucun des protagonistes ne se sentaient en mesure de discourir sur la notion de culture et encore moins de culture scientifique. Nous décidâmes que le groupe prendrait le nom «arts et sciences» pour marquer que chacun se revendiquait comme artiste ou scientifique et ne s'autorisait à parler qu'à ce titre.

PARTAGE DES IGNORANCES ET TRANSMISSION DES CONNAISSANCES

J'avais pourtant fait des tentatives restées sans lendemain. Lors d'une exposition sur les matériaux composites, dont je ne possédais pas la maîtrise de la scénographie, j'avais imaginé une médiation pluridisciplinaire assurée par des étudiants scientifiques, artistes, etc. Ils avaient eu l'idée d'installer au cœur de l'exposition une momie du musée de l'Homme, surmontée d'un point d'interrogation. L'effet avait été immédiat. Le public s'interrogea sur ce qui pouvait bien y avoir de commun entre cette jeune fille âgée de 3000 ans et une hanche en carbone. Les médiateurs avaient pour consigne de faire émerger les questions et d'éviter d'apporter des réponses toutes faites par les détenteurs du savoir. Je souhaitais montrer que la science comme «art de transformer les questions» avait en commun avec l'art et la philosophie de produire des énigmes. Car pour moi, la médiation culturelle, tout comme la pédagogie relève tout autant du partage des ignorances que de la seule transmission des connaissances. Lors de l'exposition inaugurale des nouveaux locaux de Cap Sciences à Bordeaux, j'avais, avec un collègue biologiste, proposé de faire réfléchir le public sur la fabrique du regard. Problématique empruntée tout à la fois à Monique Sicard[2] et à Régis Debray. Il

Allain Glykos est épistémologue et écrivain. Parmi ses ouvrages publiés à l'Escampette : *Parle-moi de Manolis*, édition augmentée 2019, et *Celle qui vient*, à paraître en mai 2019. *Bordeaux Regards*, avec des photographies d'Alain Béguerie, éd. Sud Ouest, *Égéennes*, édition bilingue français-grec, avec des dessins de Francis Limérat, éd. Marges en pages, *Gilets de sauvetage*, roman graphique avec le dessinateur Antonin Dubuisson, éd. Cambourakis.

Francis Limérat, ***Coordonnées*** **n° 350, bois peint, 100 x 100 cm, 2011.**

s'agissait pour nous de montrer que les artistes et les scientifiques ont, au cours des siècles, fabriqué notre regard à l'aide d'outils, de codes et de conventions. La scénographie de l'exposition dont nous n'avions pas eu la totale maîtrise et qui s'était éloignée de notre projet initial, n'avait pas permis de rendre compte au plus près de notre intention.

DIALOGUER AVEC DES ÉTUDIANTS, DES ARTISTES ET DES SCIENTIFIQUES

Ces deux expériences, riches mais frustrantes, m'ont poussé à amplifier mes actions et ma recherche dans le domaine arts et sciences et cela au début des années 1990. J'ai alors créé à l'université scientifique de Bordeaux, un enseignement arts et sciences destiné aux étudiants scientifiques, dans lequel venaient dialoguer, avec les étudiants, des artistes et des scientifiques. L'idée de dialogue me paraissait essentielle, car elle permettait de mettre en perspective des points de vue différents et de montrer que les uns et les autres avaient au moins un objectif commun : dire et représenter le monde avec sa propre culture. L'enseignement fut accompagné d'un séminaire au cours duquel artistes et scientifiques venaient approfondir les notions et les questions soulevées lors des enseignements. Les séminaires ont donné naissance à la publication d'une revue *Les cahiers art et science*. En 2002 a eu lieu à Bordeaux un colloque «Arts et Sciences, Qu'est-ce qu'ils fabriquent ?» Colloque au cours duquel j'avais demandé à des artistes et des scientifiques de dialoguer sur leur pratique d'atelier et de laboratoire, en parlant à la première personne du singulier. Parler de leurs difficultés, de leurs doutes, de leurs errances/erreurs fécondes. Il me semblait alors que je retrouvais le constat que faisait le groupe Science Culture dans les années 1980 : Alors que les cultures sont censées renvoyer à la capacité des sociétés à se connaître et à agir sur elles-mêmes, elles échouent pourtant à se saisir des savoirs scientifiques et techniques.

L'art devint pour moi, dès lors, le miroir dans lequel la science pouvait se réfléchir et réciproquement. Mais pas plus. ■

1. Le Centre d'études des systèmes et des technologies avancées créé par Jacques Robin, Jacques Attali et Yves Stourdzé, avait remplacé sur le site de la montagne Sainte-Geneviève à Paris, l'Institut Auguste-Comte créé par Valéry Giscard d'Estaing.
2. Monique Sicard, *La Fabrique du regard*, éd. Odile Jacob, 1998.
3. Régis Debray, *Vie et mort de l'image, une histoire du regard en Occident*, éd. Gallimard, 1992.

Présences dans l'imperceptible

Faire de l'invisible des sons, des couleurs, un dialogue. L'artiste québécoise Véronique Béland, installée en France depuis une dizaine d'années, s'évertue à faire voir et entendre ce qui échappe.

Par **Héloïse Morel**

Elle n'est pas invisible : rire chantant, accent d'un français ancien, curieuse et énergique. Véronique Béland est passionnée par le texte-image. Son parcours l'illustre avec des études littéraires, puis la photographie aux Beaux-Arts. *«À un moment, je me suis sentie un peu coincée dans la forme du livre. J'avais besoin de trouver de nouvelles formes, de nouveaux dispositifs. J'ai repris des études au Québec en arts visuels et médiatiques, ce qui a ouvert ma pratique vers l'enregistrement sonore en essayant des formes de narration différentes.»* Sa quête continue en France où elle intègre le Studio national d'arts contemporains Le Fresnoy à Tourcoing pendant deux ans où elle découvre de nouveaux médias. C'est dans ce cadre que Véronique Béland crée l'installation *This is Major Tom to Ground Control* en 2012, un générateur de texte aléatoire contrôlé par les fluctuations du cosmos. *«J'ai joué le jeu des nouvelles technologies avec ce projet, qui est d'ailleurs ma première rencontre avec un laboratoire de recherche. Je voulais travailler avec des ondes radios afin de faire parler le cosmos. Nous étions en 2012, certains annonçaient la fin du monde, il y avait une forme de frayeur chez les gens et l'attente de prophéties. J'ai donc contacté l'Observatoire de Paris en pensant avoir un accès en continu à un radiotélescope. Ce que je ne savais pas à l'époque, c'est que pour travailler à l'aide d'un radiotélescope, les chercheurs devaient remplir des dossiers assez denses, pour avoir un accès limité ! De fil en aiguille, j'ai réussi à contacter le groupe Eu-Hou (Hands-On Universe, France) de l'Observatoire, qui s'intéresse à la vulgarisation scientifique. C'est grâce à eux que j'ai eu accès à ce qu'ils appellent un radiotélescope de jardin – car plus petit – situé à Onsala en Suède, qui suffisait amplement pour le projet. J'ai également travaillé avec Mostrare, une équipe de recherche de l'université de Lille sur l'écriture aléatoire afin de constituer mon générateur de texte.»*

TRADUCTRICE D'ÉMOTIONS

À la manœuvre, Guillaume Libersat, programmeur, avec lequel Véronique Béland continue de travailler. *«Quand je lui ai parlé de mon projet de générer des textes aléatoires, il m'a répondu «tout est possible !». Le défi était pourtant de taille, il s'agissait de transposer des phénomènes scientifiques en phénomène linguistique.»* L'artiste réunit un corpus important de textes qui vont de la prose scientifique, des manuels d'histoire, aux journaux en passant par les ouvrages de philosophie. À Onsala, les ondes sont réceptionnées, outre la détection d'objets célestes enfouis dans la galaxie, elles permettent de créer du texte. *«Lorsque le signal est faible, les phrases ne sont pas construites, plus le signal est ample, dense, plus elles le sont grammaticalement. Et plus l'objet du signal est proche de la Terre, plus le message est concret, si l'objet est éloigné dans la galaxie, les phrases deviennent métaphysiques.»* À partir de données scientifiques, faire poésie. La première phrase émise par *Major Tom* est énigmatique : *Le vide de la distance n'est nulle part ailleurs. «Cette pièce fonctionne comme un éditeur de messages contenus dans les biscuits chinois. On crée du sens à partir du non-sens, c'est fondamentalement humain.»*

Depuis sa création, la pièce ne cesse de circuler et il y a deux ans, Véronique Béland faisait les comptes : une tonne de papier, 17 757 pages imprimées en 2013, 800 mégaoctets de fichier texte et la publication d'un recueil compilant ces phrases générées aux éditions

sun/sun. Quête infinie, l'artiste continue de traquer l'invisible avec une pièce sonore, picturale et énigmatique : *As We Are Blind*. Comme nous sommes aveugles de notre propre «aura» et de notre champ magnétique, interprétons-les poétiquement. *«C'est un peu le principe inverse que* Major Tom, *plutôt que de partir de plus grand que soi : le cosmos ; revenir à soi : l'invisible humain. Cette pièce a été commandée par le Lieu multiple et Rurart en 2015. J'ai décliné une idée que j'ai travaillée lors d'une résidence de création dans un hôpital à Boulogne-sur-Mer. À partir des électrocardiogrammes de patients cardiaques, j'ai réalisé des pièces sonores,* Heartbreaker. *Avec l'aide des médecins, je me suis demandée ce que l'on pouvait capter du corps : la conductance, le rythme cardiaque, le poids de la main, la température. À partir de ces données, j'ai établi une cartographie des émotions humaines. Le capteur agit comme un révélateur des émotions qu'on ne laisse pas transparaître comme la colère, la mélancolie…»*
As We Are Blind se compose d'une borne avec des capteurs sur lequel l'on appose la main, d'un appareil photo saisissant l'«aura» et d'un piano modifié pour créer des musiques aléatoires. L'artiste a travaillé avec le laboratoire Algomus (université de Lille) qui mène des recherches pluridisciplinaires en musicologie et humanités numériques sur les algorithmes musicaux et sur l'analyse par des ordinateurs de partitions. *«Comment traduire sous formes musicales les données des émotions ? La conductance se traduit en longueurs d'ondes que j'ai transposée en couleurs, et à partir de celles-ci et de leur symbolique (le bleu mélancolie, le rouge colère-amour…), nous avons travaillé sur sept corpus musicaux. Le rythme cardiaque apporte celui de la composition, le poids de la main crée les nuances (piano, forte, mezzo…). Ce travail a permis au laboratoire d'ajouter de nouvelles lignes de codes pour leur générateur de compositeurs.»* Les apports arts-sciences prennent toutes leurs racines dans ces échanges où chaque partie avance dans ses problématiques respectives.

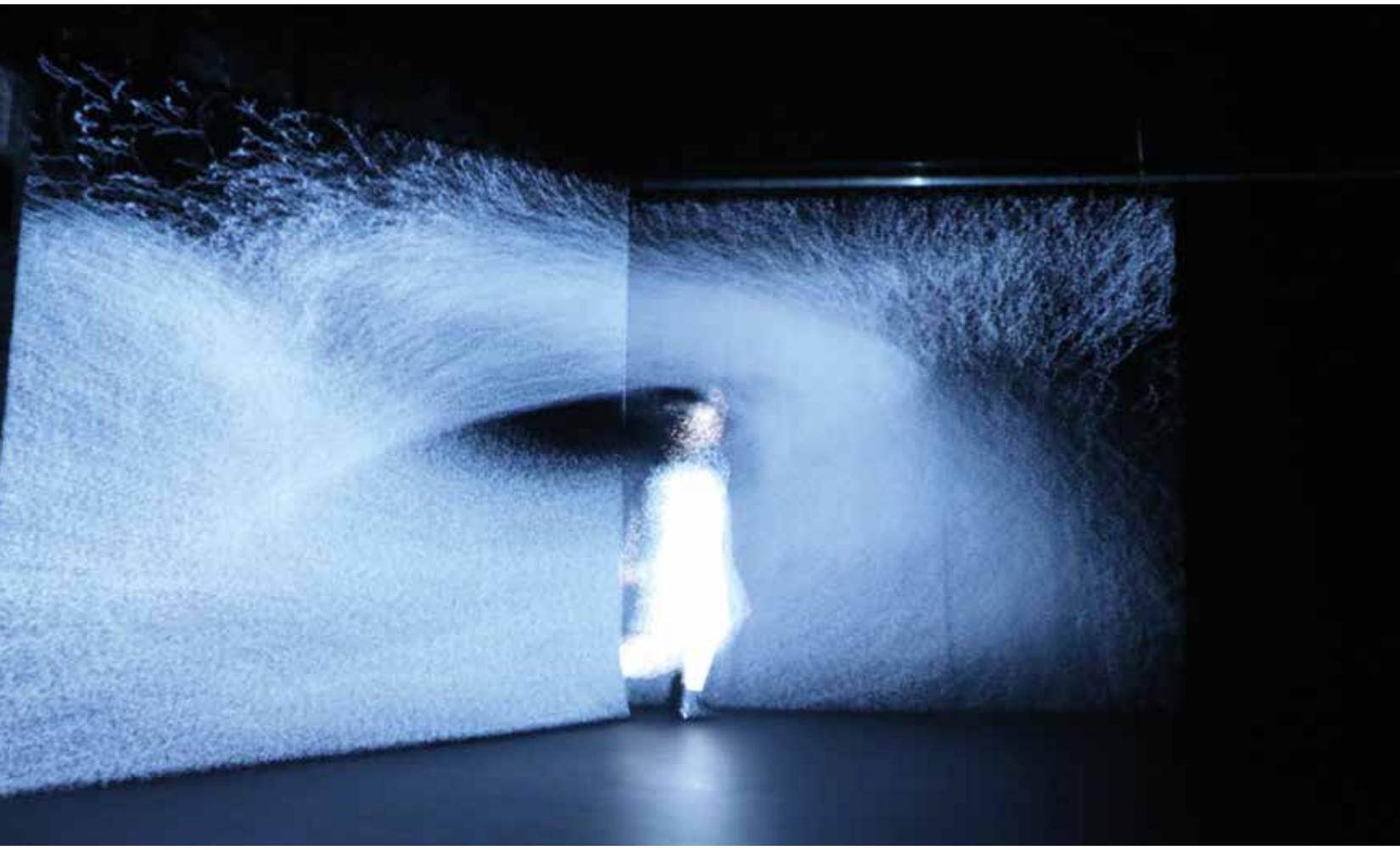
L'EXPRESSION DE L'AU-DELÀ

«Le rapport arts-sciences est arrivé un peu par hasard mais les sciences ont toujours été une source d'inspiration dans mon travail. Je suis nulle en mathématiques, je suis nulle en sciences. Je ne comprenais pas grand-chose dans les cours de sciences à l'école, mais par contre, je me rappelle l'époque où j'apprenais les théorèmes comme celui de Pythagore, et je me souviens de la poésie. Je m'en rappelle par cœur parce qu'il y a quelque chose dans la sonorité qui est très belle. J'ai d'ailleurs fait une pièce sur le nombre Pi où j'ai demandé à des chanteurs de chanter les décimales du nombre. C'est transposer de façon poétique un univers scientifique.»

Cette prégnance de l'invisible dans son œuvre, Véronique Béland le lie à son enfance. *«Depuis que je suis toute petite, je suis convaincue que le vide est plein. Pour moi, c'est une évidence, on ne voit pas tout.»* L'artiste prépare actuellement une pièce digne des salons de Victor Hugo et spiritualistes du XIXe siècle. Considérant que l'humain ne perçoit pas toutes les couleurs, ni les sons, et que chaque individu perçoit différemment, elle va inviter les spectateurs dans une écoute sensible. *«Le projet en cours,* Haunted Telegraph, *cherche les fantômes et prend racine dans une inspiration scientifique avec l'invention du phonographe de Thomas Edison dont certaines inventions étaient liées à son désir de communiquer avec les morts. La question des fantômes hante mon travail artistique, littéraire et c'est également lié à un travail de deuil que j'ai dû faire dans ma vie. J'ai envie de faire la paix avec les fantômes.»* À partir de l'histoire des télécommunications liée à celle du spiritisme, Véronique Béland part de l'esprit frappeur, en passant par le morse et les voix médiumniques pour créer uun télégraphe hanté. Alors, esprit, seras-tu là ? Les capteurs et les objets connectés ont peut-être la réponse. ■

Portrait de Véronique Béland généré par son installation *As We Are Blind*, 2016.

Du 20 janvier au 3 février, Véronique Béland présente une installation *Mécanique d'évaporation des rêves*, à l'Espace Mendès France, générateur de textes aléatoires poétiques.



Créer un dialogue le temps d'une œuvre

Par **Héloïse Morel**

Le Lieu multiple, pôle de création numérique de l'Espace Mendès France fait partie depuis novembre 2016 du réseau Tras : la Transversale des réseaux arts-sciences. Explications avec Patrick Tréguer, responsable du Lieu multiple.

Le réseau Tras est né en 2015 avec la volonté de rassembler les acteurs nationaux qui œuvrent localement pour la mise en place de projets arts-sciences. Actuellement composé de dix-sept structures culturelles et scientifiques, l'année 2019 verra l'arrivée de la Diagonale Paris-Saclay et du Quai des Savoirs, centre de diffusion et de partage de la culture scientifique, technique et industrielle à Toulouse. «C'est un regroupement qui se définit par une charte d'action autour de la veille technologique, artistique, scientifique et sociale. Il s'agit de contribuer de manière volontaire à un projet national et international qui favorise l'activité à l'échelle locale, et d'avoir une expérience concrète de mise en œuvre sur son territoire de projets arts et sciences. La question de la médiation est centrale et plus particulièrement cette notion arts-sciences qui reste à définir de manière plus précise, sans la figer pour autant. C'est le rôle du réseau : définir sans figer, réfléchir au public et surtout lier la culture et la culture scientifique.»

PHYSIQUE ESTHÉTIQUE. Le Lieu multiple représente une action affiliée à un centre de culture scientifique. L'objectif commun est de favoriser des interactions directes entre scientifiques, laboratoires de recherche et acteurs de la société : publics sur un spectre large, citoyens, étudiants, artistes, scientifiques, acteurs entrepreneuriaux, sociaux et politiques. «Nous faisons partie d'une commission éducation artistique et culturelle qui réfléchit aux moyens d'aller vers ces publics en défendant l'idée d'éducation tout au long de la vie. L'approche arts-sciences permet d'expérimenter des points d'accroche autant auprès des enseignants que des élèves, et ce de manière transversale et interdisciplinaire. C'est un travail dynamique et progressif. Depuis une dizaine d'années, beaucoup d'artistes ont des thèses en sciences ou art, ils arrivent avec des projets arts et sciences et une approche méthodologique. C'était plus rare auparavant. Nous avons, par exemple, travaillé avec Dominique Peysson qui possède un double doctorat en physique (matériaux) et esthétique (art et nouveaux média).» La transversale permet de croiser les réseaux pour être au service des gens et des territoires avec une exigence affirmée. «Il y a un réel potentiel dans le rapport entre la culture et la culture scientifique. Cela paraît évident mais c'est plus complexe sur le terrain. Il faut veiller à ne pas perdre de vue l'essentiel : c'est-à-dire la médiation et l'implication des publics ! Arts-sciences, c'est comment créer, lors d'une résidence ou d'une action pédagogique dans un collège, un dialogue entre deux représentations du monde, le temps d'une œuvre.»

As I watched the clouds float by, the night came – **Pendant que je regardais les nuages dériver, la nuit est venue – Poulpe électrique, compagnie de théâtre physique. Résidence de création au Lieu multiple en juin 2017.**

Par **Elsa Dorey** Photo **Eva Avril**

Un axone entre la science et le journalisme

J'ai 9 ans. Je suis assise en tailleur sur une moquette grise, un peu vieillotte, au milieu de mes camarades de classe. Au-dessus de nos têtes, l'axone d'un immense neurone en carton-pâte, trônant au centre de la salle d'exposition, se projette jusque dans les moindres recoins. Mon institutrice de CM2 de l'école Jules-Ferry nous a emmené voir une exposition sur le cerveau, à l'Espace Mendès France. Comme tous les autres enfants, je bois les paroles de l'animateur. Il m'apparaît comme un explorateur de contrées reculées narrant ses découvertes au retour de son périple. Quelle aventure exceptionnelle de se balader dans le cerveau et de revenir avec les valises chargées de réponses aux grandes questions «comment» et «pourquoi» ! Mes camarades l'ont écouté passionnément. Je l'ai bombardé de questions. Je monopolisais la parole, trop anxieuse que les questions des autres perturbent le déroulé des explications de l'animateur. Au retour de cette visite, mon compte rendu me valut des félicitations. J'avais croqué dans la pomme du journaliste scientifique.

À L'ÉCOLE DE L'ADN. Je suis revenue dans les locaux de l'Espace Mendès France une dizaine d'années plus tard, pour un stage d'un mois à l'École de L'ADN. J'étais en licence de biologie générale, sciences de la Terre et de l'Univers (BGSTU), filière qui forme les futurs professeurs de SVT. Mes collègues de promo faisaient un stage en laboratoire, pas moi.
J'avais déjà goutté, pendant un mois de stage volontaire en première année, la répétition d'une expérience sur des cerveaux de bébés rats, que je décapitais et dont je décortiquais la boîte crânienne tous les matins, après le petit-déjeuner. Lasse au bout de la première semaine, tournant déjà en rond, j'avais dû admettre que «chercheur» n'était plus mon «plus beau métier du monde.» C'était juste avant d'apprendre que le journalisme spécialisé en sciences était un vrai métier. J'avais insisté pour que les responsables de la licence acceptent un stage en dehors d'un laboratoire. Les formations initiales en sciences sont destinées à fabriquer des chercheurs : les profils atypiques tracent difficilement leur route. Ce ne fut pas dans un journal, mais dans une petite association que je découvris la vulgarisation scientifique. L'École de l'ADN propose aux curieux de s'asseoir à la paillasse d'un laboratoire, de régler leur microscope, puis expérience après expérience, de transformer l'ADN, les OGM, les cellules, les bactéries et les chromosomes en un jeu d'enfant. Ma mission était de créer un atelier sur le pH. Cette fois, j'ai décapité du chou rouge et j'ai testé tout un tas de produits acides ou basiques pour le faire changer de couleur : je peux dire à présent qu'en présence de soude, le chou rouge a le sang bleu.

LE TEST XENOPUS LAEVIS. Entre deux feuilles de chou, j'ai rencontré à la cafétéria de l'EMF, Jean-Luc Terradillos, le rédacteur en chef de la revue éditée par la maison. La conversation fut étonnante. «J'ai entendu dire qu'il y a quelques dizaines d'années encore, on utilisait des grenouilles comme tests de grossesse, commença-t-il sans préambule. On les mettait en contact avec l'urine de femmes. Si celles-ci étaitent enceintes, les grenouilles pondaient. Toi qui as fait de la biologie, sais-tu comment ça marchait ?» Légèrement étonnée par cette entrée en matière, je tentais une ouverture. «Les tests de grossesse fonctionnent sur la reconnaissance d'une hormone, sécrétée par l'embryon et contenue dans l'urine de la future mère. Peut-être que cette ancienne méthode reposait sur le même principe…» Deux minutes plus tard, il me chargeait d'enquêter et d'écrire mon premier article. Que de soirées passées à me torturer sur ce tout petit article d'une demi-page ![1] L'année suivante, je faisais un stage de trois mois à *L'Actualité*, explorant à travers les récits des chercheurs du laboratoire Littoral environnement et sociétés (Lienss) les merveilles de la faune et de la flore des rivages de La Rochelle. Je n'aurais jamais pensé que les neurones en papier mâché, le pH, le chou rouge, les grenouilles et les tests de grossesse auraient eu tant d'importance dans mon orientation professionnelle.

1. *L'Actualité* n° 85, juillet 2009, spécial Biodiversité. Consultable sur http://archives-actualite.nouvelle-aquitaine.science

Savoir pour comprendre et comprendre pour agir

Témoignages sur La science se livre et Images de sciences, sciences de l'image.

Par **Aline Chambras**
Photos **Sébastien Laval**

Anne Venisse
Du quotidien à la société

«Notre médiathèque participe à La science se livre depuis 2011 et, cette année, pour la première fois, à Images de sciences, sciences de l'image, affirme Anne Venisse, responsable de la médiathèque de Tercé. Offrir un accès à toutes les cultures et tous les savoirs est la mission d'une médiathèque. Et l'Espace Mendès France est pour nous un acteur incontournable en matière de médiation et de vulgarisation scientifique en milieu rural. Sans notre partenariat avec l'EMF, dans le cadre de La science se livre, nous aurions du mal à mettre en place des expositions et des ateliers sur des thématiques scientifiques, alors même que j'ai suivi un parcours scientifique : à l'EMF, ils savent faire pour être grand public, ils savent être pédagogues et clairs ; et dans le domaine de la science, ce savoir-faire est très important. Il faut pouvoir amener nos usagers à comprendre et à obtenir des réponses sur des sujets qui touchent aussi bien leur quotidien que des grands enjeux de société. Cette année, nous avons décidé de nous engager également dans le dispositif Images de sciences, sciences de l'image avec la projection du film *Demain* de Cyril Dion et Mélanie Laurent. L'EMF nous fournit le film, un intervenant, c'est une vraie aide. Nous avons réuni quarante-cinq personnes pour ce film : pour nous, petite commune de 1000 habitants, c'est une vraie réussite.»

Sandrine Thibout-Perron
Les réseaux en partage

«C'est la première année que nous participons à La science se livre, confie Sandrine Thibout-Perron, directrice de la médiathèque de Smarves. Il faut dire que la médiathèque existe seulement depuis 2017 ! Je connaissais les dispositifs de l'Espace Mendès France et cette année j'ai décidé de sauter le pas. D'autant que le thème de l'Homme et l'animal s'accordait très bien à des projets culturels que j'avais envisagés de mon côté. J'avais en effet programmé le spectacle musical *Carrément chèvre*. Et les animations scientifiques proposées par l'EMF me permettaient de développer cette thématique de l'animal en apportant à notre public des ressources que je ne maîtrise pas : en matière d'offres culturelles et artistiques, je suis capable d'élaborer une programmation, mais dans le domaine scientifique, je n'ai pas les connaissances, ni les réseaux. C'est pourquoi le partenariat avec l'EMF est très important : il nous permet d'étayer les événements que nous présentons à notre public en nous permettant de traiter des sujets sur lesquels nous ne sommes pas qualifiés. Dans le manifeste de l'Unesco sur la bibliothèque publique on peut lire : «La bibliothèque publique est, par excellence, le centre d'information local, où l'utilisateur peut trouver facilement toutes sortes de connaissances et d'informations.» Or, dans le domaine scientifique, je n'ai pas les connaissances adéquates. En m'appuyant sur l'EMF, je pallie ce manque. Et je sais que les prestations proposées seront de grande qualité. Pour une petite commune rurale, pouvoir mettre à disposition du public des expositions et des animations sur des thèmes aussi intéressants et variés, c'est très important.»

Sandrine Thibout-Perron, directrice de la médiathèque de Smarves.

Sylvie Chastagnol
Pédagogie par l'image

«Le LISA est partenaire d'Images de sciences, sciences de l'image depuis 2011, se souvient Sylvie Chastagnol, professeure documentaliste au lycée de l'image et du son d'Angoulême (LISA). En adhérant à ce dispositif proposé par l'Espace Mendès France, notre objectif était de mettre en valeur la culture scientifique dans un établissement où les activités artistiques sont nombreuses. Il s'agit pour nous de proposer via la projection de films documentaires une approche filmique qui fait la part belle à la vulgarisation scientifique. Pour nos élèves, il est très important de comprendre que la réalisation d'un film peut partir d'une volonté pédagogique. Et si nous avons choisi de travailler en partenariat avec l'EMF, c'est parce que cela nous permet d'avoir accès à des ressources cinématographiques que nous ne connaissons pas forcément. De plus, l'EMF nous offre aussi toute une logistique, comme des intervenants capables de traiter les sujets abordés dans les films ou des expositions en lien avec les films. Enfin, la projection de ces films ne nous coûte rien, alors que si nous devions nous en occuper nous-mêmes, nous devrions verser des droits d'auteur, par exemple, et pour un établissement scolaire, cette dimension de gratuité n'est pas négligeable. Grâce à ce dispositif Images de science, sciences de l'image, nous créons au LISA une vraie dynamique dont les retombées pour nos élèves sont précieuses. Par ailleurs, notre partenariat avec l'EMF nous permet de mettre en place deux autres événements scientifiques durant l'année scolaire : la Fête de la science en octobre et les journées astronomie en juin.»

Joëlle Poullain
Appréhender le microscope

«Nous participons à la manifestation La science se livre depuis 2002, témoigne Joëlle Poullain, directrice de la médiathèque d'Horte et Lavalette de Villebois-Lavalette. Pour nous, cet événement est avant tout l'occasion de revaloriser les métiers scientifiques, actuellement en perte de vitesse auprès des plus jeunes. Grâce aux ateliers et expositions proposées par l'Espace Mendès France, nous pouvons également proposer à notre public et aux scolaires des expérimentations auxquelles ils n'ont pas d'habitude accès, comme par exemple appréhender un microscope. Pour nous, médiathèque en milieu rural, c'est une vraie richesse de pouvoir travailler avec l'EMF. C'est aussi une manière d'enrichir notre fonds dans des domaines scientifiques que nous ne maîtrisons pas spécialement, puisque l'EMF nous soumet une bibliographie en lien avec la thématique choisie chaque année. Sans l'EMF pour nous guider, nous ne pourrions pas mettre en place ce type de programmation dédiée à la vulgarisation scientifique. C'est pourquoi depuis seize ans, nous renouvelons chaque année notre partenariat avec La science se livre. Et nous en sommes ravis !»

LA CHIMIE AUSSI

L'Espace Mendès France a noué des relations fortes avec l'Institut de chimie des milieux et des matériaux de Poitiers (IC2MP), notamment grâce à Christophe Coutanceau («Au cœur de la pile à combustible», *L'Actualité* n° 108), qui ont permis de réinvestir la dimension expérimentale. Cela a donné par exemple l'exposition *Les nouvelles couleurs de la chimie* en 2015 et la participation à l'ISGC, le symposium international de la chimie verte, à La Rochelle (prochaine édition 13-17 mai 2019).

Cœur de pile : assemblage membrane électrodes. L'électrolyte polymère sépare les deux électrodes où se produisent les réactions électro-chimiques.

Pierre Liège
Nous voulons être passeurs

«Nous avons un partenariat avec l'Espace Mendès France pour la manifestation Images de sciences, sciences de l'image depuis 2009, assure Pierre Liège, président de l'université citoyenne de Thouars. Le principe est simple : tous les ans, l'EMF nous propose une sélection de films sur des sujets d'actualité, de société, en lien avec des problématiques scientifiques. Nous choisissons ensuite trois films que nous aimerions présenter au public. Une sélection finale nous attribue l'un des trois films présélectionnés. En décembre dernier, par exemple, nous avons pu projeter, dans ce cadre-là, le documentaire *Le Vin en ébullition*, de Philippe Prieto et Samuel Toutai, dans la salle polyvalente du collège Jean-Rostand de Thouars. Ce film traite des conséquences du changement climatique sur la production vinicole.

CE PARTENARIAT AVEC L'EMF EST POUR NOUS TRÈS PRÉCIEUX, car il nous permet d'avoir accès à des films documentaires dont souvent nous ne connaissions même pas l'existence. L'EMF nous offre des ressources essentielles et ouvre ses réseaux. Grâce à l'EMF, nous avons aussi la garantie que ces films seront présentés par des intervenants dignes de foi, je dirai même «labellisés», puisqu'ils nous sont recommandés par l'EMF. En participant à Images de sciences, sciences de l'image, nous sommes en totale adéquation avec le credo de notre université citoyenne dont le slogan est "savoir pour comprendre et comprendre pour agir". Nous voulons être des passeurs qui essaient de donner aux gens les éléments nécessaires pour qu'ils puissent ensuite agir en âme et conscience. Et sur ce point-là, les films que nous suggèrent l'EMF sont toujours très pertinents : le sujet qu'ils traitent est à chaque fois abordé de manière simple, sans que la complexité ne soit simplifiée. C'est vraiment de la vulgarisation scientifique à portée citoyenne.»

Par **Marion Valière Loudiyi** Photo **Sébastien Laval**

François La Fontaine et Dominique Gaud

Jouer avec les maths

Les mathématiques sont souvent abordées à l'Espace Mendès France, notamment au travers de parcours ludiques dans des expositions, mais pas seulement.

FRANÇOIS LA FONTAINE, inspecteur pédagogique régional de mathématique à l'Académie de Poitiers, fait partie des experts intervenants régulièrement pour la mise en place de projets autour des maths. «C'est une grande chance pour l'Académie de Poitiers de travailler avec ce formidable outil de diffusion de la culture scientifique, qui irrigue même les zones rurales. Il se crée aujourd'hui bien plus de théorèmes chaque année qu'il s'en est créés pendant cent cinquante ans. C'est une discipline vivante qui répond à des préoccupations quotidiennes. L'Espace Mendès France met la science à la portée de tous en répondant à des problématiques qui intéressent tout le monde.» François La Fontaine y propose des opérations comme le concours de calcul mental grand public, chaque année au mois de mars. Et un nouveau projet verra le jour pour la Semaine des mathématiques : «Avec des formateurs en mathématiques, nous élaborons un *escape game*. Des énigmes seront mises en scène et les visiteurs auront pour défi de les résoudre grâce à des indices débloquant la situation. Comme pour le calcul mental, il y aura une version adulte et une version jeune.» Encore une réalisation «qui permet de rendre les mathématiques attrayantes».

DOMINIQUE GAUD, membre de l'Association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public (Apmep) du Poitou-Charentes, et de l'Institut universitaire de recherche de l'enseignement des mathématiques (Irem), est un des conseillers scientifiques de l'Espace Mendès France depuis 1993, pour des ouvrages comme *Aventures scientifiques* ou encore un cédérom sur Descartes, mais aussi dans la réalisation d'expositions. «Avec une quinzaine de concepteurs, nous préparons le contenu et nous amenons du matériel. L'équipe de Mendès France a toute latitude sur la mise en espace, la présentation, etc. Nous faisons la promotion des mathématiques, en montrant qu'elles sont liées à la vie. Il y a des choses très simples abordables par tous. Grâce à ces expositions interactives, dans lesquelles on y fait beaucoup de manipulations, nous essayons de faire comprendre d'où viennent les formules, à quoi elles servent.» La dernière exposition conçue par Dominique Gaud et ses collaborateurs, était *Maths et puzzles*. La prochaine sera sur les grandeurs. «On va parler longueurs, mesures, aires, volumes, représentation de la Terre… À quoi cela sert de savoir calculer l'aire d'un triangle, que signifie la formule, qu'est-ce qu'elle montre… Des choses qui ne sont malheureusement pas toujours faites en classe. On posera aussi la question : peut-on tout mesurer ? Comme le réchauffement climatique. Qu'est-ce que cela signifie la phrase "il est tombé 20 millimètres d'eau" ? Nous aborderons les volumes d'une autre manière. Ces expositions plaisent, générant des milliers d'entrées à l'Espace Mendès France et bien au-delà puisqu'elles sont itinérantes.»

François La Fontaine

VINCENT AGUILLON

Trouver les mots pour rapprocher les deux mondes

«On fait de belles choses mais on du mal à le faire savoir, donc si on peut trouver des tribunes comme la Fête de la science et *L'Actualité Nouvelle-Aquitaine*, c'est tout bonus pour nous.» Vincent Aguillon est animateur patrimoine, environnement au sein de la communauté de communes du Pays loudunais. Il connaît parfaitement son terrain et déploie une incroyable énergie pour en déceler le patrimoine et le valoriser, dans des domaines aussi divers que l'archéologie, la botanique, la gastronomie, les sentiers…
Le fait de participer à la Fête de la science et d'être en relation avec l'Espace Mendès France lui a permis d'augmenter la lisibilité de ses actions et d'accéder à un nouveau réseau de compétences. Citons par exemple Néodyssée, les fêtes néolitiques organisées en 2017 à l'occasion de recherches archéologiques menées par Vincent Ard et Emmanuel Mens au dolmen de Chantebrault IV à Saint-Laon (*L'Actualité* n° 113, juillet 2016). «Notre mission est de sauver des dolmens, souligne Vincent Aguillon. Pour cela, il nous faut impliquer les gens du pays qui vivent autour de ces dolmens mais pour lsquels néolithique est un mot qui fait peur. Ils travaillent, chassent, cultivent ou font des vignes près de ces sites mais ne savent pas trop ce que représente ce patrimoine. À nous de créer ce lien avec

Par **Héloïse Morel** Photos **Marc Deneyer**

Véronique Kleiner

Sciences au pied de sa tour

Réalisatrice de documentaires scientifiques, Véronique Kleiner a l'habitude depuis une trentaine d'années de fréquenter le milieu de la recherche scientifique. «C'est un long compagnonnage avec les scientifiques. Depuis une trentaine d'années je réalise des documentaires sur la science, pour rendre compte de l'exigence du travail de la recherche en témoignant de la pratique des scientifiques, tout en questionnant la place des sciences dans la société.» Suite à un déménagement de la ville vers la campagne, la réalisatrice s'est demandée comment développer la culture scientifique dans un lieu où les activités culturelles ne sont pas prolixes. «En 2015, je suis devenue élue municipale de ma commune, Vellèches située au nord de la Vienne. Ayant connaissance des actions de la Fête de la science, j'ai proposé de l'organiser dans le village. C'est un moment festif, gratuit, avec films, des expositions et un dialogue direct avec des chercheurs, des animateurs de médiation scientifique.

NOUS SOMMES DANS UN TERRITOIRE RURAL OÙ LES QUESTIONS DE L'EAU, DE L'AIR, DE L'AGRICULTURE SONT CENTRALES. Mais ce sont des sujets sensibles, car les agriculteurs locaux ne doivent pas devenir les boucs émissaires de mauvaises pratiques. Pour la première édition, j'ai donc choisi des thèmes du quotidien : l'eau, les champignons. L'École de l'ADN a proposé des ateliers d'observations sur les espèces qui vivent dans l'eau à l'école de Vellèches. Pour les enfants, c'était du bonheur ! Un chercheur est venu parler de truffes. L'année suivante, j'ai proposé comme thématique l'espace, avec la fin de la mission Rosetta.

Le planétarium itinérant de l'Espace Mendès France s'est déplacé, un vrai succès. Les Petits Débrouillards ont animé des ateliers de construction de fusées à l'école. Stéphane Erard, chercheur de l'Observatoire de Paris-Meudon, est venu présenter son travail sur la mission Rosetta. Il a été désarçonné par certaines questions dont celle d'une petite fille de 13 ans qui lui a demandé s'il arrivait à prendre des vacances. Ce sont des questions concrètes que la plupart des publics, notamment citadins, n'osent pas poser.» Le credo pour Véronique Kleiner est de rendre présent le mot science et ce qu'il recouvre. Pour l'édition 2018 de la Fête de la science, n'étant plus élue, elle a organisé avec l'association la Tour de Marmande – en lien avec la belle ruine dont elle a hérité[1] –, un événement autour de la santé. «Nous avons lié médecine médiévale et asiatique et nous sommes allés jusqu'à la robotique. Outre une conférence organisée à Châtellerault, nous avons proposé une journée d'ateliers de découverte de la médecine chinoise : Tuina, Qi gong, Acupuncture, diététique. Il y a eu une réelle curiosité pour cette proposition qui est le point de départ d'un autre projet.» Réunissant des citoyens sur les questions scientifiques, la campagne aussi est une fête !

1. «La forteresse en ligne de mire» par Nicolas Prouteau, *L'Actualité Nouvelle-Aquitaine*, n° 113, juillet 2016.

Vincent Aguillon devant le dolmen de Chantebrault IV à Saint-Laon en 2016 lors des fouilles conduites par Vincent Ard, spécialiste du Néolithique, rattaché du laboratoire Traces de l'université de Toulouse et du CNRS, et par Emmanuel Mens, ingénieur de recherche. De nouvelles méthodes et techniques sont mises en œuvre pour étudier les vestiges mégalithiques du Loudunais et du Thouarsais, région particulièrement riche en ce domaine.

eux, d'amener la science dans le monde rural avec des archéologues qui savent parler aux gens sans jargonner. Il faut trouver les mots pour s'entendre. Alors ces habitants peuvent apporter énormément quand il s'agit d'organiser une animation. La meilleure conservation du patrimoine c'est d'abord de le comprendre. La Fête de la science est l'outil rêvé pour rapprocher deux mondes qui se côtoient très peu.»

J.-L. T.

Organisées par l'Espace Mendès France, les journées de la créativité dans les territoires attirent toujours plus de monde et ouvrent leur porte à des profils hétéroclites pour discuter de l'entrepreneuriat local sous toutes ses formes afin de dynamiser le territoire.

Par **Florian Cadu** Photos **Céline Nauleau**

Créativité et territoires
Rencontres fertiles

Visite de CDA Développement.

Philippe Bécel
Faire évoluer le territoire

«En tant que chef d'entreprise, un de nos rôles est de participer à tout ce qui peut faire évoluer l'attractivité du territoire. Cela ne peut que nous aider. Car plus un territoire est mobile et actif, plus on parle de celui-ci, et plus c'est facile de le valoriser auprès des gens de l'extérieur. On est donc là pour s'ouvrir aux autres.» Aux yeux de Philippe Bécel, dirigeant de Stivent Industrie (société spécialisée dans la conception de système d'aspiration et de dépoussiérage industriel, située à Mirebeau), le développement de la région constitue une priorité. Raison pour laquelle le chef d'entreprise d'origine parisienne répond régulièrement présent aux rendez-vous de Créativité et territoires, dont certains ont lieu entre les murs de Stivent. Pour lui, ces événements sont des «lieux d'expression et de brassage d'idée» servant de moteur pour la vie de la région.

PROJET DE LABORATOIRE. «L'objectif de départ est d'identifier des problèmes et de rencontrer des acteurs susceptibles d'apporter des solutions à ces problèmes afin de dynamiser le territoire, expose celui qui est intervenu lors de la rencontre sur les petites villes créatives du Haut-Poitou lors de la Fête de la science organisée à l'Espace Mendès France. Ces rendez-vous ont le mérite de faire bouger tous les acteurs locaux qui peuvent avoir un impact sur l'attractivité régionale.» Forces politiques, associations, entreprises, universités, écoles, architectes, urbanistes… «Ces acteurs ne s'ignorent plus et peuvent prendre conscience des attentes et des apports des uns et des autres», reprend-il. Des rapprochements qui se concrétisent par différentes actions ou de simples soutiens, comme celui de Philippe Bécel à la Coupe d'Europe de montgolfières à Mainfonds et Aubeville, en Charente. Prochain projet pour l'homme de 58 ans : créer un laboratoire de recherche au sein de son entreprise. L'idée n'est pas née durant les journées Créativité et territoires, mais ces dernières pourraient bien favoriser sa mise en place grâce aux échanges qui s'y déroulent.

Jean-Marc Neveu
Idées et projets concrets

Expositions, concerts, recyclage de vêtements inutilisables en partenariat avec l'entreprise Audacie… Jean-Marc Neveu, gérant de CDA Développement et d'Ardatec (sociétés de plasturgie implantées à Châtellerault), fréquente depuis de nombreuses années les journées Créativité et territoires pour mener à bien des projets au sein même de son entreprise. Ces rendez-vous de deux heures mis en place le lundi matin de manière mensuelle ou bimestrielle dans les locaux de son entreprise, et durant lesquelles les participants peuvent visiter les locaux, permettent l'organisation de nombreux événements. «Des rencontres avec les Jeunesses musicales de France nous ont par exemple permis de mettre en place la tenue d'un concert de musique classique à l'intérieur de l'usine, témoigne Jean-Marc Neveu. L'idée de base était de proposer un concert à un public qui n'a pas l'habitude d'assister à ce genre d'événement. Soixante-dix personnes – salariés, clients, partenaires… – ont répondues présentes, fait assez exceptionnel.» Concernant l'exposition, «c'est l'histoire d'une rencontre entre notre directeur culturel et un photographe qui a donné naissance à un livre-album de photos de salariés» (*L'Actualité* n° 115, hiver 2017). En a découlé l'exposition itinérante *Qualité de vue au travail* présentée du 8 février au 12 mai à l'Espace Mendès France.

DÉCLOISONNER. D'où l'expression de «rencontres fertiles» utilisées par Jean-Marc Neveu pour qualifier les rendez-vous créativité et territoires. «Au sein du territoire, chacun évolue dans sa propre sphère économique et sociale. Sauf qu'aujourd'hui, on s'aperçoit que ce mode de fonctionnement n'est plus possible car on ne peut pas être autonome sur la créativité, le développement ou l'innovation industrielle. On doit donc s'entourer d'autres connaissances et d'autres partenaires. C'est ça, l'objectif des rencontres : décloisonner ces mondes – politiques, culturelles, entrepreneuriales… – qui n'avaient jusque-là pas l'habitude de se côtoyer afin de faire naître des opportunités de projets. Faire rencontrer des personnes qui vivent sur le même territoire mais qui n'ont pas du tout l'occasion de se croiser, de discuter, de partager leur vision du territoire ou de leur profession, ça n'a pas de prix.» Dès lors, plus besoin d'aller à l'autre bout du monde chercher des compétences nécessaires pour réaliser divers projets.

VISITES D'ENTREPRISES ET TABLES RONDES

Les rencontres de Créativité et territoires ont lieu au moins une fois par mois, dans une entreprise ou à l'Espace Mendès France. Elles sont pilotées par Jacky Denieul, qui est assisté de Céline Nauleau, pour la Vienne et et les Deux-Sèvres, et de Chrystelle Manus pour les Charentes. *Qualité de vue au travail*, l'exposition photographique réalisée au sein de l'entreprise CDA Développement / Ardatec à Châtellerault par Julien Michaud, est visible à l'EMF du 8 février au 12 mai. Les 8e journées d'automne de la créativité dans les territoires sont prévues à l'EMF du 16 au 18 octobre 2019. Creativite-et-territoires.org

Atelier de l'École de l'ADN le long du Clain.

André Brouchet
S'ouvrir aux autres

À 77 ans, André Brouchet est un participant qui intervient assidûment aux journées qu'elles aient lieu à Paris – ville où il habite – ou en région. Spécialisé dans le *coach connecting*, il décrit ces rendez-vous comme des «rassemblements improbables et hétéroclites de personnalités différentes» où chacun évoque «ses propres expériences» permettant un gain de «créativité appliquée sur un territoire donné» : «Les programmes et les intervenants n'ont rien à voir les uns avec les autres. Il peut y avoir un professeur d'université qui se passionne pour des sujets atypiques, un autre qui parle de développement personnel, une personne qui s'intéresse à la sexualité… On peut ainsi entendre des voix dissonantes. C'est l'ouverture à toutes informations amenant un peu plus loin que le simple quotidien.» Lieux de rencontres et d'ouverture d'esprit, ces journées proposent par exemple des balades inspirantes dans Poitiers en compagnie d'experts de l'architecture de la commune, de la culture ou de la biodiversité. L'occasion d'échanger avec les commerçants de la Grand-Rue ou de participer à des expériences scientifiques le long du Clain organisées par l'École de l'ADN Nouvelle-Aquitaine. Ce genre d'événement amène alors un autre point de vue sur la réalité et offre à tout un chacun la possibilité de nouveaux projets, à titre collectif ou personnel. Que ce soit sur le territoire de la Nouvelle-Aquitaine ou hors des frontières de la région, d'ailleurs. «Ça n'a rien à voir avec une conférence donnée dans un salon, mais c'est exactement la vocation de médiation scientifique entre les chercheurs, les universitaires et le grand public prônée par l'Espace Mendès France. Il s'agit même d'une illustration très pratique et très humaine, affirme André Brouchet. On est loin du déferlement parfois néfaste de la connaissance via Internet. Car si vous passez votre temps à contempler la réalité au travers d'un écran, vous ne voyez qu'une représentation de la réalité. Les journées de la créativité vous transposent dans la réalité concrète.»

Jean-Pierre Dewitte

Par **Jean-Luc Terradillos**

Parler santé hors de l'hôpital

Questions de santé, questions d'actualité, c'est ce à quoi répond le Pôle info santé à Poitiers. Cette initiative toujours originale en France a été imaginée en 1993 par le directeur de l'Espace Mendès France, Didier Moreau, et le directeur du CHU de l'époque, Daniel Moinard. C'était le premier partenariat entre un centre du culture scientifique et un CHU.

PRÉVENTION, ÉDUCATION, DISCUSSION. Le principe est simple. Des médecins hospitaliers et libéraux viennent discuter sur un thème de santé, dans un esprit de prévention et d'éducation, et répondre aux questions du public. «Le Pôle info santé fait quasiment partie du CHU, affirme Jean-Pierre Dewitte, son directeur actuel, puisqu'il a été créé il y a vingt-cinq ans. C'est une initiative tout à fait intéressante tout d'abord parce que l'hôpital est sorti de ses murs bien avant qu'on le lui demande. Maintenant on peut aller chercher sur Internet n'importe quelle information sur un pathologie donnée mais je m'aperçois que, malgré tout, pour comprendre une pathologie, sa prévention, ses suites, son accompagnement, il n'y a que les médecins qui peuvent le dire. Or, dans les murs de l'hôpital, les médecins sont souvent un peu pressés. On entend dire alors "on a été bien soigné mais on ne nous a pas assez expliqué". Lors des rencontres du Pôle info santé, l'explication des médecins est donnée hors de tout cadre émotionnel ou de stress lié à la maladie. Cela permet d'aborder des questions importantes de façon détendue et dans un langage compréhensible.»

RÉPONDRE À DES PROBLÈMES DE SOCIÉTÉ. Le directeur souligne que la technique a pénétré la médecine de manière considérable. Ces rencontres permettent de faire connaître des technologies nouvelles et très pointues que, parfois, le CHU est le seul à mettre en place à Poitiers. Il note aussi qu'il est plus facile de réunir le privé et le public dans une structure neutre comme l'Espace Mendès France. Signalons que ce partenariat avec le CHU s'est également concrétisé par trois éditions de *L'Actualité* et deux expositions itinérantes associées à un cycle de conférences. Et Didier Moreau, directeur de l'EMF, siège au conseil d'administration de la fondation Aliénor. «Qu'il s'agisse du diabète, du sommeil, des maladies chroniques ou de la PMA, précise Jean-Pierre Dewitte, les thèmes abordés par le Pôle info santé sont assez larges pour toucher tout un chacun. Il répond à des problèmes de société, sachant que la santé est un axe majeur, avec l'éducation, des préoccupations des Français.»

Page de droite, Alice Maher, *Visitant*, 102 x 122 cm, fusain, aquarelle et craie sur papier, œuvre de la série *The Glorious Maids of the Charnel House* (2016). Alice Maher crée des images mentales qui fouillent les interdits autant que les figures mythiques – de l'Antiquité et de la culture celtique. D'où son intérêt pour la chevelure féminine, le désir, la chair, l'union et la métamorphose des corps, l'eau, le feu, les larmes, les épines, la féerie, les dryades… À son sujet, lire «Portraits hybrides» sur https://actualite.nouvelle-aquitaine.science

Marie-José Grihom

Par **Héloïse Morel**

Faire sens aux croisements

Corps en lambeaux, défaillants, violentés, mutilés… Une équipe interdisciplinaire en sciences humaines et sociales de l'université de Poitiers travaille sur ces thématiques depuis 2015, dans le cadre d'un contrat plan État-région (CPER) porté par la Maison des sciences de l'Homme de l'université de Poitiers. Des historiens (Frédéric Chauvaud, Lydie Bodiou), des psychologues (Marie-José Grihom), des sociologues (Ludovic Gaussot), des juristes, des médecins-légistes travaillent sur le corps, celui des femmes victimes de violences sexuelles, celui des personnes en situation de handicap, et le corps défaillant.

JOURNÉES D'ÉTUDES, COLLOQUES, EXPOSITION. Des journées se sont déroulées à l'Espace Mendès France : «Les batailles du corps», «1 femme sur 3 : les violences faites aux femmes d'hier à aujourd'hui» en 2016, la première journée du colloque sur «Le féminicide» en 2017, «Les corps ambulatoires», «La famille face au handicap» en 2018… Et bien d'autres journées d'études, colloques qui ont donné lieu à une exposition «1 femme sur 3» ainsi que des livres dont *Les corps défaillants. Du corps malade, usé, déformé au corps honteux* (éd. Imago, 2018), sous la direction de Frédéric Chauvaud, professeur d'histoire contemporaine, et Marie-José Grihom, psychanalyste et professeur en psychologie clinique et pathologie.

LES CORPS DÉFAILLANTS. «Nous avons réuni les textes d'un colloque, dit-elle, qui a eu lieu à la MSHS de l'université de Poitiers. La défaillance n'est pas un objet de recherche en soi, pour autant de nombreuses disciplines l'abordent, notamment en histoire et en psychologie et psychanalyse. Nous voulions interroger le traitement du corps défaillant dans ses représentations sociales en liant le contexte historique à l'actualité. Que fait le social d'un corps qui ne va plus ? Cela suppose de faire avec la différence de l'autre, accepter sa laideur, son non-fonctionnement. Dans l'approche interdisciplinaire, on doit également prendre en compte l'autre, sa façon de penser l'objet de recherche. Ce croisement donne à penser, il heurte mais permet également d'avancer dans sa propre discipline. Depuis que je travaille sur ces projets, je me nourris des différentes approches, je ne me pose plus les questions de la même manière. Par exemple, sur les violences faites aux femmes, je les réinsère dans un contexte historique global de domination homme-femme. Idem pour les normes corporelles, elles se sont inscrites dans les normes sociales et il est intéressant de mesurer les résistances au changement. Proposer ces différents regards et ces interrogations à l'Espace Mendès France est une riche expérience. Elle permet d'ouvrir sur nos façons de penser en sciences humaines et sociales. Nous sommes gagnants à partager et exposer aux publics afin qu'ils se l'approprient.»

Jean-Jacques Secousse

Des outils pour dialoguer avec les chercheurs

Que voit-on dans une goutte d'eau ou dans la croûte d'un fromage de chèvre ? Quels sont les indices à trouver sur une scène de crime ? Que signifie l'expression «empreinte génétique» ? Qu'est-ce qu'un pH ? Autant de questions, parmi tant d'autres, qui sont abordées par l'École de l'ADN Nouvelle-Aquitaine dans son laboratoire à l'Espace Mendès France depuis 2006 mais aussi à l'extérieur, notamment dans des établissements scolaires.
Le principe est simple : les ateliers reposent sur la pratique. C'est en manipulant des micropipettes, des microscopes, des boîtes de Petri, et surtout en observant, qu'on apprend à comprendre le vivant. Nul besoin d'avoir des connaissances en biologie pour fréquenter l'École de l'ADN, au contraire, les ateliers sont conçus pour se familiariser avec les bases de la biologie, de la génétique, et acquérir des fondamentaux. Les ateliers sont adaptés à tous les âges, de la maternelle au lycée, jusqu'aux grands-parents qui, souvent, viennent avec leurs petits-enfants. Des liens très étroits ont été tissés avec les associations de maladies génétiques. En témoigne, Jean-Jacques Secousse, ancien président de Vaincre la mucoviscidose dans la Vienne, toujours membre des instances nationales de l'association. «Au départ, Laurent Fillion, le directeur de l'École de l'ADN, m'a proposé de venir découvrir ce qu'était vraiment l'ADN. La mucoviscidose est une maladie génétique transmise par le père et par la mère – ma femme et moi avons une fille de 47 ans atteinte de la mucoviscidose – mais j'avoue que j'avais une idée très vague de l'ADN. Deux groupes de l'association sont venus participer à un stage et cela nous a ouvert les yeux. Nous avons compris le processus de la maladie et la complexité de la recherche, ce qui expliquait pourquoi pendant des années aucune avancée significative de la recherche ne semblait venir.»
Non seulement cette expérience fut enrichissante mais elle eut d'autres effets positifs : «Cela nous a permis d'être beaucoup plus près des chercheurs, de mieux se comprendre.»
Ainsi Vaincre la mucoviscidose suit de près les recherches du laboratoire Signalisation et transports ioniques membranaires (CNRS - CHU - universités de Poitiers et de Tours), en particulier les travaux de Frédéric Becq et de Clarisse Vandebrouck qui sont soutenus financièrement par l'association.
Trois fois par an, Jean-Jacques Secousse accompagne l'École de l'ADN dans les établissements scolaires afin de motiver les jeunes à s'orienter vers la recherche. ***J.-L. T.***

Karine Bonneval

Atelier de l'École de l'ADN en école maternelle avec l'artiste Karine Bonneval.

Marie-Odile Reix

Entretien **Marion Valière Loudiyi**

L'ADN des coiffeuses

Enseignante en biotechnologie au lycée professionnel Pierre-André-Chabanne à Chasseneuil-sur-Bonnieure, en Charente, Marie-Odile Reix a eu recours à l'École de l'ADN Nouvelle-Aquitaine. Retour sur expérience.

L'Actualité. – Pourquoi faites-vous appel à l'École de l'ADN ?
Marie-Odile Reix. – Des collègues avaient fait venir auparavant l'École de l'ADN pour parler d'hygiène en milieu alimentaire et aussi d'esthétique. De mon côté, je fais appel à eux pour l'étude du développement microbien dans le milieu de la coiffure. L'objectif est de mettre en évidence les règles d'hygiène à respecter afin que les coiffeuses se rendent compte du monde microbien qui est autour de nous, sur nous, sur nos outils et dans nos locaux.

De quelle manière l'École de l'ADN intervient-elle ?
Les animateurs font des études sur les champignons microscopiques à l'aide de levures, puis, font des prélèvements qu'ils mettent en culture, et reviennent huit jours plus tard pour montrer ce qu'ils ont donnés. Ces prélèvements sont faits sur les élèves, sur leurs bijoux, sur des peignes de coiffure, des ciseaux, des tablettes, des mains qui n'ont pas été lavées, des mains qui ont été lavées, afin de voir la différence de développement des microbes. Ils ont également fait une stérilisation aux ultra-violets, pour montrer l'utilité des stérilisateurs qui peuvent être utilisés en coiffure pour la désinfection.

En quoi cette intervention est-elle intéressante ?
Les règles d'hygiène ne semblent pas toujours évidentes. Par exemple, la coiffeuse pense souvent qu'elle a les mains propres parce qu'elle les a toujours dans l'eau et dans le shampoing, alors que c'est faux. Elle shampouine des cheveux pas toujours propres ; il y a donc forcément des microbes sur leurs mains. Il faut parfois aussi insister pour que la serviette ou le peignoir soit changé d'un client à l'autre, alors qu'ils ont l'air propre. La réglementation l'exige, mais on sait très bien que, dans les usages, cela ne va pas de soi. D'où l'importance de cette intervention.

Le message passe-t-il bien ?
Oui, franchement, elles sont très satisfaites. Elles ont apprécié la présentation des ateliers qui illustrent de manière concrète les cours. Elles ont été surprises de l'importance des microbes et de leur diversité. Il est bien que ce soit des personnes extérieures qui aient le même discours, pour qu'il passe mieux. Et le fait qu'elles puissent pratiquer elles-mêmes est important.

Quel regard portez-vous sur l'Espace Mendès France ?
Je n'ai recours à l'Espace Mendès France que pour cette intervention, mais je peux dire que nous avons affaire à des gens très disponibles, prêts à aller plus loin que ce qu'ils font habituellement. Ils font leur maximum pour répondre à nos attentes. Et ils savent s'adapter au niveau des élèves.

Armelle Combaud

Par **Jean-Luc Terradillos**
Photo **Marie Monteiro**

De la passion
et des données scientifiques

Armelle Combaud a vu l'Espace Mendès France se construire – elle est d'origine poitevine – mais c'est à La Rochelle qu'elle mène sa vie professionnelle, depuis une vingtaine d'années, en tant que chargée de communication CNRS et université de La Rochelle, en particulier pour le laboratoire Littoral environnement et sociétés (Lienss). Notons que c'est, depuis 2008, une unité mixte de recherche interdisciplinaire – rare en France – qui, après l'histoire et la géographie, vient d'intégrer le droit de l'environnement avec l'arrivée d'Agnès Michelot (*L'Actualité* n° 122) et d'Alice Mazeaud. «L'Espace Mendès France est un exemple et un moteur de la culture scientifique, qui fait partie de la vie des chercheurs, dit-elle. J'y ai toujours été bien accueillie et j'ai fait participer des chercheurs de La Rochelle aux projets de l'EMF, notamment à des expositions sur le climat.» Sans oublier la présence de ces chercheurs dans *L'Actualité*, notamment dans l'édition spéciale sur la mer et les dossiers sur Xynthia, le changement climatique…

SE METTRE À LA PLACE DU CITOYEN. «Ma mission, souligne Armelle Combaud, est d'être au plus près des chercheurs pour comprendre comment fonctionne la recherche dans leur discipline. J'essaie d'aller sur le terrain avec eux pour mesurer leurs difficultés logistiques, financières, et mieux saisir leur démarche. Je ne suis pas scientifique, donc je les observe, je les écoute afin de savoir ce qu'on peut communiquer de leur recherche.»
Vulgarisation ? Le terme lui déplaît. «Chacun son métier ! Nous ne cherchons pas à vulgariser mais à restituer du fait scientifique. Il faut se mettre à la place du citoyen qui voudrait comprendre la recherche et pas se contenter d'un survol. Le citoyen souhaite avoir des données scientifiques qu'il soit capable de comprendre. Pour cela, le chercheur doit transmettre avec les bons mots, les bonnes explications. Nous sommes là pour l'orienter.» Elle expérimente de nouvelles formes de communication, comme le «show scientifique» sur le changement climatique et son impact sur le littoral qu'elle a organisé le 27 novembre 2018, avec Éric Chaumillon, chercheur en géologie marine et littorale, membre du Lienss, le célèbre youtubeur Professeur Feuillage, et le dessinateur Guillaume Bouzard. Plus de 800 personnes ont assisté à cette soirée dont Éric Chaumillon était bien le centre, avec ses graphiques – revus pour une meilleure lisibilité par les néophytes – et ses problématiques de recherche. «Les chercheurs doivent communiquer, précise Armelle Combaud, mais tous ne savent pas forcément le faire, ça se travaille. On va chercher dans nos labos les pépites et les gens qui sont passionnés pour expliquer que la recherche c'est un travail à long terme, mais aussi pour transmettre la passion du chercheur, parce que, pour être chercheur, il faut de la passion.»

LIKIUS ANDOSSA

Dans le sillage d'Abel

J.-L. T.

Parler de la recherche en train de se faire, avec les acteurs mêmes… Likius Andossa en est un parfait exemple. En 1999, c'était l'un des animateurs de l'exposition «Sur les traces d'Abel : les origines de l'homme» conçue et réalisée par l'Espace Mendès France avec le laboratoire de paléontologie de l'université de Poitiers.
Étudiant en paléontologie, le jeune Tchadien préparait alors sa thèse, sous la direction de Michel Brunet, sur les grands ongulés fossiles du bassin du lac Tchad (*L'Actualité* n° 58) qu'il a soutenue en 2002 – le même jour que Jean-Renaud Boisserie, aujourd'hui directeur du laboratoire (Palévoprim).
S'il se sent comme chez lui quand il revient au labo poitevin, c'est pareil à l'Espace Mendès France dont il n'a que des bons souvenirs, et dont il salue la convivialité et le sérieux. Actuellement recteur de l'académie de Faya, Likius Andossa est le deuxième Tchadien (sur cinq) formé à Poitiers. But atteint : «Nous formons une équipe opérationnelle qui va seule sur le terrain depuis 2006. C'est un très bel exemple de coopération. Coup de chapeau au professeur Brunet.» *J.-L. T.*

Nicolas Philibert
Résistance au tout visible

«Je fais des films pour apprendre. Je pars de mon ignorance. Pour comprendre un peu mieux le monde dans lequel je vis.» Entretien avec Nicolas Philibert invité à Poitiers par Filmer le travail pour présenter son dernier film, *De chaque instant*.

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Filmer le travail a créé à Poitiers un espace d'échange, de prise de parole et de réflexion où l'on peut aborder des sujets graves sans s'écharper. Démonstration éclatante le 22 novembre 2018 lors de la présentation au TAP Castille de deux documentaires de Nicolas Philibert, l'un sur la clinique psychiatrique de La Borde, *La Moindre des choses* (1996), l'autre sur les élèves de l'Institut de formation en soins infirmiers de Montreuil, *De chaque instant* (2018). Des familles, des psychiatres, des infirmières, des élèves de l'IFSI du CHU de Poitiers ont nourri le débat après la projection des films. Nicolas Philibert nous avait accordé un entretien sur René Allio, son mentor, dans un dossier sur Michel Foucault (*L'Actualité* n° 99). Comment réalise-t-il ses films ? Voici des éléments de réponse.

L'Actualité. – Comment faites-vous pour être avec les gens avec une caméra sans que ça ne pose de problème ?

Nicolas Philibert. – L'essentiel de mon travail consiste à établir de la confiance. La confiance ça ne se décrète pas ; ça suppose d'expliquer ce qu'on fait, pourquoi, comment on a l'intention de s'y prendre, qu'est-ce qu'on fait là. La confiance se mérite. Je prends le temps nécessaire pour expliquer mon projet, ma démarche aux personnes que je sollicite tout en disant à chacun et chacune qu'on peut accepter ou refuser la présence de la caméra, sans même me donner d'explication. Quelquefois c'est pour des raisons intimes qui ne me regardent pas.
Quand on a une caméra dans les mains, on exerce un pouvoir sur l'autre. Toute la question consiste à ne pas en abuser. Comment ne pas abuser du pouvoir d'intimidation que la caméra vous donne. Une caméra peut faire du mal, peut blesser, peut tuer, peut salir, peut humilier. Je suis pleinement conscient de ça. Au fond j'essaie de filmer ce qu'on veut bien me donner. Je ne force les portes. Il faut être attentif aux circonstances. Ne pas filmer à tout bout de champ n'importe quoi n'importe comment. Aujourd'hui nous sommes à l'ère du tout visible. Le cinéma tel que je le conçois est une forme de résistance à ce tout visible.

Que voulez-vous dire par «résistance au tout visible» ?

Faire du cinéma c'est construire le regard. Le cinéma repose sur une dialectique entre ce qui est montré et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est dit et ce qui n'est pas dit. Le cinéma c'est l'art du collage, de l'ellipse. André Labarthe disait : «Mettre en scène c'est frustrer le spectateur du désir de tout voir.» Cadrer c'est choisir, c'est montrer et occulter en même temps.

Notre époque donne l'impression qu'il est possible de tout photographier, tout filmer…

Quand je sollicite des gens pour un film, je pose des règles éthiques. Voici un exemple. Dans mon dernier film, *De chaque instant*, la troisième partie est constituée d'entretiens. Après son stage, chaque élève de l'institut de formation en soins infirmiers a un entretien par son référent. Cela peut varier d'une demi-heure à une heure. Sur la soixantaine d'entretiens filmés j'en ai gardé treize. Presque tous ont accepté notamment parce que j'expliquais que je partirai avant la fin de l'entretien afin qu'ils puissent avoir un moment à eux,

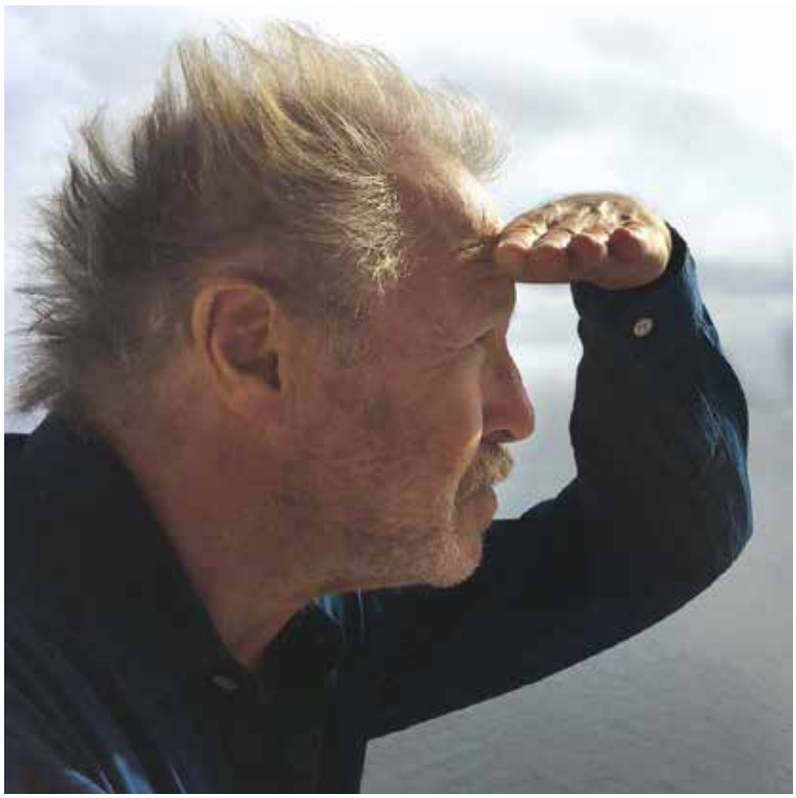
10e FESTIVAL
Du 8 au 17 février, Filmer le travail organise à Poitiers la 10e édition de son festival international, qui a été créé par des sociologues de l'université de Poitiers, l'Espace Mendès, l'Aract, avec le soutien de la Région et de la Ville.

seul à seul avec leur formatrice ou leur formateur. Sans la caméra, parce qu'il y a des choses qu'on n'a pas forcément envie d'étaler au grand jour. Cela ne va pas de soi de se montrer en position de faiblesse, de dire par exemple qu'on a souffert pendant le stage, qu'on s'est fait maltraiter parfois, qu'on a eu du mal à s'intégrer à une équipe… Si j'ai obtenu leur accord c'est parce qu'ils ont senti que j'étais bienveillant, que je n'étais pas là pour juger ou pour enfoncer qui que ce soit.
Tout passe par la parole, par des explications. Je cherche le film en le faisant. Je n'arrive pas avec des certitudes. Je n'ai pas de plan de travail très précis. Comme si je savais à l'avance ce qui était important ! J'invente le film dans la relation avec celles et ceux que je veux filmer.
J'avais envie de faire un film qui rendrait hommage à cette profession, qui est tout à la fois admirée et très souvent déconsidérée, voire méprisée dans certains services. Profession difficile, exposée, qui demande de l'engagement, un certain cran.

Votre film, est-ce un outil de connaissance ?
Oui. Mais il ne s'agit jamais pour moi de démontrer. Je ne fais pas mes films à partir d'un discours, d'un vouloir dire, d'un message. Montrer plutôt que de démontrer. Je fais des films pour apprendre. Je pars de mon ignorance. Pour comprendre un peu mieux le monde dans lequel je vis.
Quand beaucoup de documentaires, notamment à la télévision, reposent sur une approche journalistique qui consistent à étaler des connaissances et, ce faisant, à dire au spectateur ce qu'il faut penser. J'ai une démarche tout à fait différente de celle-ci parce qu'il s'agit pour moi non pas de dicter au spectateur quoi penser mais de l'inviter à voir, à comprendre, à réfléchir par lui-même. La question peut se poser autrement. À quelle place un film assigne-t-il le spectateur ?
J'essaie de considérer les spectateurs comme des sujets dignes de penser par eux-mêmes, sans chercher à imposer un discours, une vision univoque. Je considère que les films grandissent avec les spectateurs.

N'y a-t-il pas une part de fiction dans un documentaire ?
Depuis quarante ans, je me bats pour essayer de faire entendre à mes contemporains que le documentaire peut être du cinéma à part entière. Sachant que le documentaire est trop souvent l'objet d'un profond malentendu : sous prétexte qu'on montre des vraies situations, des vraies personnes, ce ne serait pas tout à fait du cinéma… On me demande souvent pourquoi je ne fais pas de la fiction. Je réponds toujours «je ne fais que ça».
Le documentaire tel que je le pratique c'est une autre façon de faire de la fiction. En effet, je ne demande pas aux personnes que je filme de simuler, d'entrer dans la peau d'un personnage, d'incarner un rôle, j'essaie de faire en sorte que les personnes que je filme soient les plus spontanées possible. Mais il y a toujours une part de jeu, les gens jouent avec vous, jouent le jeu, acceptent d'entrer dans votre projet. Faire un film c'est manipuler le réel, c'est une relecture des événements – jamais la réalité brute –, c'est toujours une réinterprétation personnelle, singulière.

Beaucoup de scientifiques disent qu'un projet de recherche dont la finalité est connue d'avance c'est un sujet mort. Il faut être face à l'inconnu.
Je partage cette position. Si j'en sais trop, je n'ai plus envie de faire le film. Parce que le moteur c'est la curiosité, c'est l'envie d'aller vers l'inconnu. Si les choses étaient limpides de A à Z, si je savais exactement quand je commence un film, quel chemin il doit emprunter,


Linda De Zitter

si j'avais en somme des recettes, une vision détaillée du film avant même qu'il se fasse, tout cela perdrait de son charme, de son intérêt, de sa saveur. Mes films reposent sur la rencontre et, par définition, on ne sait pas où elles nous mènent, ce qu'elles vont produire, on ne sait pas ce qui va s'y jouer, si elles vont nous nourrir ou pas. Cette part de risque donne aussi une saveur aux choses que l'on entreprend.

Vous filmez souvent des communautés.
Je m'intéresse souvent à des collectifs plutôt qu'à des communautés. Le distingo est très important. Une communauté, pour moi, repose sur un repli identitaire et cela ne m'intéresse pas. À l'inverse, dans le collectif il y a l'hétérogène, le mélange, l'altérité. Mes films ne parlent que de cela, du lien et de l'altérité. ■

AVIS
Fouilles paléontologiques
d'Angeac-Charente
Été 2014.
5ème campagne -

Mazan, artiste en paléontologie

En croquant des ornithomimosaures et autres *bestioles* disparues, Mazan, auteur de bande dessinée installé près d'Angoulême, touche du crayon un rêve d'enfant : celui de devenir paléontologue. Il satisfait aussi, par cette étonnante coïncidence (ce sont ses premières représentations de dinosaures, réalisées alors qu'il était gamin, qui ont déclenché sa passion pour le 9e art), la curiosité du grand public et des chercheurs.

Muni de sa boîte d'aquarelle, Mazan relate depuis 2010 les fouilles menées à Angeac-Charente, adresse du gisement du Crétacé inférieur (140 millions d'années) qui a livré (et livrera) un matériel fossile exceptionnel dont les os d'un sauropode long de 35 m parmi les plus grands au monde.

«Je suis arrivé, invité à une prospection par Jean-François Tournepiche (conservateur en chef au musée d'Angoulême, chargé des collections paléontologiques et archéologiques) avec mon carnet de croquis pour faire une chronique quotidienne, quelque chose de personnel, et on est tombés sur le fameux fémur (de sauropode) ! C'était tellement extraordinaire que je me suis pris au jeu.»

Dès lors, Mazan délaisse un peu la BD, affile son dessin au fur et à mesure des découvertes, élabore de précises reconstitutions d'une cinquantaine d'espèces, dinosaures, crocodiles, tortues… de paysages, toujours validées par l'équipe scientifique attachée au site angeacais.

L'expérience lui inspire la création d'un blog (http://petitcarnetpaleo.blogspot.com), de *Mimo*, ouvrage jeunesse qui mêle BD, bestiaire et chroniques de fouilles (3e tome à venir). Mazan réalise aussi une centaine d'illustrations pour la publication qui accompagne l'exposition *Dinosaures, les géants du vignoble* (2017).

D'autres explorations, des revues scientifiques font désormais appel à sa patte. Avec Ronan Allain, paléontologue au Muséum national d'histoire naturelle, qui encadre les fouilles d'Angeac, et le *National Geographic*, Mazan est notamment parti en mission au Laos.

«Même en étant le plus réaliste possible, il reste chez moi ce style bande dessinée qui me caractérise, tout vit d'une autre façon et cela a l'air d'être apprécié», constate Mazan qui expose des carnets de croquis au Louvre («L'archéologie en bulles», jusqu'au 1er juillet 2019) et travaille à un récit autobiographique qui contera en images ses aventures d'artiste en paléontologie.

Astrid Deroost

MUSÉE BERNARD D'AGESCI

Au fil de l'évolution technique

En 2000, deux donations d'objets scientifiques sont faites au musée niortais Bernard d'Agesci, celle de Francis Gires, professeur de physique et celle de Ruedi Bebie, ingénieur des télécommunications en aéronautique. Cette dernière comporte 171 objets d'une grande diversité qui sont donnés au musée : instruments de mesure (rapporteurs, graphomètres, boussoles, équerres…), d'optique (microscopes, saccharimètres…), d'électricité (piles, bobines, tubes de Geissler, ampèremètre…), de communication (télégraphes, téléphones, postes TSF…) des XIXe et XXe siècles.

Collection Musée Bernard d'Agesci - JTurpaud-NiortAgglo

EN 2018, LE COLLECTIONNEUR SUISSE LIVRE ENVIRON QUATRE CENTS OUVRAGES SCIENTIFIQUES des XVIIIe et XIXe siècles. Avec l'aide du musée et de l'association l'Aseiste (Association de sauvegarde et d'étude des instruments scientifiques et techniques de l'enseignement), un catalogue vient de paraître présentant une partie des objets de cette riche collection. L'occasion pour les initiés d'admirer des pièces rares et pour les néophytes de découvrir un pan important en images d'histoire des sciences et des techniques.

Héloïse Morel

Objets scientifiques. Collection Ruedi Bebie, par le musée Bernard d'Agesci à Niort, la Geste, 152 p., 30 €

La machine de James Wimshurst est un générateur d'électricité statique (1883), plus facile à manipuler que la machine de Holtz. Elle était très utilisée dans les cours de physique pendant une grande partie du XXe siècle.

HUMANITÉS NUMÉRIQUES

L'Espace Mendès France et l'école doctorale Humanités de l'université de Poitiers organisent deux journées autour des humanités numériques. Le 16 janvier est consacré à la découverte des outils comme Zotero ou Omeka avec plusieurs ateliers présentant des projets menés par des universités et centres de recherche. Le 17 janvier propose des réflexions sur la place des humanités numériques en sciences humaines et sociales en questionnant l'impact et les usages du numérique dans la collecte de données et leur analyse. Programmes sur emf.fr

REBOOT

L'association du master Médiation des sciences de l'université Bordeaux-Montaigne, les Dealers de Sciences, propose une semaine de culture scientifique autour de la thématique humains-machines «Reboot». Ciné-débat, conférence, escape game, conférence décalée et marché des connaissances prennent place du 28 janvier au 2 février à la Halle des Chartrons à Bordeaux. Informations sur le site dealersdescience.com

Bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à :
***L'Actualité* - Service abonnements - BP 20 023 - 86 190 Vouillé**
Tél. 05 49 51 56 00

- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à *L'Actualité* au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à *L'Actualité* au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de *L'Actualité***

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____

28 SEPT 2018 | 6 JUIL 2019

JEUX DE LUMIÈRES

clairement physique !

EXPOSITION

ATELIERS & CONFÉRENCES

POITIERS - 05 49 50 33 08

Programme détaillé sur **emf.fr**

ESPACE **MENDÈS** FRANCE

POITIERS

ANTIMATIÈRE Crédits : ©Pexels

VILLA BLOCH
RÉSIDENCE D'ARTISTES

Du 23.01 au 23.02.2019

Portes ouvertes 9 et 10.02

Un mois pour célébrer Jean-Richard Bloch et l'ouverture d'un nouveau lieu de résidence d'artistes à Poitiers

Programme détaillé sur villabloch.poitiers.fr

© Illustration : Philippe Spé - Direction communication Ville de Poitiers 2018